PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

AUG 13 1935

LA REVUE DE PARIS

1er AOÛT 1935

S.A.R. la Desse de VENDÔME. *Le Roi Léopold Ier.*
★ ★ ★ *Le Cardinal Pacelli en France.*
JEAN ROSTAND. *De l'Adulte au Vieillard.* — I.
GEORGES R. MANUE. *Nouveaux aspects de l'Afrique.*
ANDRÉ THÉRIVE. *Fils du Jour.* — IV.
E.-R. BLANCHET. *Au Pic Albert.*
GABRIEL-LOUIS JARAY. *La Crise du Tourisme.*
MARCEL THIÉBAUT. *Edmond About* (fin).
HENRY BIDOU. *Le Mouvement littéraire.*
ED. GISCARD D'ESTAING. *Les Décrets-lois.*
ALBERT FLAMENT. *Tableaux de France.*

JEAN POIRIER : *Parmi les Livres.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

42e ANNÉE *NUMÉRO 15*

SOMMAIRE

S.A.R. la Dcesse de Vendôme.	*Le Roi Léopold Ier*	48
★ ★ ★	*Voyage en France du Cardinal Pacelli*	50
Jean Rostand	*De l'Adulte au Vieillard.* — I	52
Georges R. Manue	*Nouveaux aspect de l'Afrique*	55
André Thérive	*Fils du Jour.* — IV	57
E.-R. Blanchet	*Au Pic Albert.*	61
Gabriel-Louis Jaray	*Crise du Tourisme étranger en France.*	62
Marcel Thiébaut	*Edmond About* (fin)	64
Henry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	68
Ed. Giscard d'Estaing	*Les Décrets-lois*	68
Albert Flament	*Tableaux de France*	69

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement :***

EUMÉNIDE ENDORMIE

PAR

DANIEL-ROPS

LE ROI LÉOPOLD Ier

ET

LA DUCHESSE DE NEMOURS

(D'APRÈS QUELQUES LETTRES DU ROI)

La politique ne joue aucun rôle dans ce récit, histoire de l'intimité et de la tendre affection d'un oncle pour sa nièce. Ces quelques lettres de Léopold Ier, roi des Belges (écrites en allemand et que j'ai traduites), dévoilent un côté sentimental et familial du grand souverain qui n'est guère connu. On a vanté sa haute valeur d'homme d'État, son génie politique, sa remarquable intelligence, mais on le connait moins comme homme d'intérieur, plein de cœur, s'intéressant à ceux qu'il aime avec une touchante affection qu'il éprouve le besoin incessant de leur témoigner.

Il y avait dans la Maison de Cobourg, aux dernières années du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, un grand esprit de famille.

Six enfants, dont trois fils et trois filles naquirent de l'union du duc François de Saxe-Cobourg-Saalfeld et de la duchesse, née princesse de Reuss : l'aîné Ernest sera le futur duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha; Ferdinand se maria en Hongrie; Léopold deviendra le premier roi des Belges; Julie, à quatorze ans, épouse le grand-duc Constantin de Russie (frère du tsar Alexandre Ier; Sophie se mariera avec le prince Dietrichstein, chef de l'illustre Maison autrichienne des Mensdorf-Pouilly;

Copyright 1935 *Revue de Paris*.

enfin Victoire, d'abord princesse de Linange (Leiningen), puis duchesse de Kent, sera la mère de la reine Victoria.

Voici le portrait que le roi Léopold fait de sa mère : « C'était un caractère hors ligne, une puissante intelligence, un cœur ardent, aimant ses enfants et petits-enfants avec la plus vive tendresse. Notre père, lui, était l'homme le plus aimable, le plus doux qu'on puisse imaginer, en un mot la bienveillance même, avec un don remarquable pour les arts. »

La Duchesse, belle et autoritaire, avait un visage fin, aux traits accusés, dont ses fils héritèrent : nez long, bouche volontaire, beaux yeux très scrutateurs et enfoncés dans leurs orbites, tandis que le duc François avait une physionomie qui respirait la bonté, sans traits marquants.

Ce fut surtout l'influence maternelle qui domina. Les jeunes princes, dès leur tendre enfance, reçurent une culture supérieure. Au cours des guerres napoléoniennes, le Duché fut envahi, les princes dépouillés et exilés. Ces malheurs trempèrent leurs caractères et avivèrent leurs ambitions. Léopold suivit sa sœur Julie à la Cour de Russie, où il reçut un commandement dans l'armée et, quoique tout jeune, se signala tout de suite par sa bravoure et son caractère exceptionnellement mûr et réfléchi. Au Congrès de Vienne, où il resta pour défendre les intérêts de sa famille, il devint l'ami de l'archiduc Jean, le plus remarquable, avec l'archiduc Charles, des huit frères de l'empereur François; leur amitié dura toute leur vie. Metternich, ainsi que tous les hommes d'État, le distinguèrent aussitôt : dès lors, sa réputation de Prince à « l'intelligence transcendante » s'affirma.

En 1816, il épousa Charlotte-Augusta-Caroline de Grande-Bretagne et d'Irlande, princesse de Galles, fille unique et héritière du roi Georges IV; mais cette union si heureuse [(les jeunes gens s'aimaient d'amour tendre)] fut brusquement rompue en 1817, la Princesse s'éteignait à Claremont en donnant naissance à un enfant mort. Léopold fut inconsolable.

Lorsque le duc de Kent, son beau-frère, mourut le 24 janvier 1820, huit mois après la naissance de la petite princesse Victoria, le rôle de gardien de l'enfant et de soutien de la mère (sa sœur) échurent tout naturellement à Léopold. C'est ainsi qu'il devint tuteur, instructeur, père adoptif et l'ami le plus

sûr de sa nièce Victoria. Ce fut la base de l'affection profonde et de la grande confiance qui ne cessèrent de les unir leur vie durant.

Le duc Ferdinand, de cinq ans plus âgé que Léopold, épousa en 1815 la princesse Antoinette Cohary, dernier rejeton d'une antique lignée hongroise, héritière de biens immenses. Il fut le père de la délicieuse princesse Victoire (née le 16 février 1822), nièce très particulièrement chérie de Léopold qui n'hésitait pas à la surnommer « la Perle de la Famille ». Si Victoria d'Angleterre était son disciple et sa pupille très aimée, il avait pour sa petite « Vic », plus jeune, plus douce, un sentiment, paraît-il, encore plus paternellement tendre et protecteur. Il fit son bonheur en la mariant au meilleur de ses beaux-frères, le duc de Nemours[1], et la suivit dans toutes les étapes de sa vie avec une affection forte et éclairée. La jeune femme s'est toujours montrée vis-à-vis de lui pleine de confiance, le consultant et se laissant guider. Ferdinand eut trois fils, l'aîné, Ferdinand, né en 1816, épousa Donna Maria da Gloria, princesse de Beira, reine de Portugal en 1836. Il fut d'abord prince de Portugal et duc d'Oporto; nommé ensuite roi titulaire de Portugal en 1837; après la mort de sa femme il devint régent du royaume pendant la minorité de son fils Pedro V. Ce dernier, par la suite, épousa la princesse Stéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen, sœur aînée de la comtesse de Flandre, mère du roi Albert.

Le second des princes de Saxe-Cobourg « Cohary » (comme ils furent dénommés pendant quelques années) fut le duc Auguste qui épousa, le 20 avril 1843, la princesse Clémentine d'Orléans, « mademoiselle de Beaujolais ».

Le troisième fut le prince Léopold qui mourut jeune sans descendance.

Mais revenons à Victoire de Saxe-Cobourg. Elle fit de longs séjours à Laeken (Bruxelles). Là, dans le grand château solitaire, entouré de son parc magnifique, la jeune fille passa d'heureuses journées, compagne enjouée de sa jeune tante, la reine Louise, dont elle charmait la vie plutôt austère. Elle jouait avec ses petits cousins Léopold, duc de Brabant,

1. En 1832 Léopold avait épousé la princesse Louise d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe.

et Philippe, comte de Flandre (père du roi Albert), qui s'attachèrent spontanément à elle.

Après son départ, la reine Louise lui écrivait : « Léo (le duc de Brabant, plus tard Léopold II) vous cherche partout, il vous aime vraiment beaucoup et vous avez sur lui une si douce influence! » « L'enfant aux yeux graves » ne se livrait pas facilement, mais sa cousine avait su gagner son cœur; elle-même si jeune, presque encore enfant, aimait à courir avec lui dans le parc, cueillant des fleurs et des fruits, jouant à cache-cache dans les bois et faisant des courses sur la pelouse.

D'une très grande beauté, mince et élancée; l'ovale parfait de son visage, aux traits réguliers et fins, était entouré d'une auréole de cheveux d'or. Elle avait de grands yeux bruns dorés, de gazelle, doux et profonds, ombrés de cils magnifiques et lorsqu'elle laissait flotter ses cheveux longs et abondants, ils l'entouraient d'un manteau vermeil. Tout naturellement, la Reine s'étant attachée à sa nièce, songea à l'unir à son frère favori, Louis, duc de Nemours, « son meilleur ami », qui lui ressemblait d'une manière frappante. Léopold aussi désira pour elle cette grande alliance.

Le 6 juin 1839 (Victoire venait d'avoir dix-sept ans), la Reine écrit de Laeken à son frère Nemours, avec néanmoins une certaine prudence, afin de ne pas avoir l'air de pousser le bouillant jeune Prince à ce mariage, car il se méfiait des projets matrimoniaux. « Je te dirai qu'elle m'a fait une impression très favorable et que, durant l'examen très sévère que je lui ai fait subir pendant ses séjours faits auprès de nous, je n'ai rien remarqué qui ne fût satisfaisant. Elle me paraît avoir un bon, aimable et charmant caractère; elle est très vraie, naturelle, simple, sans exigences, sans prétentions, sans affectation d'aucun genre, d'une humeur douce, égale et enjouée. Je crois qu'elle a des qualités susceptibles de rendre un homme heureux et celles qui inspirent l'attachement. Je me suis beaucoup affectionnée à elle pendant les jours qu'elle a passés à Laeken et je ne saurais te dire combien, sa première timidité passée, elle a été naturellement attentionnée, aimable et affectueuse envers moi. Elle est encore très timide et très ignorante du monde, mais sans fausse honte et sans gaucherie. Je crois qu'elle se formera vite; elle a du tact, de l'intelligence et le

désir de faire plaisir à ceux qu'elle aime. Ce qu'elle a de vraiment charmant, ce sont les yeux et surtout le regard, mais ainsi que je l'ai déjà dit, les traits sont affaire de goût et je ne me permets pas de me prononcer sur les siens. Je suis vraiment curieuse de ce que tu en penseras. »

La première rencontre entre la jeune Princesse et le duc de Nemours se fit à Lisbonne, auprès de son frère aîné, le roi-consort Ferdinand et de la reine Maria da Gloria de Portugal, mais les fiançailles se firent à Bruxelles, sous l'égide des Majestés belges. Il avait suffi au jeune Prince français de *voir* Victoire pour en devenir amoureux et avec toute la fougue de son caractère, il désira que le mariage se fît le plus vite possible. La reine Marie-Amélie, le duc d'Orléans, la princesse Clémentine d'Orléans et le duc de Nemours arrivèrent à Bruxelles le 25 février 1840 au Palais du Roi, où se trouvaient déjà le duc Ferdinand et la princesse Victoire. Les négociations relatives à la dot des époux se poursuivirent au milieu des fêtes, sans que les jeunes gens trop heureux, trop épris, s'en souciassent. La jeune Princesse avait fait sensation à Bruxelles, notamment dans un bal donné pour elle par le duc et la duchesse d'Arenberg. Les journaux disaient : « Chacun cherchait des yeux la jeune et belle Princesse qu'attend une si brillante destinée. On ne se lassait pas de contempler sa taille noble et élégante et ses traits où respirent la douceur, l'amabilité et l'enjouement. Madame la princesse Victoire avait une robe de tulle blanc, garni de bouquets de roses. » (*Vie du duc de Nemours*, par René Bazin.) « Un bal de Cour donné pour les augustes fiancés réunit tout ce que Bruxelles contenait de personnalités intéressantes : la société, le monde politique et artistique, l'armée, autour de la Reine des Français, des Souverains Belges et des Princes. Il est impossible de voir un plus beau couple que Nemours et Victoire, au dire de tous. » (R. Bazin).

C'est de Bruxelles que le duc Ferdinand et sa fille partirent pour la France; le roi Léopold les y suivit quelques jours plus tard, mais la Reine, grosse de quelques mois, dut renoncer, avec peine, à ce déplacement fatigant.

Deux mois après, le jeune ménage vint faire un séjour prolongé à Laeken, d'où il alla à Windsor, auprès de leur cousine

Victoria. C'est là que parvinrent ces lettres du roi Léopold.

Laeken, 3 janvier 1841.

Ma très chère, très aimée Victoire,

C'est vraiment extraordinairement gentil à toi de m'écrire une aussi charmante et tendre petite lettre. J'aurais voulu prévenir tes vœux, mais je n'y suis pas arrivé. Crois bien que mes pensées ont été sans cesse auprès de toi. Que Dieu te bénisse, non seulement en cette nouvelle année, mais dans toutes celles qui viendront, c'est le vœu d'un cœur auquel tu es chère!

Que tu te souviennes des jours passés auprès de nous, m'est très doux, car nous nous les remémorons souvent. Je pense tant au cher « Bouton de rose » auquel il fallait mettre un manteau, le soigner, le surveiller pour l'empêcher de commettre des imprudences! Garde pour ton oncle ta gentille tendresse! Il est si convaincu que les affections familiales sont ce qu'il y a de meilleur, de plus pur, de plus noble ici-bas! J'avais tant espéré aller vous voir en novembre à Paris, mais la politique est si absorbante et les nuages si sombres que cela ne m'a pas été possible. J'espère beaucoup faire une apparition chez vous au début de Carême.

Je suis avec une attention anxieuse les démêlés très inattendus entre le Portugal et l'Espagne[1] *et tu comprends les vœux que je fais pour nos chers souverains portugais auxquels je porte tant d'intérêt et d'affection.*

J'espère que tout s'arrangera; ce qui me rassure, c'est le courage et le bon moral que ton frère semble montrer, ils l'aideront à surmonter ces difficultés.

Léopold et Philippe ont depuis quatorze jours une fièvre éruptive, mais sans gravité; cela va mieux, ils sont même sortis en voiture hier. Notre petite Charlotte va jusqu'à présent à merveille, elle a passé cette saison froide sans accroc; elle est bonne et gaie, une enfant délicieuse!

Aie la bonté de me rappeler affectueusement au souvenir de Nemours et de lui transmettre mes vœux les plus multiples; qu'il promette de t'amener auprès de nous, c'est ce que nous souhaitons ardemment. Pense parfois aussi à moi et crois toujours,

1. Don Carlos en Espagne, Don Pedro au Portugal revendiquaient la couronne. Les deux prétendants se soutenaient mutuellement.

ma bien aimée Victoire, à la profonde et fidèle tendresse de ton dévoué et affectionné oncle

LÉOPOLD

Laeken, le 21 décembre 1841.

Ma chère, bien aimée Victoire,

Profondément reconnaissant de ta lettre pleine de cœur pour mon jour de naissance, je t'en remercie tendrement.

Quoique je n'aie guère le temps d'écrire, je voudrais que tu saches que ton souvenir ne me quitte pour ainsi dire pas, car tu sais combien je te chéris! Ma petite Victoire doit toujours se souvenir combien son Oncle lui est dévoué.

Grâce à Dieu, tout ce que j'apprends de toi, montre combien tu as su réussir dans ta nouvelle situation, ce qui ne m'étonne pas : tu as toujours été si gentille, si attentive et conciliante!

Louise, avec laquelle je parle bien souvent de mon cher « Bouton de rose », t'écrit plus souvent que moi et te donne des nouvelles des petits auxquels tu t'es tant intéressée.

Léo est toujours assez maigrichon; depuis son séjour en Angleterre, il est beaucoup plus doux, abandonnant un peu sa gravité espagnole. Philippe est un bon et cher enfant, mais Charlotte est la beauté de la famille, avec cela une enfant douce et aimable, ne pleurant jamais et bien plus caressante que les petits. J'ai de bonnes nouvelles de tes parents.

J'attends une lettre de Ferdinand auquel j'ai écrit. Il me semble que cela s'arrange au Portugal, où il est content, malgré les tiraillements espagnols qui réagissent d'une façon assez fâcheuse.

Je vois que Nemours a enfin terminé et très brillamment son inspection. Dis-lui mes hommages et ma reconnaissance pour son affection pour nous; il est toujours si aimable et plein d'égards, je le reconnais avec gratitude.

J'espère avoir en février la joie de vous revoir, mais il est difficile de faire des projets. Je voudrais bien te serrer sur mon cœur, ce que je fais en pensée, ayant ton cher visage sans cesse devant les yeux. Puisse Dieu te bénir, chère Victoire, te combler de tout ce qu'il y a de meilleur. Et, mon enfant très aimée, crois pour la vie au dévouement et à la tendresse de ton oncle.

LÉOPOLD

La duchesse de Nemours s'était effectivement fait à la Cour, comme à Paris, une situation excellente par sa bonté et son tact, unis à l'éclat d'une incontestable beauté; elle était aussi, pour le Roi et la Reine, une fille parfaite.

Le duc de Nemours, qui avait un haut commandement militaire, menait une vie des plus actives, sans cesse en déplacement : le roi Louis-Philippe l'envoyait souvent en province présider des cérémonies, la Duchesse le suivait toujours, aidant, par son charme, à rallier des partisans. C'était un ménage tendrement uni; à ce moment elle attendait son premier enfant.

Le duc de Nemours fut tout de suite très lié avec son beau-frère le roi Léopold, qui le préférait à tous ses autres beaux-frères; malgré la différence d'âge, ils se rencontraient dans leurs opinions, leurs traditions, même leurs caractères, et, depuis son mariage avec la « nièce préférée », l'intimité s'était encore resserrée entre eux.

Laeken, le 24 janvier 1842.

Mon enfant chérie et bien aimée,

C'est tout à fait un exemple d'exactitude que tu m'aies écrit, pour la nouvelle année, une si bonne et belle lettre, mais je sens que ma tendresse profonde pour mon aimable enfant mérite ses égards! Que le Ciel te protège de toutes façons, te garde ton magnifique bonheur; tu es maintenant dans les plus belles années de ta vie; qu'elles durent longtemps, soient fructueuses, mais garde toujours un tout petit coin de ton cœur si bon à celui qui t'est si dévoué!

Sauf les trop courtes journées du printemps passées ici, je ne puis me vanter que cette année 1841 *ait été bien agréable et ma patience a été trop souvent sur le point de chavirer.*

Dix mille tendresses à Nemours; je suis ennuyé qu'il ait été tout un temps si fatigué, mais j'espère qu'il se remettra vite.

Alexandre (de Würtemberg) a été captivé par la petite Charlotte; c'est une délicieuse enfant (je sais que tu le trouves aussi); qu'elle continue ainsi sous la protection divine, elle deviendra une femme exquise.

Victoria désire beaucoup que ton père aille en Angleterre... il n'a pas l'air d'avoir bien envie de pontifier aux belles fonctions

de parrainage, mais je viens de le prier de le faire. Nous sommes toujours ici, où nous nous trouvons bien plus confortablement installés qu'en ville; surtout pour les enfants, Laeken est plus agréable. Nous sommes entourés de glace et de neige; tout est cruellement hivernal! Nous avons déjà donné un grand bal et demain, nous donnons le second; le premier fut vraiment joli et très réussi. Je m'y suis moins « ennuyé » que d'habitude.

Addio pour aujourd'hui, aime-moi toujours un peu et crois-moi, avec toute ma tendresse.

Ton oncle dévoué,

LÉOPOLD

Le duc Alexandre de Würtemberg était veuf de cette charmante princesse Marie d'Orléans, mademoiselle de Valois, qu'il avait épousée en 1837 et qui mourut si prématurément à Pise en 1839. Artiste sculpteur d'un réel talent, elle était douée pour tout. Très proche d'âge de la reine Louise, elles avaient été élevées comme des jumelles, dans la plus étroite intimité et communion d'idées, aussi sa mort fut-elle un coup terrible pour la jeune Reine. Toute la famille était restée très liée avec le duc Alexandre qui faisait aussi à Laeken de longs séjours. C'est la reine Marie-Amélie qui éleva son fils, le duc Philippe de Würtemberg, né à Neuilly en 1839.

Ce goût de la nature et de la campagne a toujours été inné chez nos Souverains belges; l'admirable parc de Laeken, embelli par chaque génération, est comme un sanctuaire de beauté, vraie féerie de fleurs, d'arbustes rares et d'arbres superbes qui auréole la monarchie qui l'a créé. Les fêtes de la Cour se donnaient toujours, comme c'est encore le cas aujourd'hui, au Palais de Bruxelles.

Léopold, grand chasseur, s'était créé un vaste domaine dans les Ardennes, où il aimait à chasser le loup et à passer quelques jours à déployer son activité physique, détente de ses longues heures de bureau.

Ardennes, le 18 février 1842.

Mon « Bouton de rose » chéri,

Il m'est impossible de laisser passer ton jour de naissance (ses 20 ans) sans venir t'apporter mes pensées les plus tendres.

Il y a deux ans, tu étais ici, auprès de nous, notre enfant aimée, je repense, avec une gratitude émue, à ces jours si bons et si doux. Tu entrais si gentiment dans notre vie isolée, avec tant de cœur et de simplicité que tu m'as fait un bien réel. Je me souviens qu'il y a deux ans, justement à cette date-ci, je suis venu aussi pour quelques jours dans mes bois solitaires que j'aime tant! Cette contrée ne ressemble guère à celle qui m'entoure habituellement et me plaît infiniment; elle est pour moi une détente, un changement, elle est si pittoresque et accidentée, avec ses rochers, ses forêts, ses torrents. Clémentine en a été charmée quand elle est venue ici, il y a deux ans.

La lettre de ton cher frère Ferdinand me tracasse toujours à cause de ces difficultés politiques portugaises, elles me paraissent bien compliquées et pourraient amener des réactions dangereuses. Ferdinand et la « Grosse » sont des enfants si bons et si loyaux qu'on ne peut que leur souhaiter que tout aille pour le mieux. Ton père a l'air hésitant : je lui ai écrit qu'il devrait passer par Paris, puis ensuite par Dieppe et Brighton. Dès que j'apprendrai quelque chose je te le manderai. Aie la bonté de dire mille tendresses à Nemours, lui confiant le doux espoir que j'ai d'aller un peu à Paris en mars; pourtant dans nos États constitutionnels, on ne sait jamais ce qui peut vous attendre, mais heureusement que notre tendresse, elle, ne change pas, aussi est-ce avec ce sentiment que j'assure mon cher Bouton de rose de toujours croire au dévoûment de son oncle et ami.

LÉOPOLD

Ardennes, octobre 26 (sans année).

Enfant si tendrement chérie,

C'est de nouveau de nos forêts ardennaises que je t'envoie mon affectueux souvenir. J'ai fui mes paperasses, mon bureau et mes ministres pour courir le loup et malheureusement le temps est tellement vilain (il pleut d'une façon violente et continue) que cela entrave nos chasses. Cela n'est vraiment pas gentil de la part de saint Hubert, à qui j'ai fait élever une jolie chapelle! Il devrait me protéger pour cette aimable attention, au lieu de m'abreuver de cataractes célestes! Quoique mon nez soit moins long que la plupart de ceux des membres de notre famille, il est

douché sans cesse, sous mon chapeau, ce qui nuit singulièrement à la justesse du tir!

Dis aux tiens, si férus de leurs chasses magnifiques, que certes (à cause de la chapelle!) saint Hubert va me protéger tout spécialement, par reconnaissance et plus particulièrement peut-être, puisque je suis dans son pays...

. . . . . .

Le reste de la lettre est égaré. Le Roi fait allusion à la chapelle qu'il fit restaurer et embellir en l'honneur de saint Hubert, patron de la chasse, très en vénération dans nos Ardennes. C'est là que la légende lui fit rencontrer le cerf portant le crucifix dans ses bois, ce qui le convertit et en fit un grand évêque.

La reine Victoria avait épousé en 1840 le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, second fils du duc Ernest, frère aîné de Léopold et de Ferdinand; ce double mariage des cousins germains de Victoire et neveux du Roi, devait resserrer encore, ainsi qu'une autre union qui se préparait à la Cour de France, les liens d'affection et d'intimité entre les « deux Victoria ».

La princesse Clémentine d'Orléans, troisième fille des Majestés françaises, venait de se fiancer au frère de la duchesse de Nemours, au duc Auguste de Saxe-Cobourg, et cette union de la Maison de France avec la Maison de Cobourg, était pour Léopold Ier une grande satisfaction d'autant plus que dans ces unions, où la politique jouait certes un rôle important, le cœur des jeunes gens était engagé à fond. Le mariage de Nemours et celui de Clémentine furent des mariages d'inclination qui ont été très heureux; les conjoints étaient jeunes, beaux et très amoureux. Depuis le mariage de Nemours, la jeune princesse Clémentine ne pouvait oublier le prince Auguste dans tout l'éclat d'une mâle beauté, portant le somptueux uniforme hongrois qui le faisait ressembler à un prince des contes de fées, et lui aussi s'était épris de la belle brunette aux yeux bleus, dont Charles X avait dit au duc d'Orléans lorsque, petite fille, elle avait paru à un bal d'enfants : « Mon cousin, si j'étais encore jeune, je vous demanderais la main de votre fille! » Léopold se félicitait toujours d'avoir fait le bonheur de ses jeunes beaux-frères.

Laeken, le 19 décembre 1842.

Mon « Bouton de rose » chéri,

Ta bonne lettre m'a fait du bien et du plaisir; reçois-en mes chaleureux et meilleurs remerciements. Tu es toujours si affectueuse et bonne; quant à moi je t'aime étonnamment; ce n'est pas dans un coin de mon cœur que je te loge, mais tu y as un vaste appartement.

Notre œuvre, jusqu'à présent a été la plus brillante des réussites, chère enfant; tu es heureuse, dans une belle situation, bien entourée, bien gardée; puisse le Ciel continuer à te combler de ses faveurs. La Sainte Victoire étant au seuil de la porte, je saisis cette occasion pour te souhaiter la continuation de ton bonheur, unissant notre bon Nemours et le gros Gaston[1] *à mes vœux et les embrassant.*

Dis à ton « Sposo » ce que je lui ai déjà dit à Saint-Cloud, que je serai toujours son plus fidèle ami et, avec la volonté de Dieu, j'espère un ami utile. Si tu veux écrire quelque chose de confidentiel à Vienne, je te préviens qu'à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre, j'aurai un courrier absolument sûr.

J'apprends combien Auguste est « bienheureux » à l'idée que son mariage est si proche; je crois qu'ils seront heureux et que c'est le meilleur choix pour l'un et pour l'autre. La situation de Ferdinand me préoccupe. Dietz peut être un ami agréable et un homme d'affaires utile, mais il ne peut que nuire politiquement.

Louise va mieux, grâce à Dieu, mais se ressent toujours des suites de la grippe. Les enfants vont bien, Charlotte toujours ma grande favorite, que Dieu la garde.

Malheureusement la suite de cette lettre manque. Une note du duc de Nemours dit que beaucoup de ces lettres précieuses d'oncle à nièce ont été égarées pendant les journées révolutionnaires.

Le roi Léopold déplore de voir son neveu Ferdinand, devenu Portugais, garder autour de lui des conseillers autrichiens emmenés lors de son mariage. Cela ne pouvait que susciter la jalousie des Portugais et éloigner le jeune Prince des idées et des traditions de sa nouvelle patrie dont il devait épouser tous les intérêts, étudier toutes les tendances, s'imbiber de toutes les anciennes traditions.

1. Gaston d'Orléans, comte d'Eu.

Personnellement, le roi Léopold fut admirable; du jour au lendemain il voulut devenir Belge, connaître à fond son royaume avec ses traditions locales, son caractère très spécial et l'indépendance de ce tempérament belge, qui lui faisait dire : « Mes Belges ne ressemblent à aucun de leurs voisins, ils sont absolument eux-mêmes, avec une personnalité très originale et très marquée. »

Bruxelles, le 4 janvier 1843.

Mon enfant bien aimée, mille remerciements pour ta si chère lettre et pour tes souhaits que je te réciproque bien cordialement pour votre cher ménage qui m'est si précieux au cœur. Dis-le bien au bon Nemours que je ne veux pas ennuyer avec une lettre, mais je veux qu'il sache que je serai pour lui toujours l'ami fidèle des bons et des mauvais jours, sur lequel il pourra toujours compter et qui restera toujours tel pour vous deux.

Je regrette que ton bon père, se perdant dans des détails inutiles, veuille faire assurer à Gusti (le duc Auguste) *une partie de la dot de Clémentine, s'il devenait veuf. Cela n'est pas d'usage dans le code français et si l'on avait demandé mon avis, j'aurais pu empêcher ce que ce procédé a de déplaisant, surtout Gusti étant destiné à avoir une si grande fortune. Je sais bien qu'il a renoncé à ses prétentions, mais il reste qu'il les a émises, ce qui est désagréable. Ta Tante et le Roi en ont eu une impression pénible.*

Enfin c'est passé, et, à l'arrivée de mon dernier courrier, je pense que le contrat sera signé, puisque tout obstacle a disparu. L'impression faite par Gusti avait été favorable, c'est pourquoi il est lamentable, pour des niaiseries, de donner de l'ombrage à quelqu'un, car l'humanité étant « ill natured » (mal disposée) *en général il ne faut pas susciter des incidents contre soi. Grâce à Dieu, Louise va mieux et a bien résisté cette année au froid; avec les beaux temps elle se détend. Nos chers petits, Dieu aidant, sont florissants, bien gentils et bons, ma petite Charlotte est « la fleur de mon cœur ».*

Maintenant, il faut que je te quitte; que le Ciel te bénisse et te protège. Reste toujours bonne comme tu es! et sois persuadée que ce sera le bonheur, mon enfant si aimée, mon enfant de la Victoire (jeu de mots avec son nom) *de ton oncle et ton ami dévoué.*

LÉOPOLD

Prière d'embrasser le gros Gaston pour moi.

Laeken, le 24 janvier 1843.

Ma chère enfant bien aimée, Hier je voulais t'écrire, mais un gros rhume de cerveau m'a troublé les idées et je n'ai pu le faire, à mon vif regret. Je suis très touché de ta confiance et veux te dire franchement mon opinion : Primo, qu'Auguste n'écrive surtout pas à Vienne ce qu'il ne désire pas être su, car cela n'est pas agréable[1]*. Tu peux, toi, tout m'écrire par le courrier français. Il faut qu'il soit prudent et je trouve encore trop tôt pour aller se présenter à la Cour d'Autriche comme fiancé officiel, car jusqu'en avril, on ne sait pas ce qui peut arriver et les retards imprévus... Il ne faut pas non plus qu'il ait l'air de faire parade vis-à-vis de Vienne. La Cour viennoise a été si peu aimable tous ces derniers temps envers nous tous.*

Ton père, qui est sur les lieux, pourra juger, si le vent est favorable à nos projets; je pense, du reste, que mon bon conseil sera suivi et qu'Auguste est déjà reparti pour la France. Comme cadeau, il n'est pas nécessaire qu'Auguste donne tant personnellement, Clémentine recevant des bijoux superbes de tous côtés. S'il donne un bracelet avec sa miniature entourée de beaux diamants, dans les 8 *à* 10 000 *francs, ce serait un cadeau convenable. Le médaillon avec son portrait qu'on donnait aussi en cadeau de mariage est, je crois, moins à la mode maintenant.*

Je répète encore, que ton bon père ne se tracasse surtout pas à faire des projets de dot au cas (espérons que cela ne sera pas!) d'une union sans enfant. Dès le début des pourparlers du contrat, j'ai toujours été contraire à ce genre de vexations tout à fait inutiles. J'espère que ce temps doux convient au bon gros Gaston ainsi qu'à Nemours! je souhaite que père et fils soient prospères et contents! je leur envoie mes hommages en priant mon enfant bien aimée de me croire toujours son oncle et ami dévoué.

LÉOPOLD

Le 20 avril, le roi Louis-Philippe célébrait à Saint-Cloud, en grande pompe, au milieu d'une affluence de Princes et de hauts personnages, le mariage de la princesse Clémentine

1. Le Roi fait allusion au cabinet noir de Vienne. Toute correspondance était épluchée, Metternich surveillant particulièrement les Cours de Paris et de Bruxelles.

avec le jeune duc Auguste de Saxe-Cobourg. Au mois de juin, le prince de Joinville épousait, à Rio de Janeiro, la princesse Françoise de Bragance, sœur de l'empereur Pedro II du Brésil et de la reine Maria Gloria de Portugal.

Une phalange de jeunes femmes se groupaient ainsi à la Cour des Tuileries autour des Majestés vieillissantes, lui donnant le charme et l'attrait de l'élégance et de la beauté. Ces jeunes ménages évoluaient aussi souvent à la Cour de Belgique, la reine Louise étant, en sœur aînée, restée particulièrement chère à tous. Le roi Léopold aussi s'était beaucoup attaché à sa belle famille et, par son influence sur les cours étrangères, où il comptait tant de parents et d'amis, avait facilité ces unions princières.

Cette année 1843 fut riche en événements : en Espagne où la régence de la reine Marie-Christine, troublée par le despotisme militaire d'Espartero, rencontrait bien des difficultés, la petite reine Isabelle II fut reconnue majeure par anticipation à l'âge de treize ans par les Cortès. La Hongrie aussi, comme tout l'Empire, était traversée par la crise qui naissait en Europe, les idées révolutionnaires et égalitaires s'infiltrant partout.

Ces événements sont suivis et commentés par l'oncle et la nièce, car le duc Ferdinand, devenu un des magnats les plus importants par ses immenses propriétés hongroises, était constamment mêlé au perpétuel duel austro-hongrois. Le palais Cobourg à Vienne et d'importants domaines (Ebental) en Autriche, lui facilitaient toutes les entrées, tant à Vienne, que dans les capitales de l'Empire.

La Maison d'Autriche tâche de se concilier les trop turbulents Hongrois, aussi l'empereur Ferdinand Ier ouvre-t-il la Diète de Presbourg par un discours en latin; tous les magnats s'y trouvent, et le duc Ferdinand y paraît aussi en sujet dévoué à son souverain. La première exposition de l'industrie nationale s'ouvre à Pesth le 20 septembre.

Léopold aurait voulu voir le ménage Nemours, si apte à gagner les cœurs, faire des visites dans les cours étrangères, accepter les invitations qu'on lui faisait, à Dresde, Munich, Cobourg, etc. Il considérait que c'était de bonne politique et servirait à faire tomber, surtout à Vienne, beaucoup de pré-

jugés contre les Orléans, mais le roi Louis-Philippe se montrait toujours hésitant et en méfiance.

Le 16 mai, la prise de la smala d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale, fait d'armes magnifique qui couvrit de gloire le jeune Prince, fut pour toute la famille un événement des plus importants. La mort si tragique en 1842 du duc d'Orléans avait donné à Nemours une situation toute différente, car maintenant c'était lui qui était devenu l'aîné des fils du Roi, le comte de Paris et le duc de Chartres n'étant encore que des enfants. Il ressentit cruellement ce deuil, non seulement par la perte si prématurée et inattendue d'une de ses plus chères affections, mais aussi par le changement que ce malheur amenait dans sa vie, devenue lourde de responsabilités.

« Notre famille est décapitée », disait-il, et certes ce fut un malheur terrible pour la Monarchie de Juillet, le duc d'Orléans étant le plus populaire de tous les princes.

Cette même année 1843, la reine Victoria et le prince consort vinrent au château d'Eu, rendre une visite toute d'intimité, empreinte de la plus vive cordialité, à la famille royale française. Tous y étaient réunis, sauf les Nemours, en tournée officielle dans les départements de l'Ouest. Les deux cousines en eurent gros cœur.

Le 4 août 1843, la reine Victoria écrivait au roi Léopold son bonheur d'être au milieu de cette admirable et vraiment aimable famille où « nous nous trouvons chez nous et comme faisant partie d'elle *where we are quite at home and as if we were one of them* ». Victoria et Albert passèrent également une huitaine de jours en Belgique, visitant Bruges, Gand, Bruxelles et Anvers; cette visite suscita dans la population belge un très grand enthousiasme et frappa beaucoup la jeune Reine qui en garda un profond souvenir et s'attacha, avec une vraie affection, aux Belges; elle dit à son oncle combien ce peuple était loyal, bon et intéressant. De son yacht, au retour, elle écrivait : « Cela a été pour moi, mon oncle bien aimé, une telle joie d'être de nouveau sous votre toit, vous qui avez toujours été pour moi un père très aimé (*a beloved father*) ».

Le duc et le duchesse de Nemours furent envoyés par le roi Louis-Philippe en visite officielle auprès des Majestés anglaises, pour souligner la cordialité de l'entente qui régnait entre la

France et l'Angleterre, et cette visite fut, de tous les points de vue, un succès.

La reine Victoria écrit au roi Léopold :

Windsor Castle, 14 novembre 1843.

Mon très cher, très bon oncle (My dearest kindest uncle)... *avant de toucher à aucun autre sujet, il faut que je vous donne des nouvelles de nos chers visiteurs. Les très chers Nemours sont bien arrivés samedi après une bonne traversée, mais assez fatigués. Maintenant ils se sont tout à fait reposés et c'est un bonheur de les avoir ici. Nemours a une mine excellente, il est si bon et aimable! mais il a quelque chose de plus réfléchi et de plus sérieux qu'il n'avait autrefois, avant la mort du pauvre Chartres* (la famille continuait d'appeler le duc d'Orléans « Chartres »). *Il avait toujours été très réservé, ce qu'il a perdu, je trouve, maintenant.*

La bien aimée Victoire est étonnamment belle et développée, nous en sommes tous séduits et frappés. En plus, elle a tellement de bon sens, l'esprit si fin et juste et une remarquable conversation, avec cela elle a gardé cette nature candide et douce qui fait son charme; elle est tellement délicieuse la chère charmante enfant! (dear sweetchild). *Je ne puis me lasser de la contempler, la chère petite, elle aussi, paraît si heureuse de me revoir! Je trouve qu'elle a grandi, a beaucoup « minci » et n'a peut-être plus ses couleurs éclatantes de ces dernières années.*

Le mois suivant le roi Léopold écrit à la duchesse de Nemours :

Laeken, le 22 décembre 1843.

Mon enfant tendrement chérie,

Avant tout, reçois mes remerciements chaleureux pour ta chère lettre pour mon jour de naissance. Je sais que la tendresse de ma petite Victoire repose bien sur un roc de fidélité et c'est pourquoi elle est ancrée dans mon cœur. Demain, c'est ta fête; permets-moi de t'envoyer mes tendres vœux.

Le meilleur cadeau que le Ciel puisse te faire actuellement, c'est la guérison de ton bien aimé Gaston. Tu peux te figurer notre angoisse et notre inquiétude quand la lettre de Paris nous a appris votre tourment. Blache m'avait, par son rapport, infusé

une vraie terreur. Mais, grâce à Dieu, la grande crise est passée et, avec des soins et de la prudence, l'enfant sera vite remis. Gaston a beaucoup de la nature de mon Philippe (le Comte de Flandre), *qui maintenant, étant en pleine guérison, peut considérer avec mépris cette attaque de croup qui nous a fait passer des jours d'angoisse affreux.*

Que l'année 1844 *n'apporte pour le bon ménage Tan* (Tan, petit nom donné au duc de Nemours) *que joies et bonheur de toutes sortes.*

La dotation, malgré qu'elle m'ait effrayé, est pourtant pour vous un bienfait absolument nécessaire, vu la situation actuelle de Tan.

Clémentine doit être arrivée le 20 *: rappelle-lui ce que je lui disais : il faut tenir bon, et dis-lui toutes mes tendresses.*

Louise va bien, mais les enfants ont eu des rhumes, malgré cela il n'y a pas lieu de se plaindre.

J'espère que tu fais sortir la bonne Reine à Paris, c'est tellement nécessaire pour sa santé; elle a besoin d'air et de mouvement. Embrasse Gaston qui ne m'a peut-être pas encore oublié?

Que le Ciel te garde, mon enfant chérie,

Ton oncle et ami dévoué, LÉOPOLD

Les Chambres, lors du mariage du duc de Nemours, lui avaient refusé une dotation, mais maintenant qu'il remplaçait le Prince royal si tristement disparu, elles lui en allouèrent une, la votant sans les revendications que la famille craignait. Le Prince allait pouvoir tenir plus largement son rang.

Ardennes, 3 janvier (sans année).

Ma bonne, ma très chère enfant,

Toute ma reconnaissance pour m'avoir écrit, en termes si charmants, pour la nouvelle année. La bonne Louise s'était chargée pour vous tous de nos remerciements, mais je veux maintenant le faire personnellement. Que le Ciel protège ton bonheur domestique de toutes les façons et te donne tout ce que ton cœur si pieux peut désirer.

Pour nous, pauvres mortels, dans l'incertitude perpétuelle où nous vivons, savons-nous ce que la prochaine minute peut nous

réserver? Nos vies sont si pleines de chagrins et de tristesses! Ce qui m'est doux, c'est de constater combien tous ceux qui t'entourent t'aiment et t'apprécient; les parents t'aiment comme leur propre fille; moi-même, ne sais-je pas combien ton caractère est sûr et ton cœur haut placé? Rappelle-moi au souvenir de Nemours pour l'année nouvelle, ainsi qu'à Gaston pour qu'il ne m'oublie pas. J'ai de bonnes nouvelles de ton père.

Encore mille tendres vœux de ton ami fidèle,

LÉOPOLD

Le 29 janvier 1844 mourait subitement, à Gotha, le frère aîné du Roi, le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, père du prince consort d'Angleterre. Ce fut un coup cruel pour toute la famille. En mars, le roi Léopold et la reine Louise allèrent à Windsor tenir compagnie à la reine Victoria, pendant l'absence du prince Albert, obligé d'aller à Cobourg traiter les affaires avec son frère Ernest.

Les succès français se multipliaient en Afrique; la brillante victoire du maréchal Bugeaud sur les bords de l'Isly et le bombardement de Mogador par le prince de Joinville (15 août), qui mit en évidence la bravoure et l'intelligence de ce jeune Prince, causèrent dans le pays un réel enthousiasme. Malheureusement, en Angleterre, l'impression produite par ces victoires suscita une jalousie que le roi Léopold s'efforça de calmer.

Dans sa correspondance assidue avec « Victoria Regina » il s'évertue à dissiper cette ombrageuse susceptibilité britannique. Il a compris, avec son profond sens politique, que la Belgique doit s'appuyer sur la France, sans jamais se brouiller avec Albion. C'est en grande partie par son influence que la visite officielle du Roi des Français fut faite à la Cour anglaise (12 septembre).

Un incident fâcheux, qui froissa les Anglais, tout en indisposant les Français, éclata à Tahiti, où les autorités locales, après l'assassinat d'une sentinelle française, arrêtèrent le consul d'Angleterre, M. Pritchard, missionnaire protestant. Sir Robert Peel en appela aux Chambres, considérant le procédé comme un affront. Guizot désavoua le ministre d'Aubigny, comme ayant dépassé ses pouvoirs.

Le 14 septembre, la reine Victoria écrivait de Windsor au roi Léopold : « La fin de nos difficultés avec la France est une immense bénédiction, mais il est nécessaire que vous et ceux de Paris, sachiez que le danger était imminent. »

« Il est impossible d'étudier les relations de l'Angleterre et de la France au début du règne (de la reine Victoria), sans comprendre l'importance capitale d'une entente entre ces deux puissances. Sa Majesté britannique, par sa proche parenté, comme par une affection toute personnelle pour le roi Louis-Philippe et son gendre le roi Léopold, y a largement contribué. L'influence que le roi des Belges exerçait sur son auguste beau-père, le roi des Français, fut toujours éminemment pacifique et judicieuse. Il connaissait, mieux que personne, l'Angleterre, ses opinions, ses usages, ses dispositions. Comme souverain d'un État neutre dont l'indépendance était garantie par ces deux puissances, il savait combien il était de la plus grande importance d'éviter toute situation critique entre ses voisins. C'est bien grâce à son intervention sage que le roi Louis-Philippe modifia ses opinions envers l'Angleterre et désira se rapprocher d'elle. » (*Life of Prince Consort by Theodore Martin.*)

Léopold influença aussi en faveur de la France les différents cabinets anglais. Il était très écouté et considéré comme un remarquable conseiller. Lord Melbourne avoua que ce fut grâce aux conseils du roi des Belges que l'affaire Pritchard eut une solution pacifique. La visite officielle de Louis-Philippe à la Cour de Saint-James fut un véritable succès, renouant, aux yeux de l'Europe, les liens des deux monarchies. Désireux de lui faire oublier les malentendus passés, la souveraine, la Cour et le peuple anglais accueillirent le souverain français avec un enthousiasme très réel.

Laeken, le 18 décembre 1847.

Quelle joie de recevoir une aimable petite lettre de ma précieuse enfant! Cela m'a fait un plaisir bien grand, car tu sais que c'est du fond de mon vieux cœur que j'aime ma petite Victoire. Tes bons vœux me porteront bonheur, je te les réitère ainsi qu'au bon Nemours que j'aime si particulièrement et en première ligne à tes charmants enfants, Gaston et Sonnet (le petit duc d'Alençon),

mais tout spécialement Gaston. Notre visite en octobre a été bonne et agréable, hélas! ces beaux jours sont déjà loin! Quand pourrons-nous revenir, c'est toujours problématique. Les enfants de Clémentine sont intelligents et bien élevés et m'ont été sympathiques. Cette petite colonie a eu l'air de se plaire ici. L'année 1847 *a passé rapidement sans être une des sept bonnes! puisque j'ai été malade en mai; je n'en garde pas un bon souvenir, mais je veux me raisonner puisque c'est passé. Encore treize jours, ce qui n'est pas un bon nombre.*

Victoria est cruellement déçue que nous ne venions pas pour Noël, mais la santé de mon petit Philippe, quoique meilleure, empêche tout départ. Me voici à la fin de ce papier, je me hâte d'envoyer mes tendresses à Nemours, te disant, bien aimée Victoire, de me croire toujours

Ton fidèle oncle et ami,

LÉOPOLD

Le duc et la duchesse Auguste de Saxe-Cobourg étaient venus en séjour à Laeken avec leurs deux fils : Philippe et Auguste; ce dernier qui jouait avec ses cousins belges dans le parc de Laeken, devint plus tard le gendre de son cousin germain en épousant la princesse Louise de Belgique, fille aînée de Léopold II.

La bourrasque de 1848 a passé, renversant la Monarchie de Juillet; le roi Léopold a offert à ses beaux-parents le château de Claremont, que l'Angleterre lui avait alloué pour la vie. La reine Louise et le Roi ont suivi avec angoisse toutes les douloureuses péripéties de la famille royale, les entourant de soins et d'égards, s'occupant des moindres détails afin de leur rendre l'exil moins dur.

Louis-Philippe meurt en 1850. Les Nemours restent auprès de la vénérée reine Marie-Amélie à Claremont, et, peu de mois après, le 11 octobre, « l'Ange des Belges », la reine Louise, jeune encore, s'éteignait à Ostende. La reine Marie-Amélie et le duc de Nemours vinrent unir leur douleur à celle du Roi et des pauvres petits enfants.

L'année suivante, le duc Ferdinand s'éteignait à Vienne, et la duchesse de Nemours, retenue loin des siens, en conçut un profond chagrin, que partagea son oncle.

Laeken, 31 août 1851.

Ma bien aimée Victoire.

Ta douleur est bien justifiée, car rien n'est plus affreux que de voir disparaître de notre bout de terre un être accompli, si indispensable à notre tendresse. Ton cher et noble père t'aimait infiniment et tu le lui as tant rendu, ce qui est maintenant pour toi une double consolation. Ta mère si chère supporte cette terrible perte, me dit Auguste dans sa lettre du 28, avec beaucoup de courage et de résignation, ceci te rassurera puisque tu craignais tellement ce coup pour elle, ce qui rendait ton malheur encore plus cruel. Je dois t'avouer que, depuis l'accident, je ne gardais plus beaucoup d'espoir; ces dernières années, j'avais trouvé sa santé bien altérée.

Ton père avait vu l'œuvre à laquelle il travaillait avec tant d'ardeur depuis trente ans, bien ébranlée. Il avait tant essayé de rétablir les situations familiales, si secouées par les révolutions, et maintenant cette nouvelle révolution l'avait de nouveau bouleversé ainsi que les troubles en Portugal. Voilà maintenant Auguste chef de famille; je ferai tout au monde pour l'aider dans sa tâche, ton père m'avait toujours témoigné une grande confiance dans toutes nos affaires de famille. Je me sens bien atteint, bien brisé, bien malheureux depuis ce terrible octobre dernier et mon attrait pour la solitude augmente considérablement.

J'attends Hélène (la duchesse d'Orléans, née princesse de Mecklembourg-Schwerin). *Je ne peux lui offrir qu'une piètre hospitalité dans cette triste demeure de deuil; de plus, le temps est, comme moi, triste et désagréable... Cette dernière année a été terrible pour moi dans ma cruelle solitude. Mon enfant chérie, ne te laisse pas trop ployer sous ta douleur, car tu es si aimée, si nécessaire à tous; il ne faut pas que tu te laisses dominer par les soucis : crois-moi, ma petite Victoire aimée.*

Ton oncle et ami dévoué,

LÉOPOLD

Le Roi sentait lourdement peser sur lui et sur ses enfants la perte irréparable de la Reine; il se rendait compte combien, vieillissant, il était difficile d'élever, sans mère, des enfants si jeunes encore. Le duc de Brabant (le futur Léopold II) n'avait que quinze ans à la mort de la Reine, c'était une nature sen-

sible et renfermée, d'une remarquable intelligence; sa mère qui l'adorait et en laquelle il avait une confiance absolue, le comprenait et l'avait guidé avec tact et tendresse, tandis que le Roi était trop souvent pour lui un peu sévère.

Le comte de Flandre, d'une nature plus ouverte, plus enjouée, pleine de cœur et d'élan, n'avait que treize ans; il était plus facile à élever. Quant à la petite Charlotte, la favorite du père, tout charme, gentillesse et gaîté, elle n'avait que dix ans. Peu de mois après, la duchesse d'Orléans mourait aussi, laissant deux fils adolescents : le comte de Paris et le duc de Chartres.

Trois ans après la mort de la reine des Belges, les princes étaient devenus de beaux garçons très populaires et admirablement élevés.

Léopold Ier, qui se sentait vieillir, voulait voir sa dynastie assurée et, malgré son extrême jeunesse, le Prince royal marié. Le duc de Brabant avait juste dix-huit ans lorsqu'il se fiança et épousa l'archiduchesse Marie-Henriette d'Autriche, fille du palatin de Hongrie, qui, elle, en avait seize. Le mariage par procuration fut célébré à Schönbrunn le 10 août 1853, l'archiduc Charles-Louis, second frère de l'empereur François-Joseph, représentait le marié, il accompagna Marie-Henriette en Belgique avec une suite autrichienne nombreuse.

Le 22 août, à la collégiale de Sainte-Gudule, à Bruxelles, le mariage fut célébré avec grand éclat, au milieu d'une brillante phalange représentant tout ce que l'Europe avait de plus illustre. Le duc de Nemours y représenta la reine Marie-Amélie. Le jeune marié, élancé, fort mince, n'avait pas encore atteint la haute stature qui le distinguera plus tard; c'était encore un adolescent frêle et timide, d'une touchante jeunesse, ayant à son bras la petite épousée, fraîche et rondelette, ravissante dans sa magnifique toilette de mariée et ses dentelles nationales. Ce couple d'enfants, en sortant de la vieille basilique, fut accueilli par les transports d'enthousiasme de tout le peuple en liesse, heureux de voir leur dynastie nationale assurée avec ce prince né sur le sol belge. Ce fut aussi pour le vieux Roi un réconfort de voir l'édifice qu'il avait bâti se consolider.

La vieille princesse Cohary, née comtesse Walstein, mère

de la duchesse Ferdinand de Cobourg, venait de mourir. Elle avait, depuis de nombreuses années, habité avec sa fille dans ses propriétés hongroises. La duchesse de Nemours et ses enfants avaient fait un séjour auprès de leur grand'mère.

Bruxelles, le 26 janvier 1854.

Ma bien chère et bonne Victoire,

La mort de ta chère Grand'mère aura été pour toi un nouveau coup bien douloureux, quoique depuis l'année dernière elle était bien diminuée; malgré cela, sa disparition est un chagrin pour vous tous. Nous sommes vraiment bien éprouvés ces dernières années, la mort nous frappe cruellement dans tant d'êtres bien aimés et vénérés. Puisse Dieu nous donner un peu de répit dans nos souffrances et de nouveau un peu de bonheur et de contentement. J'aurais dû répondre à tes bonnes lettres, mais j'avais prié Nemours de le faire, car j'ai été vraiment bien anéanti et suis toujours fatigué. Les fonctions du cœur ne sont pas normales aux heures où je réagis, je pense que Dieu peut me rappeler subitement : je pense aussi alors à toi. Bruxelles me rappelle toujours tes bons séjours d'autrefois auprès de nous où nous te couvions, où je te mettais toujours des manteaux, où l'angélique Louise t'entourait de tant de tendresse! Quel malheur pour nous d'avoir perdu un ange comme elle!

Léo et Marie ne sont pas très bien, ni Philippe non plus. Charlotte a malheureusement un peu de fièvre; nous sommes, comme tu le vois, un véritable hôpital!

Au revoir, dis à Nemours que je lui écrirai très prochainement et crois-moi toujours, chère bonne Victoire.

Ton oncle affectionné,

LÉOPOLD

Aie la gentillesse de dire à Nemours que j'ai reçu sa lettre du 23.

Laeken, 31 octobre 1855.

Très chère et aimée Victoire,

Reçois mes meilleurs remerciements pour ta bonne lettre du 23. L'avenir paraît bien noir et tes vœux pour qu'il devienne meilleur ne sont pas superflus. Que le Ciel te protège ainsi que tous

ceux qui te sont chers et que votre avenir s'éclaircisse et s'améliore! Que de fois je pense avec nostalgie au temps passé où tu vivais auprès de nous et où notre angélique Louise se plaisait tant en ta chère compagnie! Hélas! depuis lors, quel cruel événement pour moi, tout est brisé et changé; quand je réalise, j'en frémis!

Quelles angoisses t'a causées notre bonne Reine et quel bonheur de la voir en convalescence, tout danger écarté; mais il faut faire bien attention avec tous ces changements de température. Qu'elle a souffert de ce froid inattendu est bien ennuyeux; maintenant le temps est très doux ici. Notre petit cercle de famille t'envoie ses plus tendres souvenirs et je reste toujours, chère et aimée Victoire,

Ton oncle et ami dévoué,

LÉOPOLD

Le ménage Nemours ne quittait guère la reine Marie-Amélie; à Claremont, vivaient aussi, une grande partie de l'année, le prince et la princesse de Joinville, le duc et la duchesse d'Aumale. La duchesse de Nemours trouvait auprès de sa cousine, la reine Victoria, une douce intimité, qui éclairait ces temps de dur exil, car les deux cousines s'aimaient comme des sœurs. Cette jeune femme, dont la vie en France avait été empreinte d'une grande austérité, se consacrait à son mari et à l'éducation de ses enfants, soutenue par sa grande piété, on ne surprenait jamais en elle un mouvement d'humeur ni un mot aigre; elle était, comme on le disait alors, le sourire de Claremont.

Léopold voyait toujours sa nièce avec joie; son affection toute paternelle semblait encore l'entourer de plus de tendresse depuis les vides effroyables qui se creusaient autour de lui. Il disait souvent que « ses deux Victoria » représentaient ce qu'il avait de plus cher dans sa famille avec ses enfants. Sa petite Charlotte, devenue une superbe jeune fille de seize ans, venait de se fiancer avec l'archiduc Maximilien d'Autriche, frère de l'empereur François-Joseph, qui était vice-roi de Lombardie et tenait cour à Milan et à Monza. Rien ne pouvait alors faire prévoir la destinée tragique qui les attendait dix ans plus tard au Mexique.

Laeken, 30 décembre 1856.

Ma chère et bonne Victoire,

Reçois mes plus tendres remerciements pour ta chère lettre. Voici bientôt neuf ans depuis la douloureuse année 1848, *années remplies d'une cruelle succession de tristesses et de deuils : puisse donc, enfin, l'année prochaine apporter à tous un peu de joie et d'apaisement. Dis encore à Nemours, lui l'homme du devoir et de la fidélité, mes vœux ardents et sincères.*

Notre fiancé est encore ici; il devait partir le 2 *janvier, pour rejoindre son poste à Milan. Nous sommes tous bouleversés par la mort si imprévue de l'archiduchesse Régnier, ce qui lui fait remettre son voyage et lui permet de rester ici jusqu'au* 8. *C'est un charmant jeune homme, très intelligent et bon; il plaît beaucoup à Charlotte, c'est l'essentiel. Il a malheureusement le menton fuyant, mais sa tournure est fort élégante et il a beaucoup de succès. Puisse ce jeune couple être heureux, ils ont en eux les moyens de l'être!*

Il me faut terminer, car, même si j'avais quatre mains pour écrire, j'aurais encore bien des choses à achever. Tendresses aux enfants.

Toujours ton fidèle oncle et ami,

LÉOPOLD

Cette lettre, la dernière de l'oncle à sa nièce aimée, est pathétique par le souhait exprimé pour des temps meilleurs. Ayant donné le jour en octobre 1857 à la princesse Blanche d'Orléans, Victoire expira subitement à l'âge de trente-cinq ans, dans tout l'éclat de sa beauté, adorée de son mari et de ses enfants : le duc de Nemours en demeura inconsolable toute sa vie.

En apprenant cette mort si imprévue, les Princes belges eurent peur d'annoncer au Roi la nouvelle fatale, sachant quel coup ce serait pour lui. Il ne voulut d'abord pas y croire; mais lorsqu'il fut convaincu que la jeune femme n'était plus, il resta longtemps plongé dans un morne désespoir répétant : « Je perds une fille chérie! »... de plus cette mort lui rappelait la tragédie d'il y avait trente ans, où il perdait, à Claremont, dans des circonstances identiques, sa première épouse, la princesse Charlotte (fille du prince-régent Georges, prince de Galles, plus tard roi sous le nom de Georges IV, et de Caroline de Brunswick).

Pour terminer cette rapide esquisse, je veux citer la lettre de la reine Victoria au comte de Clarendon. Le duc de Nemours l'avait prévenue de l'affreux malheur et elle s'était précipitée, avec le prince Albert, à Claremont.

Windsor-Castle, 12 novembre 1857.

... Nous avons visité hier la maison de deuil et aucune parole ne peut décrire le désespoir et la douleur qui y règnent! Il y avait la vénérable Reine avec les pauvres petits orphelins (motherless children) *admirable de dignité dans sa profonde douleur et dans sa pieuse résignation à la Volonté de Dieu. Elle est encore le soutien, le guide de tous, ne pensant qu'aux autres et prête à donner ses dernières forces et ce qui lui reste de vie à ses enfants et petits-enfants. Il y avait son fils, le malheureux veuf au cœur brisé, comme fou de douleur. Ils nous menèrent dans la grande pièce sombre, où sans vie, blanche comme un fantôme, mais d'une saisissante beauté, gisait la jeune, délicieuse et angélique épouse. Étendue sur son lit, ses magnifiques cheveux couvraient ses épaules et retombaient sur les draps. Une expression de paix céleste éclairait ses nobles traits. Dans la chambre voisine, innocente, insouciante, dormait, dans son berceau, le baby rose.*

Avec votre bon cœur, vous comprendrez ce que ce spectacle de douleur fut pour moi et combien nous fûmes impressionnés et désolés, nous qui venons d'avoir si heureusement notre dernier baby!

Le Prince en est bouleversé! vous savez qu'elle était pour moi une sœur bien-aimée (a beloved sister). *Cette perte semble trop terrible pour être vraie, trop cruelle à supporter! La mort de ma chère Duchesse doit avoir été causée par une affection du cœur, car elle se remettait parfaitement de la naissance : on lui peignait ses magnifiques cheveux, lorsque soudain elle dit à la garde : « Ah! mon Dieu, madame! » et sa tête s'affaissa de côté; avant que le Duc, appelé en toute hâte, pût arriver en courant, ses mains étaient déjà glacées. Je l'avais vue peu de jours avant, et hier, au même endroit, je la trouvai sans vie...*[1]

Tourronde, 31 janvier 1935.

HENRIETTE BELGIQUE VENDÔME

1. *Lettres de la reine Victoria*, éditées par A.-L. Benson et le Vte Esther.

LE VOYAGE EN FRANCE DU CARDINAL PACELLI

Le voyage du cardinal Pacelli en France, du 24 avril au 1er mai dernier, est un événement dans les annales des relations séculaires entre notre pays et le Saint-Siège. Ce n'est pas à ce seul titre qu'il a retenu l'attention de notre opinion publique; c'est sous cet aspect cependant qu'il nous parait intéressant de le considérer ici.

L'objet de la mission du cardinal Pacelli et les dispositions dans lesquelles il l'entreprit ont été définis par lui-même dans une déclaration qu'il remit au correspondant romain de l'*Agence Havas* le matin de son départ de Rome. Voici comment il s'y exprimait :

Le but de mon voyage en France est de présider, en qualité de Légat *a latere* de sa Sainteté le Pape, la grande solennité religieuse qui clôturera l'année sainte. Pour siège de cette solennité, le sanctuaire choisi par le Saint-Père a été celui de Lourdes. La France, qui peut à juste titre être fière de posséder sur son territoire ce sanctuaire, objet de la dévotion des catholiques du monde entier, peut, avec non moins de raisons, se réjouir de voir se dérouler, sur cette parcelle bénie de son sol, la pieuse solennité, à tous égards exceptionnelle, où j'ai reçu mission de représenter le Vicaire de Jésus-Christ.

L'objet des prières qui vont, durant trois jours, s'élever de ce lieu sacré vers Dieu, est d'implorer la protection divine pour hâter la fin des misères qui accablent le monde et pour écarter les dangers qui menacent l'humanité. Je connais assez les catholiques français pour être sûr de la ferveur avec laquelle ils s'associeront à ces prières...

Il s'agit pour moi de me rendre dans un lieu de pèlerinage particulièrement cher à mon cœur, et de m'y rendre dans une qualité qui associe le Souverain Pontife aux pèlerins assemblés devant la

grotte miraculeuse. Mais il s'agit aussi pour moi d'être l'hôte de la France, d'un pays que j'estime et que j'aime, d'un peuple dont j'apprécie à leur haute valeur les qualités et les mérites, d'une nation dont les titres à l'affection du Saint-Siège n'ont pas besoin d'être redits. L'occasion m'est précieuse de vivre quelques jours parmi ces Français, dont un si grand nombre viennent chaque année apporter au Saint-Père le témoignage d'une piété profonde et ardente. Et cette occasion m'est rendue plus douce encore par les attentions du Gouvernement français envers la personne du Légat pontifical...

Cette déclaration du cardinal Pacelli disait en termes excellents tout ce qui devait être dit, sauf ce qui ne pouvait l'être par lui. Ajoutons-y donc ce qu'elle ne disait pas explicitement. En choisissant un sanctuaire français pour y clôturer l'année sainte, le Pape avait fait acte de bienveillance envers la France. En élisant une parcelle du territoire français pour y rassembler les foules qui imploreraient de Dieu le bienfait de la paix, le Pape avait fait acte de confiance en la France, de confiance dans les sentiments pacifiques du peuple de France. En faisant choix enfin, comme Légat pontifical à Lourdes, de son propre secrétaire d'État, camerlingue de l'Église, c'est-à-dire de son collaborateur le plus direct, du plus haut placé de ses cardinaux, de son ministre des Affaires étrangères, de celui qui gérerait éventuellement le siège apostolique en cas de vacance, le Pape avait fait acte de faveur et de sympathie particulière envers la France. Dans sa modestie naturelle, le cardinal Pacelli eût probablement nié que sa désignation valait plus que celle de tout autre : mais il eût été seul à n'en pas convenir.

Au surplus, aurait-il pu n'en pas convenir, quand le Pape lui-même le lui disait? Voici, en effet, comment Pie XI s'exprimait, dans la lettre en latin par laquelle il nommait son secrétaire d'État Légat à Lourdes : « Afin que Notre participation et Notre présence à cette solennité revêtent un plus grand éclat, et qu'elles se fassent sentir plus profondément à tous ceux qui se réuniront à Lourdes, c'est à vous, qui partagez si intimement avec Nous les sollicitudes de toutes les Églises et qui, en raison de votre tâche quotidienne, réalisez au pied de la lettre la signification du titre de Légat *a latere*, c'est à vous que Nous sommes heureux de confier cette mission honorable entre toutes... Votre ardente et insigne piété, l'autorité

dont vous jouissez dans les conseils du Saint-Siège, l'éclat de votre pourpre, enfin les brillantes et rares qualités d'esprit et d'éloquence qui resplendissent en vous Nous garantissent que l'on vous verra bientôt, comme vous le fîtes dans votre récente Légation à Buenos-Ayres, vous dresser devant tous comme un exemple et une édification. » Élogieuses et justes appréciations, où il est dit textuellement que le Pape avait voulu se faire représenter en France, à Lourdes, par celui de ses Cardinaux qui lui tenait de plus près.

Pareil choix n'est pas commun. Il est même exceptionnel. Jamais, jusqu'en octobre 1934, un Cardinal secrétaire d'État n'avait rempli une mission de Légat, si ce n'est dans un étroit périmètre autour de Rome. En octobre 1934, par une innovation sans précédent, le cardinal Pacelli avait été chargé de se rendre, en cette qualité, au Congrès eucharistique de Buenos-Ayres : et le fait, qui avait causé une certaine sensation dans le monde, avait été unanimement interprété comme un témoignage d'attention et de faveurs particulières du Pape envers l'Amérique latine. Mais la République Argentine, l'Amérique latine, c'est loin et c'est très à l'écart des agitations qui divisent les peuples de notre vieux continent européen. Dans les pays d'Europe, si prompts à se jalouser l'un l'autre, jamais Pape n'avait envoyé son secrétaire d'État dans la qualité suprême de Légat. Quand le Souverain Pontife désirait se faire représenter personnellement à quelque solennité religieuse, il confiait habituellement ce soin, soit à un Cardinal du pays où se célébrait la solennité, soit à un Cardinal italien autre que le secrétaire d'État. Ainsi avait fait Pie XI en 1933, lors du congrès catholique convoqué à Vienne pour commémorer le tricentenaire de la levée du siège de cette ville par les Turcs : il avait délégué le Cardinal-patriarche de Venise; et cependant il s'agissait là de l'Autriche et du gouvernement de Dollfuss. Pour la France, pour Lourdes, il faisait plus : il levait la consigne tacite qui avait jusqu'alors exclu le secrétaire d'État de ces sortes de missions, quand elles devaient être remplies en Europe.

L'intention bienveillante, gracieuse, était évidente. Elle faisait écho à la visite que le ministre des Affaires étrangères de France avait faite au Souverain Pontife en janvier précédent.

Elle prolongeait, pour ainsi dire, l'accueil si sympathique, si ouvert, qui avait été réservé à M. Laval au Vatican. Elle prenait d'autant plus de valeur que le moment politique en Europe était plus troublé et que toute démarche, toute initiative de la Papauté, même circonscrite au domaine religieux qui est le sien, était plus observée, plus scrutée de toutes parts.

Le Gouvernement français ne s'y trompa point. Décidant de traiter le Cardinal secrétaire d'État avec les honneurs dus à son rang de ministre du Pape, de prince de l'Église et de Légat du Souverain Pontife, avec qui la France entretient des relations diplomatiques régulières, il désigna un membre du Cabinet, M. Louis Marin, ministre d'État, pour aller saluer le cardinal Pacelli à la frontière et l'accompagner entre Vintimille et Marseille. De plus, le principe fut posé qu'il n'y aurait pas d'attention délicate ni d'égard courtois dont on ne ferait preuve envers l'hôte officiel, soit pour faciliter son voyage, soit pour honorer sa personne et son caractère : wagon-salon français envoyé à Rome pour le prendre; honneurs militaires rendus à son passage en gare de Nice et à son arrivée à Lourdes, dîner offert à lui-même et à sa suite par le ministre d'État Marin, dans le train spécial qui le transporterait de Vintimille à Marseille. Ces mesures, qui étaient connues du cardinal Pacelli avant son départ de Rome, constituaient les « attentions » dont il remerciait d'avance le gouvernement français, dans sa déclaration à l'*Agence Havas*.

Un deuil cruel, la mort de son frère, qui vint le frapper l'avant-veille de son départ, put faire craindre un instant qu'il demandât à être suppléé dans sa mission à Lourdes. Mais c'était mal le connaître. Sa mission était à ses yeux un devoir d'Église et d'État, dont l'importance ne souffrait point un changement de personne à la dernière heure. Son deuil familial, sa douleur manifeste, qu'il aurait à surmonter pour s'acquitter en conscience de sa tâche, ne firent donc que rendre son mandat plus émouvant. Le Pape lui-même, en lui donnant congé, lui montrait les consolations que lui réservait son pèlerinage.

Un Cardinal-légat, lorsqu'il quitte Rome *in forma ufficiale*, en forme officielle, ne monte pas dans son train comme un simple particulier, pas même comme un voyageur de marque.

Le Gouvernement italien, depuis les accords de Latran, lui fait rendre les honneurs souverains. Ce fut donc après avoir été salué, dans la salle d'attente royale de la gare de Rome, par les autorités civiles et militaires et après avoir passé sur le quai la revue d'un détachement de carabiniers avec musique et drapeau, que le cardinal Pacelli s'embarqua pour la France. Les honneurs mêmes qu'il recevait, à son départ, du Gouvernement italien exigeaient qu'il en reçût d'analogues du Gouvernement français, à son arrivée en France.

Il arriva à Vintimille dans la nuit du 24 avril, et c'est alors que commencèrent à se dérouler des scènes et des actes, dont l'intérêt tient à leur rareté et à leur signification. Dans cette gare-frontière, que l'arrivée de M. Marin avait déjà fait retentir de *la Marseillaise*, de la *Marche royale*, du *présentez armes* et d'acclamations, où l'amitié franco-italienne retrouvée créait une atmosphère de cordialité et de joie, le représentant du Gouvernement français s'avançait au-devant du cardinal Pacelli, dont la haute et mince silhouette, drapée du long manteau rouge qui recouvrait sa soutane, se détachait sur un groupe bigarré : prélats à cape violette, camériers en uniformes brodés, garde-noble casqué et botté, gentilhomme en culotte courte et petit collet. Vintimille étant en territoire italien, les troupes royales rendaient simultanément les honneurs réglementaires au Cardinal-légat qui sortait du royaume et au ministre français venu à sa rencontre. Les autorités de deux puissances amies encadraient, sur le pas de la porte par où elles communiquent, ce représentant d'un pouvoir spirituel qui ne relève, sur terre, que de soi-même.

Eh quoi! dira-t-on, tant de cérémonies pour le passage d'un prêtre, haut gradé sans doute, mais dont le déplacement n'avait d'autre raison d'être que de célébrer des offices à Lourdes! Mon Dieu, oui; et c'était juste, et c'était judicieux. Il faut louer les gouvernements temporels de comprendre qu'à toute heure, mais spécialement aux heures troubles de la vie internationale, les forces morales, les forces spirituelles méritent des égards qui n'honorent pas moins ceux qui les décernent que ceux qui en sont l'objet. Même dans le domaine profane de la politique, la portée de la mission confiée au cardinal Pacelli tenait en partie à ce qu'elle s'accomplissait sur un plan distinct

et supérieur. De plus, si le caractère de sa mission à Lourdes était spécifiquement religieux, celui de la fonction qu'il exerçait au Vatican, celui de la dignité qu'il revêtait en France n'étaient pas exclusivement religieux. Secrétaire d'État, il était ministre; Légat, il était ambassadeur extraordinaire. De son côté, il avait garde de l'oublier. Il se présentait en hôte de la France; ainsi s'était-il qualifié lui-même dans une interview donnée au journal *La Croix*, où il mentionnait le sens bienveillant de la décision pontificale qui l'avait envoyé dans notre pays. En touchant le sol français, il adressait au Président de la République et au ministre des Affaires étrangères des télégrammes chaleureux, où ses vœux pour la prospérité de la nation française se joignaient à la promesse de prier pour le succès des « efforts conjugués en vue de la pacification universelle ».

La pacification universelle, personne en France qui ne la souhaitât avec lui. L'opinion publique française avait entendu avec satisfaction, peu de semaines auparavant, le Pape dénoncer la guerre comme moralement et physiquement impossible, à cause de l'aberration qu'elle serait et des catastrophes qu'elle entraînerait, et répéter contre ceux qui oseraient la provoquer l'anathème qu'il avait déjà lancé en décembre 1934 : *dissipat gentes quæ bella volunt*, « Dieu disperse les nations qui veulent la guerre ». Les Français étant bien les derniers à vouloir la guerre, ils n'avaient pas craint pour eux cette dispersion et la souhaitaient à ceux qui, éventuellement, la mériteraient. Maintenant, croyants ou incroyants, ils ne pouvaient que souscrire à la noble initiative d'un grand élan mystique en faveur de cette paix, but de leurs vœux et de leurs soins. Aussi le Président de la République, en répondant au télégramme d'arrivée du cardinal Pacelli, l'assurait-il fort à propos du gré que notre pays avait au Souverain Pontife et à son Secrétaire d'État, pour « le concours bienfaisant et efficace qu'ils ne cessaient d'apporter à la cause précieuse de la paix ».

Dans un trajet aussi rapide que le parcours de Vintimille à Lourdes accompli tout d'une traite, point n'est facile de ménager à la cordialité réciproque et à l'harmonie des sentiments l'occasion de se manifester. Mais la cordialité réciproque

et l'harmonie des sentiments sont ingénieuses et savent tirer parti des circonstances, même quand celles-ci sont aussi fugitives que les arrêts d'un train express dans des gares. C'est à Nice qu'avait été situé le bref, mais solennel accueil officiel de la France à l'ambassadeur extraordinaire du Pape. Là se trouvaient, autour de M. Marin, le préfet des Alpes-Maritimes en grand uniforme, le maire de la ville, les autorités militaires et navales de la région, les dignitaires du diocèse, plus quelques personnalités qui avaient tenu à apporter leur bienvenue au Légat. Le long du quai, un détachement d'alpins, avec musique et drapeau, sous les ordres d'un colonel. Sur le front des troupes présentant les armes, passe le grand prélat de rouge vêtu, qui s'incline bas devant l'étendard, tandis qu'éclatent les notes de l'hymne pontifical et de *la Marseillaise*. Il porte sur sa poitrine les insignes de la Grand'croix de la Légion d'honneur, que M. Laval lui a remise en janvier précédent. On sort sur la place de la gare. Car la population niçoise a, elle aussi, préparé au Légat une réception, qui s'ajoute à la réception officielle. Là est massée une foule immense, qui peut être évaluée à vingt mille personnes : scouts, membres d'associations catholiques, gens de toutes conditions. C'est le moment choisi par M. Marin pour souhaiter publiquement la bienvenue à l'hôte de la France. « La France, lui dit-il, reçoit Votre Éminence avec fierté, pour l'importance de l'événement que présente Sa venue dans l'histoire des rapports séculaires de l'Église et de notre pays, pour la haute mission dont Elle est actuellement investie, pour les charges suprêmes qu'Elle exerce avec tant d'autorité, pour la grandeur du caractère dont sa vie est un illustre exemple et, permettez-moi aussi de l'ajouter, pour la sympathie avec laquelle Elle a reçu tant de nos compatriotes, qui me l'ont si souvent rapporté. » Là étaient énumérés tous les titres du cardinal Pacelli à l'accueil officiel qui lui était fait, tous les motifs pour lesquels sa visite en France devait être entourée d'un certain éclat.

Le cardinal Pacelli ne s'était attendu ni à l'affluence de la foule vibrante qui était accourue devant la gare pour le voir quelques instants, ni à l'adresse pleine de déférent empressement que lui avait lue, en présence de cette innombrable assistance, le ministre d'État délégué par le Gouvernement français. Mais

il disposait, pour remercier les Niçois des applaudissements dont ils avaient salué les paroles de M. Marin, précisément de ce qu'ils attendaient de lui : sa bénédiction. Il la leur donna et, dans leurs personnes, au grand pays dans lequel il faisait son entrée.

Cette scène mémorable et touchante terminée, une autre la suivit, qui, dans un genre bien différent, ne manqua pas d'originalité. Dans le train remis en marche, le ministre d'État Marin offrait un dîner d'apparat au Cardinal secrétaire d'État et Légat du Pape, ainsi qu'à la suite ecclésiastique et laïque de celui-ci. Manteau de cour rouge de l'hôte d'honneur, *ferraglioloni* violets des prélats romains qui lui faisaient escorte et de l'évêque de Fréjus et Toulon, uniformes chamarrés du préfet de Nice, des camériers de cape et d'épée, de l'amiral et du général de la région, habits noirs du Ministre et des fonctionnaires de son cabinet, composaient dans la salle à manger-wagon du Président de la République, autour de deux tables décorées de fleurs, un tableau peu banal.

Pas de dîner officiel sans toasts, même quand la salle du banquet roule à 80 kilomètres à l'heure à travers les paysages de la Riviera, enveloppée par la nuit. Ceux qui furent échangés à cette occasion dégagèrent fort bien le sens de la rencontre qui les motivait. M. Marin, après s'être félicité de l'empressement témoigné par les populations qui se pressaient à toutes les gares du parcours, malgré l'inflexible rigueur des horaires de chemins de fer, rappela l'écho sympathique éveillé en France par les paroles du Pape sur les horreurs de la guerre et sur les responsabilités qu'encourraient ceux qui la provoqueraient, ainsi que par la décision du Saint-Père de situer à Lourdes une grande manifestation de sentiment chrétien et pacifique. « Ces graves paroles, cette résolution finale ont pris, déclare-t-il, une valeur insigne dans l'esprit du Français, des plus humbles aux plus éminents. » Puis il revint sur la signification du choix que le Pape avait fait de son secrétaire d'État pour le représenter à cette solennité. « Nul choix, dit-il, ne pouvait nous causer joie plus vive et fierté plus légitime, parce qu'il marquait de la part du Souverain Pontife une attention particulière pour notre pays, parce que les charges éminentes que vous remplissez dans l'Église et le gouvernement

des âmes donnent à votre choix un caractère dont la France apprécie tout l'honneur, parce que ceux qui vous ont approché et d'autant plus ceux qui vous connaissent portent témoignage unanime de la noblesse de votre vie et de la hauteur de votre esprit. » Le cardinal Pacelli ne pouvait, dans sa réponse, que reporter de sa personne à sa qualité et de sa qualité même au Pape les sentiments qui venaient de lui être exprimés. Mais les remerciements qu'il adressa au délégué du Gouvernement français lui fournirent l'occasion de louer « les ressources de générosité et de noblesse d'une nation qui a si bien mérité le titre de fille aînée de l'Église » et d'insister sur « le capital exceptionnel des valeurs spirituelles que l'on trouve dans ce pays, si riche en héroïsme et en sainteté ». Il termina en formulant le vœu que les fêtes de Lourdes contribuassent « au relèvement général des volontés et des consciences, principal garant de la concorde et de la paix », et en exprimant les « sentiments de confiance et d'admiration » qui l'animaient au moment de lever son verre à la prospérité de la France. On lui doit cette justice qu'il n'avait point attendu d'avoir à nous remercier de nos amabilités pour admirer ce « capital exceptionnel de valeurs spirituelles » que renferme la France. Ce n'était pas là chez lui admiration de circonstance; tous ceux qui avaient pu causer avec lui de notre pays l'en savaient admirateur.

A Marseille finissait la participation du gouvernement, par l'un de ses membres, à la réception du Cardinal-légat. Mais de tout le reste de la semaine ne devait pas cesser la participation de la France à cette réception, par sa population méridionale, ses magistrats municipaux, ses fonctionnaires administratifs, ses officiers et soldats. C'était justice. L'hôte d'honneur du pays le restait, en parcourant l'étape proprement religieuse de son rapide itinéraire français; et dans cette étape sacrée le suivaient les pensées de beaucoup de Français, religieux et non religieux. M. Wladimir d'Ormesson en avait dit la raison dans un fort bel article du *Figaro*, intitulé « Hommage au cardinal Pacelli ». « A Lourdes, avait-il écrit, on priera pour la paix, pour toute la paix; et c'est justice que ces prières s'élèvent du sol de France, de ce sol qui fut labouré pendant quatre ans par la plus horrible des guerres, qui a donné pour se

défendre, et pour défendre tant d'autres sols, quinze cent mille de ses meilleurs enfants. » Voilà bien, toute considération confessionnelle mise à part, la raison profonde, la raison extra-diplomatique de la faveur rencontrée, sur ce sol meurtri et généreux, par le Légat pontifical, par le pèlerin vêtu de pourpre et d'hermine, qui venait de Rome en ambassade extraordinaire dans une vallée pyrénéenne, illustrée par les apparitions à Bernadette. Aussi, pas une station de la route où, quelle que fût l'heure du passage de son train, de bonnes gens ne vinssent réclamer sa présence et lui apporter des fleurs. De là également la spontanéité qui excluait toute raideur des égards protocolaires dont il continua d'être l'objet.

L'allocution de bienvenue du préfet des Hautes-Pyrénées est, à cet égard, significative : « La France entière, dit M. Vié au cardinal Pacelli, sera reconnaissante à Sa Sainteté le Pape Pie XI d'avoir voulu se faire représenter à Lourdes par Votre Éminence, par la plus haute personnalité de son Église, la plus étroitement liée à Sa personne et associée à ses pensées, à ses méditations, à son œuvre spirituelle et temporelle. » Puis, parlant de la solennité qui avait attiré sur un point de son département environ 250 000 pèlerins, le préfet poursuivit en ces termes : « Le rassemblement unique de croyants de toutes les nations, cette supplication ardente et unanime n'ont d'autre objectif, si nous le comprenons bien, que celui de contribuer à affermir et à sauver la paix, la paix, base de toute civilisation vraiment digne de ce nom, la paix, bien suprême de l'humanité, suprême idéal dont la France a toujours été et demeure plus que jamais le champion résolu et invariable dans cette résolution. » L'idéal dont parlait M. Vié, c'était précisément celui que la solennité de Lourdes avait pour but de réaliser, ou de maintenir dans la réalité des faits, à l'abri des périls qui ne le menacent que trop.

On pense bien qu'un cardinal et un préfet qui se rencontraient pour la première fois de leur vie n'avaient pas eu le loisir de se communiquer le texte de leurs harangues. Voici cependant que la réponse du cardinal, quoique préparée à l'avance comme toute bonne improvisation, va répondre exactement à la bienvenue du préfet :

« C'est d'un cœur ému que je vous remercie du salut, si plein de courtoisie, qu'en présence des autorités civiles et militaires ici réunies, vous avez bien voulu m'adresser. Au moment où, à titre de Légat du Souverain Pontife glorieusement régnant, je franchis le seuil de cette accueillante et sainte cité, qu'il me soit permis d'exprimer le ferme espoir que les fruits de ces solennités religieuses répondront pleinement au symbolisme profond qu'elles renferment, et que les ferventes prières qui, ces jours-ci, s'élèveront vers le ciel de ce lieu privilégié et de tout le monde catholique, obtiendront à l'humanité, plongée dans l'angoisse, la grâce et les bénédictions d'une vraie paix. *Pax!* L'annonce pascale du Rédempteur ressuscité qui, dans la liturgie de cette semaine, résonne joyeuse et ardente, est le signe lumineux qui brillera sur Lourdes, en ces jours bénis. Sur cette douce terre de France, où des tombes innombrables rappellent les indicibles douleurs de la guerre, et où tant de mères et tant d'épouses gardent encore dans leur cœur le deuil sacré de leurs époux et de leurs fils héroïquement tombés, je suis sûr de trouver un fidèle écho dans toutes les âmes si, au nom de l'auguste Pontife et à la face du monde, près de la grotte de Massabielle, je fais monter vers le Seigneur la supplication de l'Église : *Dona nobis pacem.* Donnez-nous la paix! Avec cette prière sur les lèvres et dans le cœur, à mon tour, j'offre à cette cité de la puissante et miséricordieuse reine de la paix, à toutes les autorités et à tout le peuple français dont, pendant quelques jours, j'ai la joie d'être l'hôte, mon chaleureux et très cordial salut. »

Récité sans une hésitation sur un mot, avec simplicité et autorité à la fois, d'une voix chaude et grave, ce petit discours, parfait dans la forme et le fond, produisit sur tout l'auditoire une impression profonde et fut écouté avec émotion. « C'est là mon message au peuple français », disait le Cardinal; et c'était bien en effet, en même temps qu'une réponse au préfet, un message au peuple de France.

Cet échange de discours, auxquels il faut joindre une allocution du sympathique maire de Lourdes, M. Gazagne, avait eu lieu à l'intérieur de la gare. Au-dehors, sur la place, où le Cardinal-légat est accueilli aux sons de l'hymne pontifical et de *la Marseillaise*, une foule énorme est contenue par les cavaliers d'un régiment de Toulouse, qui présentent le sabre. Des milliers de pèlerins sont massés sur tout le parcours du cortège, entre la gare et le chalet épiscopal, pour voir passer la calèche attelée à la Daumont, conduite par des guides pyrénéens en costume régional, où le Cardinal a pris place en compagnie du préfet, de l'évêque de Tarbes et du maire de Lourdes, sous

l'escorte de cavaliers sabre au clair. Spectacle rare aussi que celui de ce prince de l'Église, enveloppé dans sa cape rouge, son chapeau à tresses écarlate et or voisinant avec le bicorne empanaché du préfet, le haut de forme du maire et le couvre-chef de l'évêque, et répandant des bénédictions sur la foule qui acclame et se signe, quand elle aperçoit sa tête et sa main levée entre les chevaux des cavaliers qui encadrent la voiture.

Nous ne décrirons pas ici l'aspect religieux des fêtes de Lourdes. Tout a été dit à ce sujet : trois cardinaux, plus de soixante-dix évêques, trois mille prêtres, une procession comme cette ville elle-même n'en avait jamais vu, des pèlerins par centaines de milliers, plus de 65 000 billets de chemin de fer pour Lourdes délivrés à Paris seulement, des ecclésiastiques et des fidèles de toutes les régions de France et de tous les pays, la messe dite pendant trois jours et trois nuits dans la grotte, les prairies qui font face au sanctuaire garnies de monde suivant les offices. Il faut cependant bien noter que la réussite inouïe de cette solennelle affirmation de foi catholique et d'esprit pacifique fut ce qui pouvait causer le plus de satisfaction au cardinal Pacelli, aux membres de sa mission et, par-dessus eux, au chef de l'Église, et leur laisser la meilleure impression de la France, à qui revenait principalement le mérite de ce succès.

La satisfaction qu'il en éprouva, la profonde impression qu'il en reçut, le Cardinal-légat sut les marquer. Elles sont sans doute pour quelque chose dans l'émotion dont fut animé le magnifique sermon qu'il prononça le 28 avril. Sermon exclusivement religieux, cela va sans dire. Considérons-le cependant un instant sous un autre angle. C'est un fort beau morceau d'éloquence française; et si cela n'est pas pour surprendre de la part du cardinal Pacelli, cela mérite cependant de retenir notre attention. Voilà un Cardinal, italien de naissance, passant sa vie à Rome, n'ayant fait de séjour prolongé à l'étranger qu'en Allemagne, comme nonce. Or, venu chez nous, il y prononce en français, sans une note dans les mains, sans trébucher sur un seul mot, un sermon d'une heure, de la plus belle et plus pure forme, du fond le plus solide; et en écoutant ce sermon ou en le lisant, l'auditeur ou le lecteur français ont l'impression de se retrouver, littérairement parlant, en pays de connaissance : car la langue parlée par le

prédicateur, la période oratoire qu'il déroule, procèdent en ligne directe des modèles fournis par les maîtres de notre éloquence sacrée, particulièrement par Bossuet. C'est qu'en effet Bossuet est resté, pour le cardinal Pacelli, le maître littéraire de prédilection. Lui-même l'a dit, à Lourdes, à un interlocuteur qui le félicitait de son sermon; encore n'a-t-il pas ajouté qu'il n'y avait à peu près pas de jour où, si occupé qu'il fût, il ne lût quelques pages de l'Aigle de Meaux. Brunetière l'en eût loué.

Deux autres observations sont à faire sur ce sermon. Dans une condamnation des divers courants dirigés de nos jours contre le christianisme, le Cardinal a mentionné expressément « la superstition de la race et du sang ». En revanche, il a exalté les saintes françaises que furent Bernadette et Jeanne d'Arc et, après avoir évoqué la foule innombrable de fidèles attirés par Lourdes depuis soixante-quinze ans, il a reporté sur les Français l'honneur d'avoir donné l'exemple de ce pèlerinage : « l'avant-garde de cette armée, s'est-il écrié, ce furent vos pères, ô montagnards bigourdins, ô Français qui m'écoutez! Mais le monde vous a suivis, il suit encore, il suivra toujours! » Constatation dont les auditeurs français du cardinal Pacelli ne purent lui être que reconnaissants.

Beaucoup de journalistes français et étrangers s'étaient rendus à Lourdes pour les fêtes qui s'y célébraient. Leur nombre attestait l'intérêt éveillé par cette solennité religieuse dans la presse non confessionnelle et dans l'opinion publique en général. Le Cardinal-légat tint à les recevoir et la déclaration qu'il leur fit traduisit, en même temps que ses remerciements pour eux, sa satisfaction de la manière dont sa mission s'était accomplie. « De même, leur dit-il, que Sa Sainteté Pie XI rendit témoignage à vos collègues romains pour s'être montrés les hauts parleurs de l'Année Sainte, il sera permis à son Légat de féliciter les journalistes français et étrangers réunis à Lourdes, de l'ample et fidèle écho qu'ils ont voulu donner dans la presse à un événement religieux, dont le retentissement sera d'ailleurs si grand dans le monde entier. Mais il convient que, me trouvant l'hôte de la France, j'adresse un salut tout particulier aux journalistes français. Une rapide lecture de vos journaux m'a montré quel trésor de qualités professionnelles

vous dépensez au service de la cause de la vérité et du bien. Le Légat avait déjà reçu de vos hommes d'État un accueil exceptionnellement courtois. Mais l'accueil que lui réserve le quatrième pouvoir, comme on appelle justement la presse, n'est pas moins touchant, et je vous en remercie de tout cœur. » Il est de fait que, d'un bout à l'autre du voyage en France du cardinal Pacelli, les organes de notre presse ne cessèrent de faire à sa visite l'écho le plus sympathique, le plus déférent, et que la quantité comme la qualité de leurs informations sur les cérémonies de Lourdes montrèrent l'attention compréhensive qu'ils portaient à un grand fait moral.

Les correspondants de quelques journaux français furent assez heureux pour obtenir du Cardinal-légat des déclarations personnelles. Dans toutes sans exception, il tint à exprimer son contentement et sa gratitude des attentions multiples dont il avait été l'objet en France de la part, soit du gouvernement, soit de l'épiscopat, soit de la population. Son entretien avec le rédacteur religieux d'un grand quotidien parisien peut, à juste titre, être relevé comme particulièrement intéressant. Tout ce qui peut le plus toucher les Français s'y trouve en effet réuni; l'éloge de leur clergé, l'éloge de leur pays, l'affirmation que la France reste toujours, « en dehors de toute formule conventionnelle, la fille aînée de l'Église », la reconnaissance des égards de toute sorte témoignés au Légat du Pape, l'assurance que le Saint-Père y serait aussi sensible que lui-même, la constatation du caractère de plus en plus confiant et affectueux des relations entre la France et le Saint-Siège, une fine et juste définition du patriotisme, une conception très noble du rôle de l'Église dans la nation. Sa définition du patriotisme, — « une des formes les plus élevées de charité collective », — le cardinal Pacelli l'empruntait à une parole du Pape. D'une allocution récente de Pie XI était extraite aussi cette jolie citation de saint Augustin, indiquant bien ce qu'a de profond et de complexe à la fois l'idée de patrie : « Si vous ne me demandez pas ce que c'est que la patrie, je le sais; si vous me le demandez, je ne le sais plus. » Puis, après avoir répudié cette parodie de patriotisme qu'est une idolatrie barbare, sanguinaire et tyrannique, le Légat disait : « Il faut servir sa patrie comme une mère que l'on aime, et non pas comme un fétiche

que l'on craint; et c'est bien ainsi que les Français aiment la France. » Le rôle de l'Église dans la nation, c'était, aux yeux du Cardinal, d'aider la nation à sortir de cette crise morale, constatée de nos jours dans tous les pays du monde par les politiques les plus clairvoyants.

Après une journée passée à visiter quelques beaux sites pyrénéens, Gavarnie, Luz, Cauterets, — journée pendant laquelle il fut encore fêté par les populations, municipalités en tête —, le cardinal Pacelli quitta Lourdes dans l'après-midi du 30 avril. Une foule de plusieurs milliers de personnes, massée aux abords de la gare et le long de la voie ferrée, l'acclama d'autant plus vigoureusement que les cœurs lui avaient été gagnés par tout ce qu'il avait dit et fait pendant les cinq jours précédents, notamment par les mots qu'il avait su trouver à l'adresse de la France. Comme à son arrivée, les égards administratifs et les honneurs militaires consacrèrent, à son départ, le haut caractère officiel qu'il revêtait. Dans une allocution pleine de délicatesse, le préfet des Hautes-Pyrénées le remercia des paroles émouvantes qu'il avait eues pour la France, pendant qu'il en avait été l'hôte, et l'assura du souvenir inoubliable qui serait gardé de sa mission.

Le lendemain soir, le Cardinal-légat sortait du territoire français à Vintimille. Le même empressement des populations, les mêmes attentions des autorités, l'accompagnèrent au retour, dans le long parcours de son train. Aussi quand il eut, de Vintimille, à télégraphier ses remerciements au Gouvernement de la République, les sentiments qu'il exprima à la France, dans la personne du premier magistrat de l'État, furent-ils sa gratitude, son admiration et sa confiance. Ce sont des expressions qu'il est précieux à un pays de recueillir quand elles viennent du représentant d'un pouvoir spirituel dont l'autorité morale est celle du Saint-Siège.

Quelques semaines après le retour de son Secrétaire d'État à Rome, le Pape eut à désigner un Légat pour le représenter personnellement au premier congrès national catholique de Tchécoslovaquie. Son choix fut, cette fois encore, significatif : car pour Légat il choisit le cardinal Verdier, archevêque de Paris. Nos compatriotes n'ont pu que savoir gré au Souverain Pontife d'avoir confié à un cardinal français, et spécialement

à celui-là, la haute mission de présider en son nom de grandes assises catholiques dans un pays filleul de la France. De leur côté, les citoyens de la République amie ont été heureux de voir choisir le cardinal-archevêque de Paris pour représenter à Prague, dans une circonstance de grand retentissement intérieur et extérieur, la personne même du chef de l'Église catholique. Ainsi est-il arrivé que l'éminent prélat en qui nous voyons le chef de l'épiscopat français a, par la volonté du Pape, recueilli à Prague et dans les provinces de Tchécoslovaquie les acclamations populaires et les honneurs officiels qui s'adressaient au représentant personnel du Souverain Pontife. Dans la personne de ce cardinal français, Légat *a latere* du Pape, l'Église catholique et la France se sont présentées unies aux yeux des habitants d'un pays que lient au nôtre des liens étroits et au Saint-Siège des relations récemment resserrées : et au voyage historique du cardinal Pacelli en France fit écho, deux mois plus tard, celui du cardinal Verdier en Tchécoslovaquie.

★ ★ ★

L'AVENTURE HUMAINE

DE L'ADULTE AU VIEILLARD

Nous avons, dans des études antérieures, suivi l'individu humain depuis l'état de germe jusqu'au moment où il a eu fini de croître. Deux éléments échappés aux organismes parentaux se sont rejoints pour former un œuf. Cet œuf s'est divisé, il est devenu une petite masse cellulaire, qui, par l'effet de la croissance et de la différenciation, est elle-même devenue peu à peu embryon, puis fœtus, puis nouveau-né.

Encore que la croissance impétueuse et les profondes révolutions organiques précèdent la venue au jour, le nouveau-né, pour se faire homme, a dû, non seulement s'agrandir, mais modifier ses proportions et se transformer dans sa structure intime. Il a subi notamment, à l'âge de puberté, une véritable métamorphose, qu'a déterminée l'entrée en jeu de certaines hormones, produites par les mêmes glandes où s'élaborent les germes. Un peu plus tard, aux environs de la vingtième année, la croissance, doucement ralentie, s'est achevée. Les cartilages conjugaux ont disparu des os, qui désormais ne s'allongeront plus. L'homme est adulte, il va aborder la troisième phase de son aventure, celle que marquera le déclin et que consommera la mort.

I

PRÉLIMINAIRES

Parvenu à l'état adulte, l'homme ne va pas pour cela s'arrêter dans la voie de ses transformations. Même temporairement, il ne restera pas identique à lui-même. Sous la

stabilité provisoire de l'aspect, sa substance demeurera en pleine mutation, en continuel devenir.

Le sentiment courant distingue dans l'existence individuelle une période d'équilibre et une période de ruine; il se représenterait volontiers l'aventure humaine par une courbe formée d'un segment ascendant, d'un plateau et d'un segment descendant. Mais le biologiste, lui, ne voit pas les choses d'une manière aussi schématique. Il sait, d'une part, que les changements organiques ne discontinuent point depuis la prise d'existence jusqu'à la mort. D'autre part, il connaît que ces changements ne s'effectuent point dans un seul sens, ou purement constructif ou purement destructif. La période de croissance ne va pas sans quelque déclin, et la vieillesse elle-même n'est pas dénuée d'une certaine activité formatrice. Les âges de la vie ne diffèrent que par l'intensité relative des deux processus, les constructifs dominant en premier lieu, les destructifs l'emportant par la suite.

Si, à partir d'un certain âge qualifié de mûr, le déclin se manifeste, il n'a pas cependant attendu jusque-là pour survenir. Minot, l'un des premiers, a fait voir que l'activité vitale s'amoindrit dès avant la naissance, puisque le pouvoir de multiplication cellulaire commence de décroître au cours des premiers stades de l'embryogenèse. Pour le biologiste américain, le vieillissement accompagne le développement : vivre, c'est vieillir.

Au reste, indépendamment de cette vue, à laquelle on pourrait reprocher d'être un peu théorique, il est constant que des phénomènes de diminution se déclarent chez l'homme avant même le terme de la croissance.

Le métabolisme basal, autrement dit l'ampleur des échanges évaluée relativement à l'unité de surface corporelle, s'amoindrit à partir de deux ans et demi. Le pouvoir d'accommodation de l'œil s'affaiblit passé la dixième année. Pour ce qui est du système nerveux et de l'appareil excréteur, l'âge de treize ans marque le point culminant de la résistance : celle-ci, décroissant chaque année, ne sera plus, à vingt ans, que les 73 p. 100 de ce qu'elle était à treize; elle n'en sera plus, à trente ans, que les 30 p. 100; à quarante, que les 20 p. 100; à soixante, que les 5 p. 100; à quatre-vingts, que le centième.

Même genre de constatation en ce qui concerne la résistance à la pneumonie. Très faible chez l'enfant en bas âge, elle atteint son maximum au moment de la puberté; chez l'adulte, elle a déjà sensiblement diminué; à quarante-cinq ans, elle est redevenue ce qu'elle était à trois ans; à soixante-dix ans, elle est égale à celle du nourrisson, soit les 2 p. 100 de ce qu'elle était à treize.

Qu'une certaine déchéance organique frappe l'organisme à partir de la puberté, on n'a d'ailleurs, pour s'en convaincre, qu'à jeter les yeux sur la courbe qui exprime la fréquence relative de la mort aux différents âges de la vie. On y voit la mortalité, très considérable dans la petite enfance, descendre à son plus bas niveau entre la douzième et la treizième année, puis se relever, pour ne plus cesser de croître.

S'il y a déjà de l'amoindrissement, disons du vieillissement, chez le jeune sujet, en revanche, il y a encore de la croissance et du développement chez l'adulte, voire chez le vieillard. On peut dire que, dans une certaine mesure, l'ontogenèse ne s'arrête qu'à la mort, puisque, jusqu'au bout, les cartilages s'ossifient, les fibres nerveuses se myélinisent, et que peut-être les neurones accentuent la complication de leur panache. L'organisme continue de se faire, alors même qu'il est en chemin de se défaire. Le perfectionnement se mêle avec la déchéance, l'édification collabore avec la ruine. L'aventure humaine n'a jamais fini d'être créatrice.

***

De tout cela, il ressort évidemment que du point de vue de la biologie pure on n'est pas fondé à découper dans l'existence une phase de déclin. Mais le profane n'a cure de ces subtilités. Il ne doute pas qu'il n'y ait une vieillesse, et qui s'ouvre à un certain âge. Encore que Buffon ait hardiment proclamé que la vieillesse était un préjugé pour le philosophe, et que, « sans notre arithmétique, nous ne saurions pas que nous vieillissons », les humains ne se méprennent point sur la lente et sourde défection vitale qui les frappe vers le milieu de leur existence. Ils en sont avertis, malgré qu'ils en aient, et de façon suffisamment explicite, par la lassitude de leurs muscles,

le raidissement de leurs articulations, l'accourcissement de leur souffle. Le moment de la vieillesse et l'allure de ses progrès sont fort variables suivant les individus. Chacun a son coefficient de sénilisation, comme dit Boy-Teissier. La vieillesse est plus ou moins visible du dehors, plus ou moins sensible du dedans. Il y a des vieillesses quasi inapparentes.

D'une manière générale, on peut dire que, si la force musculaire diminue déjà vers la trentième année, et la puissance sexuelle vers la quarantième, le déclin général ne commence guère avant la soixantième.

C'est de cet âge que l'on fait assez généralement partir la vieillesse, mais les opinions sont partagées touchant le moment où l'homme doit être estimé vieux.

Buffon situe à quarante ans les premières « nuances de la vieillesse », et c'est également à cet âge que Stanley Hall rapporte « l'enfance de la vieillesse ». Pour Hippocrate, on est vieux à cinquante-cinq ans; pour Daubenton, à soixante-trois; pour Flourens, à soixante-dix. Encore, pour ce dernier, s'agissait-il d'une première vieillesse, avant-coureuse d'une seconde qui s'étendrait entre quatre-vingt-cinq et cent ans.

Pour Lacassagne, la vieillesse vraie ne commence qu'à soixante-quinze ans; auparavant, c'est la verte vieillesse, ou le printemps de la vieillesse.

Tout ceci, bien entendu, n'a qu'une importance verbale. Dans les pages qui vont suivre, nous désignerons, avec Littré, par le mot de vieillesse, la période qui va de soixante à quatre-vingts ans; par le terme de maturité, celle qui va de quarante à soixante ans; par l'expression de grande vieillesse ou caducité, celle qui suit la quatre-vingtième année. Quand nous parlerons d'homme adulte ou jeune, il s'agira de celui qui n'a pas atteint quarante ans.

II

LES DEHORS, LE SQUELETTE

Les changements que subit l'organisme à mesure qu'il avance en durée diffèrent grandement suivant l'individu. C'est dans tel organe que la vieillesse s'inscrit d'abord chez

celui-ci, dans tel autre chez celui-là. Chaque homme a sa façon propre de marcher vers la mort.

La diathèse sénile comporte relativement peu de symptômes constants. Nul ne contestera, par exemple, que la blancheur du poil ne soit un témoin de l'âge; mais on voit des vieillards garder intacte ou à peu près leur pigmentation capillaire. Et ainsi en va-t-il pour la plupart des signes considérés isolément.

***

D'ordinaire, la taille de l'être humain ne demeure pas longtemps à son apogée, qu'elle a atteint vers la vingtième année. Passé la trentaine, elle tend à diminuer de façon imperceptible; passé la cinquantaine, elle se réduit franchement.

En moyenne, l'homme perd trois centimètres entre cinquante et quatre-vingt-cinq ans; la femme, un peu plus de quatre.

Le tassement est quelquefois plus marqué, il peut aller jusqu'à sept, et même, très exceptionnellement, jusqu'à treize centimètres, produisant, comme dit Guéniot, un véritable « nanisme sénile ».

Cette réduction de la taille sous l'effet de l'âge tient, en partie, à ce que la colonne vertébrale accentue ses courbures, et aussi à l'affaissement des petits coussinets élastiques qui séparent les unes des autres les vertèbres.

S'agissant du poids, le changement apporté par l'âge est des plus irréguliers. Il est fréquent que l'homme touche son maximum pondéral vers quarante ans, et la femme vers cinquante. L'extrême vieillesse tend à dessécher l'organisme, dont la densité, par conséquent, s'élève.

***

Si, généralement parlant, l'âge dépigmente le poil, l'heure du blanchiment n'en est pas moins variable. Certains individus commencent de grisonner dès la trentième année, d'autres parviennent aux limites de l'existence avec la plus grande partie de leur pigment capillaire. Comme sur tous les autres

traits de l'organisation, les facteurs héréditaires influent sur la canitie, laquelle est d'ailleurs une sénescence purement locale et sans aucune corrélation avec l'ensemble du vieillissement.

On est loin d'être informé précisément sur le mécanisme de la dépigmentation. Metchnikoff prétendait que les globules blancs, ou phagocytes, s'insinuent dans le poil pour y ravir les grains de pigment. D'autres savants, tels que Branca ou Waldeyer, ont supposé que des bulles d'air s'introduisaient dans la moelle du cheveu. Mais ces opinions sont aujourd'hui à peu près abandonnées, et l'on tend plus simplement à admettre, avec Stieda, que le pigment cesse de se former dans le poil à partir d'une certaine époque; les poils pigmentés tombent, et sont remplacés par des poils sans pigment. L'on ne saurait toutefois rendre compte par là des blanchiments rapides : s'il n'est point prouvé qu'on puisse, sous le coup d'une émotion, devenir blanc en quelques heures, il n'en est pas moins vrai que certaines canities s'installent en quelques semaines. Dans ces cas, il est manifeste que le cheveu se dépigmente plus vite qu'il ne se renouvelle, même si l'on tient compte de la croissance relativement rapide des premiers cheveux blancs.

En outre, si, dans la moustache et la barbe, la dépigmentation du poil commence habituellement par la base, souvent elle commence par la pointe dans la chevelure; elle peut même alors progresser très vite, et, comme l'a vu Michaïloff, gagner un demi-centimètre par jour. Puisque le pigment n'est point dévoré par les phagocytes, c'est qu'il subit à l'intérieur du poil quelque altération encore indéterminée.

Le pigment peut, temporairement, cesser de se former sur un poil en voie de croissance : d'où la constitution de zones alternativement blanches et pigmentées.

La barbe blanchit d'ordinaire avant la chevelure; les poils du corps blanchissent après les cheveux et la barbe, et les sourcils en dernier lieu.

***

Les cheveux s'amincissent avec l'âge, et se raréfient graduellement par atrophie du bulbe; mais ils continuent à

pousser chez le vieillard presque aussi vite que chez l'homme jeune. Chez un homme de soixante et un ans, les cheveux de la tempe gagnaient onze millimètres par mois, au lieu de quinze chez un individu d'une vingtaine d'années (Pohl).

Les sourcils s'épaississent à partir de la quarantaine et se garnissent de longs poils raides; en même temps se développent les poils des fosses nasales, et, devant le tragus de l'oreille, le bouquet pileux qu'on nomme la barbe de bouc.

La région sourcilière se dénude quelquefois dans l'extrême vieillesse.

***

L'âge épaissit et durcit les ongles; il les strie longitudinalement; mais il n'apporte qu'une faible modération à leur croissance. Chez une centenaire étudiée par Metchnikoff, l'ongle du médius gauche s'allongeait encore de 2,5 millimètres en trois semaines, alors que, chez un homme de trente-deux ans, le même ongle s'allongeait, en deux semaines, de trois millimètres.

D'après Yung, la croissance des ongles, lente dans la petite enfance, s'accélère vers la huitième année; elle atteint son maximum entre trente et quarante ans, s'y maintient jusqu'à cinquante, puis se ralentit pour tomber à son minimum vers quatre-vingts ans.

Il est exceptionnel que l'âge ne détériore point la denture. Les dents jaunissent, s'usent, se déchaussent, branlent, et finissent par choir. Les plus tenaces sont, en général, les canines et les incisives de la mandibule. A mesure que les gencives se dégarnissent, il se produit un affaissement du bord alvéolaire des mâchoires, qui reviennent un peu au type qu'elles avaient préalablement à l'émersion des dents. Les lèvres rentrent, la face se raccourcit, le menton s'approche du nez.

***

A quoi bon insister sur les autres changements de l'aspect extérieur? L'épiderme se ratatine, se dessèche, surtout au visage, au cou, à la face dorsale des mains; les papilles dermi-

ques s'affaissent, puis s'effacent; les veines superficielles transparaissent sous la peau amincie et jaunâtre, où se manifestent ces taches pigmentaires que l'on a lugubrement appelées des « fleurs de sépulcre », et où se développent des excroissances cornées. Le réseau élastique du derme s'atrophiant, la peau perd sa souplesse; elle se plisse, se brise. A partir de trente ans, les plis s'inscrivent durablement en rides, surtout au-devant de l'oreille, à l'angle externe de l'œil, entre le nez et la joue. Les traités classiques comptent une ride supplémentaire par décade. La réalité est plus généreuse.

***

L'appareil squelettique subit, sous l'influence des années, de grands changements régressifs. Passé la cinquantaine, les os se décalcifient, deviennent plus légers, poreux et friables. L'action résorbante de la moelle osseuse n'étant plus compensée par l'activité constructive du périoste, ils s'amincissent peu à peu. Les alvéoles s'agrandissent dans le tissu spongieux, puis leurs parois se détruisent; d'où l'évidement complet de l'os, que vient combler la moelle.

C'est dans les vertèbres et dans les côtes que se produisent les premières altérations. A soixante-dix ans, elles auront gagné tout le système, en particulier les épiphyses des os longs. Le col du fémur en vient parfois à n'être plus qu'une mince coque de tissu compacte, et sa fragilité est telle qu'une simple contraction un peu violente des muscles peut suffire à le rompre.

La raréfaction osseuse n'épargne point le crâne, dont la paroi s'amincit par plaques. Ainsi se forment des godets, le plus souvent symétriques, dans la convexité de la voûte.

Tandis que presque partout la matière osseuse s'appauvrit, elle s'hypertrophie en certains points. Des dépôts osseux viennent bosseler la paroi interne de la boîte crânienne, surtout dans la région du front.

Enfin, bien qu'il ne s'agisse pas proprement de tissu osseux, il convient de signaler la multiplication et la calcification des granulations de Pacchioni dans les méninges. Ce sont des corpuscules durs et blanchâtres, dont la taille varie entre celle du

millet et celle du pois. Pédiculés ou sessiles, isolés ou en grappes, ils poussent dans le tissu conjonctif, sous l'arachnoïde, et, soulevant les méninges, viennent s'incruster dans le crâne même, où ils creusent des logettes. Ils peuvent, dans l'extrême vieillesse, arriver à perforer l'os jusqu'à saillir au dehors.

Alors que dans l'âge adulte on trouve de deux à trois cents granulations de Pacchioni dans les méninges, on en trouve près d'un demi-millier chez les vieillards.

***

Un des effets habituels de l'âge, c'est de réunir des pièces squelettiques jusqu'alors indépendantes, en ossifiant les éléments mous qui les séparent. Il y a là comme une prolongation des processus du développement. Mais l'ossification, après avoir été une cause d'invigoration, devient, par son excès même, une cause d'affaiblissement, car elle détermine la raideur, l'ankylose du squelette.

Entre cinquante et soixante ans, les progrès de l'ossification aboutissent à souder le corps du sternum à l'appendice xiphoïde; de soixante-cinq à soixante-quinze ans, la poignée elle-même perd son indépendance et peut s'unir complètement au corps.

Les vertèbres, chez le grand vieillard, s'unissent par la face antérieure. Le sacrum, quelquefois, se joint au coccyx. A quarante-cinq ans, les os du pubis sont complètement soudés. Dès la trentaine, de petits îlots osseux apparaissent dans les cartilages costaux, que, peu à peu, l'os envahira complètement. Le thorax tend par là à se transformer en une cage rigide, incapable de se distendre; d'où une gêne pour la respiration qui, chez le vieillard, se fait presque exclusivement par le moyen du diaphragme.

Vers la trentième année, les cartilages du larynx et de la trachée commencent leur ossification. Ils la termineront vers soixante-cinq ans; seul le cartilage de Santorini attendra soixante-dix ans pour achever la sienne. La femme ossifie son larynx plus lentement que l'homme : il n'est pas rare qu'aux approches de quatre-vingts ans elle garde encore un peu de cartilage dans les pièces cricoïde et thyroïde.

***

Les muscles deviennent, avec l'âge, plus légers et plus flasques, en même temps qu'ils pâlissent et prennent une couleur de feuille morte. Ils s'atrophient, leurs fibres s'amincissent; la striation s'y efface, des granulations sombres se déposent dans le sarcoplasme, qui envahit la substance contractile. A ces modifications structurales répond un déclin fonctionnel. La vigueur diminue, chez l'homme plus encore que chez la femme, à partir de la trentaine et surtout de la soixantaine.

Dans certains muscles, notamment dans les orbitaires et dans le tenseur du tympan, la sénilité fait apparaître des fibrilles en tresse (Malan). Et là encore, il semble que la vieillesse ne fasse que pousser à l'outrance une différenciation physiologique.

III

LES ORGANES

La vieillesse est en grande partie un processus d'atrophie; elle réduit la plupart des organes. Il en est un, toutefois, dont les dimensions ne font que s'accroître avec l'âge : c'est le cœur.

D'après Bizot, de seize à vingt ans, le cœur mesure en moyenne, chez l'homme, 95 millimètres de hauteur et 103 de largeur; chez la femme, 87 et 96; de cinquante à soixante-dix-neuf ans, il mesure, chez l'homme, 105 et 119; chez la femme, 105 et 105. Le poids du viscère augmente en même temps que sa taille; suivant Clendenning, il pèse, de quinze à trente ans, 264 grammes chez l'homme et 260 chez la femme; après soixante-dix ans, respectivement, 312 et 286.

C'est surtout entre cinquante et soixante ans que se produit l'accroissement du cœur. Il tient en partie à ce que la raideur des artères contraint l'organe à plus de travail. Mais sans doute se manifeste-t-il là un singulier phénomène de croissance prolongée. Toujours est-il que, chez le lapin, le cœur croît jusqu'à deux ans, et, chez le poulet, jusqu'à cinq,

alors que les deux animaux atteignent dès la fin de la première année leur taille définitive.

Outre qu'il dilate et alourdit le cœur, l'âge le ramollit; la graisse envahit le muscle, dont les fibres s'hypertrophient et se chargent de granules pigmentaires; des taches laiteuses apparaissent sur le péricarde.

Quoique plus volumineux que le cœur adulte, le cœur sénile a une moindre vigueur. L'effort musculaire, chez l'homme âgé, s'accompagne de palpitation. Le premier bruit cardiaque est amorti, parfois dédoublé; le second, légèrement « claqué ». Le rythme des battements s'accélère. La moyenne de fréquence, qui est de 72 à vingt et un ans, est de 79 à quatre-vingts.

***

L'âge dépouille presque toujours les artères de leur souplesse et de leur élasticité. Cette sclérose artérielle, si fréquente qu'on a voulu y voir une des causes premières de la sénilité générale, consiste essentiellement en ce que la tunique interne du vaisseau hypertrophie sa charpente conjonctive jusqu'à devenir aussi épaisse que les deux autres tuniques ensemble.

Dans les petites artères, la sclérose s'accompagne d'une dégénérescence hyaline de la tunique moyenne, et d'une hyperplasie des fibres musculaires. Dans les grosses, et singulièrement dans l'aorte, des plaques gélatineuses se déposent sur la paroi interne, où s'accumulent des sels de chaux et des tablettes de cholestérine : c'est l'athérome.

Plus répandu que l'artério-sclérose proprement dite, l'athérome est vraisemblablement en rapport avec l'accumulation de la cholestérine dans les humeurs.

L'hypertrophie de la trame conjonctive se constate non seulement dans les artères du vieillard, mais plus ou moins dans tous ses organes. Certains ont fait de la sclérose viscérale la conséquence de la sclérose artérielle, soit par simple propagation, soit par l'intermédiaire des troubles circulatoires qu'elle détermine; mais il semble plus logique de les rattacher toutes deux à un même processus, qui développerait ses effets sur les différents territoires de l'économie.

On ne s'accorde point sur l'origine de la sclérose artérielle. Ceux-ci l'imputent à un processus microbien; ceux-là, à une auto-intoxication; d'autres, à une lésion nerveuse; d'autres encore, à la disparition des éléments nobles qui cèdent la place à l'invasion conjonctive; d'autres enfin, à une sorte d'affolement du tissu conjonctif, qui, de tous les tissus, serait le seul à vieillir.

Le cours du sang, chez le vieillard, se trouve gêné par le rétrécissement des artérioles consécutif à la sclérose; et, pour vaincre cet obstacle, le cœur est mis dans la nécessité de travailler davantage, d'où l'élévation de la pression artérielle, avec tous les inconvénients qu'elle entraîne[1].

L'aorte est souvent quelque peu dilatée chez le vieillard, comme, d'ailleurs, tous les gros vaisseaux artériels, qui tendent à retenir les déformations provoquées par la contraction cardiaque, et qui, s'allongeant pour la même raison, doivent s'infléchir : cette sinuosité s'accuse notamment à la temporale superficielle.

Les veines, elles aussi, se dilatent et font saillie, comme il se voit bien dans le réseau du dos de la main. Les capillaires deviennent moins perméables, et les échanges en sont contrariés entre les tissus et le milieu interne.

***

Passé la cinquantaine, le sang devient un tant soit peu moins abondant et moins visqueux. Il subit une légère diminution d'hémoglobine; les vieillards sont peu colorés.

Les globules rouges, à peine raréfiés, accroissent légèrement leur diamètre moyen; leur résistance diminue. Quant aux globules blancs, les polynucléaires se font un peu plus nombreux, ainsi que les éosinophiles; les lymphoïdes, un peu moins.

A partir de l'âge adulte, la faculté de produire le sang s'est éteinte dans la plus grande partie de la moelle osseuse : on ne

1. Les rapports entre la sclérose vasculaire et l'hypertension sont encore très controversés. Pour certains, ce serait, au rebours, l'hypertension qui commanderait la sclérose.

trouve de moelle rouge, sangui-formatrice, que dans les côtes, le sternum, les vertèbres du tronc, les os de l'épaule et du bassin. Chez le vieillard, la moelle rouge ne subsiste plus que par îlots dans les vertèbres et le sternum. Mais, pour réduits que soient les tissus générateurs du sang, ils suffisent à son renouvellement normal, et même, éventuellement, à la réparation des hémorragies.

Presque partout, la moelle osseuse a subi une dégénérescence spéciale; elle a tourné du jaune au grisâtre et perdu sa vascularisation, tandis qu'elle se laissait envahir par le tissu conjonctif.

Le tissu lymphoïde régresse à partir de la quarantième année, plus ou moins vite suivant l'endroit : les plaques de Peyer, l'appendice, se réduisent; les ganglions et la rate se sclérifient.

***

Par suite de l'inhalation constante de poussières, la coloration du poumon s'assombrit, elle approche le bleu noirâtre. Vers quarante-cinq ans, une profusion de points brunâtres apparaissent à la surface de l'organe; ils se joindront bientôt pour former d'irrégulières figures polygonales, qui épouseront les contours des lobules pulmonaires.

Les alvéoles épaississent leurs parois, se dilatent; ils se laissent distendre davantage par l'air. De 0 cm. 05 chez le nouveau-né, leur diamètre est passé, chez l'adulte de vingt ans, à 0,20. De vingt-cinq à quarante ans, ils mesurent 0,23; de cinquante à soixante, 0,30; de soixante-dix à quatre-vingts, 0,34.

Faute d'élasticité, le poumon, à l'expiration, se vide incomplètement. « Le vieillard, comme l'emphysémateux, respire dans une sorte d'atmosphère confinée » (Demange). Pour compenser l'insuffisance de la ventilation pulmonaire, qu'aggrave encore le durcissement des cartilages costaux, le vieillard respire plus fréquemment que l'hommme jeune : il n'a pas moins de vingt mouvements inspiratoires à la minute. L'expiration est, chez lui, sensiblement allongée à comparaison de l'inspiration.

***

Les organes digestifs diminuent de volume dans la vieillesse, en même temps qu'ils subissent un amoindrissement fonctionnel. Les parois gastriques et intestinales s'amincissent et perdent de leur tonicité. Les glandes dégénèrent, les muqueuses s'affaissent; les villosités de l'intestin grêle se raccourcissent.

Après avoir légèrement augmenté de masse jusqu'à la cinquantaine, le foie se rabougrit. Du poids moyen de 1 470 grammes chez l'adulte, il tombe à 1 257 vers soixante-dix ans, à 1 203 vers quatre-vingts, à 825 vers quatre-vingt-dix ans; il est alors tout ratatiné, pâli et sclérosé. La sécrétion biliaire s'appauvrit chez le vieillard; le taux de bilirubine s'élève dans le sang; les urines renferment souvent un peu de sucre. Cette glycosurie bénigne pourrait d'ailleurs être consécutive à la dégénérescence du pancréas, qui, lui aussi, se réduit et se dessèche.

La sclérose frappe également le rein. Celui-ci rapetisse et se bosselle; la substance corticale s'épaissit, les canalicules urinifères et les glomérules de Malpighi s'altèrent; des cylindres sont journellement éliminés dans l'urine. Le bassinet se congestionne, les parois de l'uretère se gonflent, la vessie se dilate.

L'élimination rénale est diminuée : aussi l'urine de vieillard est-elle moins toxique que l'urine d'adulte, laquelle, déjà, l'était moins que l'urine d'enfant. Le vieillard retient en lui ses poisons.

***

La dégénérescence particulière de chaque viscère accélère à son tour la sénescence générale. Les inconvénients de ce cercle vicieux sont particulièrement manifestes pour les glandes à sécrétion interne, en raison de la valeur physiologique des principes qu'elles déversent dans l'organisme.

La thyroïde du vieillard est légèrement réduite; le tissu conjonctif s'y est développé, tandis que les follicules s'atrophiaient et se chargeaient de pigment graisseux. Le fonction-

nement de la glande, qui ne s'était guère modifié depuis la puberté, décroît progressivement à partir de la cinquantaine. Il ne s'arrête d'ailleurs jamais tout à fait, et, même dans les âges avancés, la glande livre encore au milieu sanguin son hormone colloïde, riche en iode.

Les parathyroïdes, elles aussi, présentent dans le grand âge quelques signes de sclérose; et de même le pancréas interne, qui produit l'insuline.

Les capsules surrénales s'hypertrophient, leur surface se soulève irrégulièrement; la partie médullaire, envahie de graisse, s'accroît relativement à la partie corticale.

Le fonctionnement de l'hypophyse se ralentit, encore qu'elle augmente un peu de taille par hypertrophie du tissu conjonctif. Chez la femme, il se produit une légère stimulation hypophysaire vers la cinquantaine, au moment que s'arrête la fonction génératrice; elle se traduit par une élimination urinaire des hormones génitales du lobe antérieur.

De toutes les glandes internes, le thymus est la plus constamment et fortement affectée par l'âge. Régressant depuis la période de la puberté, il pèse encore 25 grammes vers l'état adulte. A la maturité, il n'en pèse plus qu'une dizaine, et il n'est plus guère formé que de tissu conjonctif et adipeux; dans la vieillesse, il se réduit à un vestige, où la substance corticale ne se distingue même pas de la médullaire. On croit que, tout réduit qu'il est, le thymus fonctionne jusqu'à la soixantaine.

Beaucoup de physiologistes attribuent une grande part de la déchéance sénile à la défaillance du système endocrinien. Bien des symptômes plus ou moins caractéristiques de la vieillesse peuvent, en effet, être rapprochés de ceux que déterminent certaines insuffisances hormonales. C'est ainsi que l'on rapporterait à l'insuffisance parathyroïdienne la chute des dents, la fragilité des os, la cataracte; à l'insuffisance thyroïdienne, l'anorexie, la paresse intestinale, l'atonie cardiaque, la somnolence, la frilosité; à l'insuffisance thymique, la décalcification du tissu osseux, l'amaigrissement, la déshydratation; à l'insuffisance génitale, l'asthénie, le déclin nerveux et psychique.

Une seule glande endocrine s'hypertrophie et paraît sécréter

à l'excès, dans le grand âge : c'est la capsule surrénale, à l'hyperactivité de laquelle se rattacheraient la pigmentation cutanée, l'hypertension artérielle, l'excès de cholestérine dans les humeurs.

IV

LE SYSTÈME NERVEUX

A proportion que s'écoulent les années, le système nerveux reçoit d'importantes modifications, dont la plupart sont de l'ordre régressif.

Le cerveau ne se maintient pas longtemps au poids qu'il avait atteint chez l'adulte. Dès la vingt-cinquième année, il commence de s'amoindrir imperceptiblement; à partir de quarante ans, et surtout de soixante, la réduction s'accentue franchement.

Quelques chiffres statistiques ne laissent aucun doute à cet égard :

Chez l'homme de race blanche et mesurant au moins 1 m. 75, le cerveau pèse, en moyenne :

De 20 à 40 ans.	1 409	grammes.
De 41 à 70 ans.	1 363	—
De 71 à 90 ans.	1 330	—

Chez la femme de même race et mesurant au moins 1 m. 65, il pèse :

De 20 à 40 ans.	1 265	grammes.
De 41 à 70 ans.	1 200	—
De 71 à 90 ans.	1 166	—

Ainsi, la masse cérébrale peut perdre une centaine de grammes dans la vieillesse; certains auteurs, même, évaluent la chute de poids à deux ou trois cents grammes. Il semble que la perte affecte spécialement les régions frontales et temporo-pariétales. L'hémisphère droit s'allège un peu plus que le gauche.

Outre qu'il réduit la masse du cerveau, l'âge en diminue la densité et y modifie l'aspect des circonvolutions, qui se déprime et s'élargissent.

On sait que les éléments nerveux, ou neurones, comptent parmi les éléments permanents de l'organisme; incapables de multiplication, ils ne se renouvellent pas, comme font la plupart des autres cellules. Dès la naissance et même dès le stade fœtal, l'individu est muni de l'équipement neuronal qui le servira toute sa vie.

Nombre de cellules nerveuses augmentent de taille à mesure que l'individu mûrit. On admet assez généralement que les pyramidales géantes, qui constituent la couche la plus spécialisée de l'écorce, se développent jusqu'à la quarantaine, voire jusqu'à la soixantaine; peut-être en va-t-il de même pour les cellules des racines médullaires, des ganglions spinaux et sympathiques.

Non seulement les neurones grossissent, mais ils compliquent leurs arborescences et épaississent leur réseau interne de fibrilles. La myélinisation des fibres cérébrales se poursuit apparemment jusqu'à cinquante ans, et peut-être, pour certaines, jusqu'au terme de la vie.

Parallèlement à ces changements cellulaires qui marquent une amélioration structurale et prolongent, en quelque sorte, le développement jusque dans la maturité et la vieillesse, des phénomènes de dégénérescence s'opèrent dans le tissu nerveux. Ils domineront passé la cinquantaine.

On a constaté une raréfaction des cellules dans l'écorce cérébrale, dans le cervelet, la moelle, les ganglions spinaux. Comparant des coupes de même étendue pratiquées dans des cervelets de chiens, Harms compte trente et une cellules de Purkinje chez un animal de deux ans, vingt chez un animal de quatorze ans, et dix chez un animal de dix-sept ans. On a fait des observations de même portée chez le singe et chez l'homme. Sur une coupe provenant d'un vieux *Pithecus fascicularis*, on compte seize cellules seulement, et quarante et une sur une coupe correspondante provenant d'un jeune sujet. Sur une coupe provenant d'une très vieille femme, on en compte cinq, dont deux fonctionnelles, au lieu de vingt sur une coupe provenant d'une jeune personne[1].

1. Encore que la raréfaction des cellules dans la sénilité semble un fait acquis, il faut mentionner les observations de Deloreuzi, qui prétend que les cellules de Purkinje ne diminuent pas de nombre, dans le cervelet, entre dix et quatre-vingt-huit ans.

Une fois atrophiées et détruites, les cellules nerveuses sont remplacées par le tissu conjonctif, toujours prêt, dans tous les organes, à combler les vides que laisse l'effacement des éléments nobles. Peut-être même les phagocytes dévorent-ils des cellules encore vivantes, mais débilitées par l'âge, comme le pensaient Metchnikoff et Mesnil, qui, chez un perroquet de quatre-vingt-un ans, ont trouvé le cerveau littéralement farci de macrophages.

***

Hodge a scruté les altérations que détermine la vieillesse dans la structure intime des cellules nerveuses. Il a pu mettre en évidence, dans les ganglions spinaux de l'homme, une diminution du noyau à comparaison du cytoplasme, ce qui semble, au reste, un trait général de la sénilité. Si l'on exprime par 100 le volume du noyau chez un enfant en bas âge, on devra l'exprimer par 64,2 chez un homme de quatre-vingt-douze ans.

La vieillesse, en outre, raréfie les nucléoles des cellules; elle désintègre les éléments chromatiques, qui perdent de leur colorabilité; elle détermine l'accumulation du pigment, tout au moins du pigment jaune.

Il est classique de distinguer, avec Marinesco, le pigment noir et le pigment jaune. Le pigment noir, du type des mélanines, est un produit fixe qui se forme dès l'âge tendre dans la cellule nerveuse et dont la densité n'augmente pas avec les années. Le pigment jaune, du type des lipochromes, apparaît lui aussi très tôt, et d'abord discrètement; mais il s'accumule, à partir de quarante ans en des lieux définis, principalement au pôle de la cellule, qu'il envahit par degrés en refoulant le noyau.

Dans les éléments de la corne antérieure de la moelle, le pigment jaune occupe déjà, vers quarante ans, un bon tiers du corps cellulaire. A partir de la cinquantaine, une fine poussière noire vient se déposer sur le grain de pigment jaune.

On compte encore, parmi les modifications cellulaires qui se rattachent à la sénilité, l'estompage et le festonnage de la membrane. Ramon y Cajal a décrit, dans le ganglion plexiforme

spinal des vieillards, d'étranges éléments « déchirés », munis d'appendices rayonnants.

***

Aux modifications de structure qu'apporte l'âge dans le tissu nerveux répondent évidemment des changements du psychisme. Et là aussi on serait fondé à discerner le progressif du régressif; mais comment faire le juste départ entre l'un et l'autre?

Si certaines qualités de l'intelligence, comme l'attention, l'imagination, la mémoire[1], paraissent s'affaiblir assez promptement, d'autres, en revanche, comme le pouvoir d'expression, sont fort durables, et certaines même, comme le jugement, la faculté d'inférence, le sens esthétique et moral, ne font que se raffermir avec les ans.

Le développement des facultés de l'âme est successif, disait Flourens : « Tandis que les unes s'abaissent, d'autres s'élèvent, et peut-être ne trouverait-on pas que celles qui s'élèvent dans la vieillesse fussent les moins précieuses. »

Aristote plaçait l'apogée intellectuelle vers la cinquantaine. En tout cas, le déclin spirituel n'est point fatal comme le physique, et combien d'exemples citerait-on de personnalités puissantes qui ont gardé jusque dans l'extrême vieillesse la plénitude de leurs ressources créatrices!

Rien d'obligatoire, non plus, dans la déchéance affective. Certes, la vieillesse modère souvent l'entrain, l'initiative, l'audace; elle amortit la sensibilité, elle rend plus avare, plus égoïste, plus impatient; mais on ne peut formuler aucune règle sur ce chapitre, sauf peut-être pour la sensibilité, dont la baisse traduirait le fléchissement des réactions sympathiques.

Le déclin nerveux se trahit sans équivoque dans le domaine de la motricité. L'adresse manuelle est en perte dès la trentaine. Dans le grand âge, les mouvements se ralentissent et

1. L'âge diminue surtout la mémoire des événements récents. D'après une enquête américaine, la mémoire lointaine serait bonne chez l'homme âgé dans 82 p. 100 des cas, moyenne dans 11 p. 100, mauvaise dans 7 p. 100; la mémoire récente serait bonne dans 44 p. 100; moyenne dans 21 p. 100, mauvaise dans 35 p. 100. La mémoire diminue un peu plus vite chez la femme que chez l'homme, peut-être parce qu'elle l'entretient moins activement.

s'imprécisent, la démarche est incertaine, la tête branle, les membres sont agités de tremblements.

***

L'appareil oculaire subit avec l'âge de sérieuses modifications. L'œil s'enfonce, par fonte de la graisse orbitaire. La sclérotique ternit et jaunit. La conjonctive dégénère dans ses couches superficielles. Passé la septième décade, il est de règle qu'un arc laiteux se dessine au bord supérieur de la cornée, puis un autre au bord inférieur; ils finissent par se joindre, pour former un anneau complet, d'un millimètre d'épaisseur, et bien délimité du côté de la conjonctive par un cercle de tissu cornéen.

La nuance de l'iris s'assourdit; le pigment de la choroïde perd de sa vivacité; la rétine se dégrade par petites taches. L'humeur vitrée abandonne de sa consistance. A partir de quarante-cinq ans, le cristallin durcit et se fait moins élastique, d'où une franche diminution du pouvoir d'accommodation, qui gêne la vision proche. La presbytie s'installe. Le cristallin, au surplus, augmente sa réfringence et perd de sa translucidité. Passé quarante ans, il ne laisse plus filtrer les rayons ultra-violets. Passé cinquante ans, il absorbe même une partie des rayons visibles de faible longueur d'onde, et c'est pourquoi les gens âgés ont souvent peine à discerner le vert du vert-bleuâtre.

Hakan Rydin a étudié à cet égard quatre-vingt-douze personnes de cinquante et un à quatre-vingt-quinze ans. Avant soixante-dix ans, il n'en a trouvé aucune qui perçût de l'affinité entre les deux nuances; entre soixante et onze et quatre-vingts ans, cinq les jugeaient ressemblantes, et cinq les différenciaient à peine; passé quatre-vingt-un ans, huit sur dix-sept les confondaient tout à fait.

***

L'âge modifie la structure des cornets du nez : jusque vers trente ans, ils se dilatent et se vascularisent; les tissus mucoïde et érectile s'y développent. Puis surviennent les phénomènes

de dégénérescence; le tissu mucoïde régresse jusqu'à disparaître; les vaisseaux se sclérosent, le derme devient fibreux, les glandes s'oblitèrent; l'olfaction, peu à peu, s'émousse. Il y a apparence que cette involution de l'organe nasal suit celle de l'appareil reproducteur.

La sensibilité auditive s'affaiblit presque toujours dans la vieillesse, par lésion de l'oreille moyenne, et singulièrement par sclérose des osselets.

C'est le goût qui, de tous les sens, résiste le mieux : « dernier fil, comme disait Bichat, auquel est suspendu le bonheur d'exister ».

La voix ne faiblit et son timbre ne s'altère que dans l'extrême vieillesse.

V

LA FONCTION REPRODUCTRICE

Les glandes génératrices, où s'élaborent les germes, subissent, dans l'âge mûr, une régression qui, chez la femme, ira jusqu'à l'atrophie totale.

Chez l'homme, un certain déclin génital commence de se manifester vers la quarantième année. Alors débute la sclérose partielle de l'organe testiculaire, qui perd graduellement de sa fermeté et de son poids, tandis que l'activité séminale se ralentit. Dans la vieillesse, d'après Retterer, la plus grande partie des tubes séminifères passe à l'état de cordons pleins, leur lumière étant comblée par plusieurs assises d'éléments vésiculeux qui proviennent de la prolifération des cellules épithéliales. Certains tubes, au demeurant, continuent de produire des germes; l'activité séminale persiste jusque dans l'extrême vieillesse.

Duplay, Dieu, trouvent des éléments reproducteurs chez 68 p. 100 des sexagénaires, chez 59 p. 100 des septuagénaires, chez 48 p. 100 des nonagénaires. Branca a vu la semence bien peuplée à quatre-vingt-un ans, Mott à quatre-vingt-six, Cordes à quatre-vingt-douze, Casper à quatre-vingt-seize, Florence et Lacassagne à cent deux.

En faisant l'examen microscopique de testicules chirur-

gicalement enlevés à des individus de soixante-sept à soixante-dix-huit ans, Lecène constate que la spermatogenèse est pratiquement normale et que des éléments libres garnissent la lumière des tubes.

Seul Warthin va contre l'opinion générale en affirmant que le pouvoir reproducteur s'éteint aux approches de la soixante-dizième année.

Les éléments reproducteurs des vieillards sont parfaitement capables de féconder les ovules. On a prétendu que leur flagelle était mal formé, et qu'ils se déplaçaient avec peine. Mais cela n'est rien moins que démontré, et, de toute manière, s'ils réussissent à atteindre et à pénétrer le germe féminin, il n'y a aucune raison de penser que le produit où ils auront collaboré doive être biologiquement déficient. La vieillesse ne frappe point les chromosomes, porteurs des qualités héréditaires, et c'est par simple préjugé que l'on croit à la débilité des « enfants de vieux ».

***

En même temps qu'une déchéance partielle frappe le tissu générateur, les cellules interstitielles, c'est-à-dire celles qui élaborent l'hormone masculinisante, se chargent de pigments et de granulations graisseuses; en fin de compte, elles s'atrophient. Cette régression de la glande interstitielle entraîne vraisemblablement une chute de l'énergie physique et morale; on admet d'ordinaire qu'elle concourt à précipiter le vieillissement d'ensemble. Toutefois, le manque des hormones mâles n'aurait point nécessairement une influence sénilisante, s'il est exact, comme le dit Gley, que les eunuques ne vivent pas moins longtemps que les sujets intacts.

L'hypertrophie de la prostate, qui se produit chez un bon tiers des hommes âgés, est sans doute une conséquence de l'involution testiculaire; elle s'accompagne de sclérose et d'un élargissement des canaux sécréteurs.

Par suite de l'insuffisance génitale, tout l'équilibre endocrinien se trouve perturbé chez l'homme vieillissant. De là une amorce de féminisation, qui se traduit, d'une façon assez paradoxale, par la pousse de longs poils raides dans les

sourcils et sur le tragus de l'oreille : caractères « hypervirils », que le biologiste Stockard compare au plumage masculin qui apparaît à la castration chez le coq, dans certaines races où il porte un plumage de poule.

Tandis que, chez l'homme, la fonction reproductrice peut persister jusqu'aux dernières limites de l'existence, elle se trouve toujours, chez la femme, brutalement interrompue à un âge relativement précoce, qu'on nomme l'âge de retour, ou âge critique.

Avant de mourir comme individu, la femme meurt comme membre de l'espèce.

En même temps qu'elle est stérilisée par le temps, elle se trouve sevrée des hormones sexuelles, folliculine et progestine, que déversent respectivement dans l'organisme adulte le follicule ovulaire et le corps jaune.

C'est vers la cinquantaine que l'ovaire cesse de fonctionner et de mûrir ses ovules. L'hormone du follicule, ni celle du corps jaune, n'étant plus sécrétées, la muqueuse utérine ne subira plus mensuellement le gonflement congestif qui se résout par la menstruation.

D'après des statistiques établies dans le nouveau comme dans l'ancien monde, quarante-huit ans est l'âge où survient le plus communément la ménopause[1]. La vie moyenne de la glande féminine est donc, environ, de trente-cinq ans. L'ovaire ne continue que par exception de fonctionner après cinquante-quatre ans. Jamais il ne fonctionne passé la soixantaine[2].

La ménopause se produit un peu plus tard chez les femmes mariées que chez les célibataires, en pays froids qu'en pays chauds, dans les classes pauvres que dans les classes riches. L'âge de sa venue est, en général, d'autant plus tardif que la puberté a été plus prompte; il est sans relation avec la longévité; comme tout caractère biologique, il dépend étroitement de facteurs héréditaires.

1. Voici, d'après Schaffer, les fréquences relatives des âges de ménopause. Avant quarante ans, 3,65 p. 100; entre quarante et quarante-quatre, 20,5 p. 100; entre quarante-cinq et quarante-neuf, 44,19 p. 100; entre cinquante et cinquante-quatre, 30,01 p. 100; après cinquante-cinq, 1,64 p. 100.

2. En 1930, il est né en France soixante-douze enfants de mères âgées de cinquante ans; et, en 1931, cinquante-neuf.

Avant que les règles ne se tarissent complètement, elles traversent une période d'irrégularité, durant laquelle elles sont ou excessives ou faibles, ou plus fréquentes ou plus rares. On a cité quelques cas de maternité après la cessation des règles, mais la chose est tout à fait anormale.

***

A partir de l'instant qu'il ne mûrit plus de germes, l'ovaire se flétrit, se sclérose. Le stroma conjonctif se développe, surtout à la périphérie de la glande; la graisse noie les follicules, qui subissent la dégénérescence kystique et qui, en trois ou quatre ans, auront totalement disparu. Au bout du compte, l'ovaire se réduira à un petit galet fibreux; l'atrophie frappera davantage l'organe gauche, qui, depuis l'âge de trente ans, est devenu le moindre des deux; il tombe de 4,38 grammes à 1,38; le droit tombe de 4,81 à 2,87.

Après un engorgement passager, la matrice, ne recevant plus à chaque mois la stimulation hormonale à laquelle elle était habituée, entre en régression. Ses muscles s'amincissent, ses glandes dégénèrent, sa cavité s'étrécit, et finit par s'oblitérer. Elle perd sa souplesse, devient toute « en corps », alors que, chez la jeune fille, elle était toute « en col ». Les trompes, elles aussi, s'amenuisent, se changent de serpentines en rectilignes; leur muqueuse interne dépouille sa garniture ciliée.

La suppression des hormones féminines dérègle l'équilibre hormonal. Elle entraîne fréquemment une légère poussée de virilisme, qui semble due à une suractivité passagère des capsules surrénales, et peut se comparer, en miniature, à la masculinisation du plumage chez les vieilles faisanes. Souvent le duvet s'accentue à la lèvre et au menton; la voix se fait plus grave, par épaississement des cordes vocales.

La thyroïde fléchissant quelque peu après une hypertrophie transitoire, la peau devient moins élastique et soyeuse, la graisse envahit le tissu sous-cutané; les échanges se ralentissent. Parfois un peu d'œdème se déclare, cependant que les irrégularités de la vaso-dilatation périphérique donnent lieu à des bouffées de chaleur. Le psychisme peut subir de légers

troubles : exaspération de la gourmandise et de l'instinct sexuel.

Une certaine quantité de l'hormone folliculaire passe normalement dans l'urine de la femme adulte. La dose s'en exagère aux approches de la ménopause, elle peut atteindre cinq cents unités-souris par litre[1]. Puis elle s'amoindrit, et, quand la ménopause s'achève, on n'en trouve plus guère; en revanche, l'urine s'enrichit d'hormones hypophysaires.

***

Au moment que la glande ovarienne se trouve relevée de ses fonctions, il s'en faut qu'elle ait épuisé sa provision de germes. La femme qui devient stérile porte encore dans ses flancs bien plus de follicules intacts que n'en réclamerait l'ovulation mensuelle jusqu'à la fin de son existence. Pourquoi donc le pouvoir de libérer des cellules immortelles lui est-il retiré si vite? Pourquoi est-elle ainsi châtrée à mi-route, et, comme disait Schopenhauer, « retranchée de l'arbre de l'espèce »?

Les finalistes, assurément, ne sont pas en peine d'y trouver des raisons péremptoires : ils représentent que la femme, dans l'âge mûr, ne possède plus la vigueur nécessaire pour mener à bien une gestation. Mais ce genre d'explications ne saurait plus aujourd'hui satisfaire le biologiste.

Peut-être la ménopause résulte-t-elle d'une modification de l'équilibre endocrinien, soit par suppression d'une hormone stimulante pour l'ovaire, soit par intervention d'une hormone frénatrice. Mais, à en croire Norris, elle relèverait d'un facteur purement mécanique. Par suite des multiples ruptures folliculaires, ils se constituerait à la périphérie de l'organe une sorte de gangue cicatricielle, de plus en plus épaisse, qui s'opposerait à l'éclatement des nouveaux follicules. Les éléments germinaux de l'ovaire seraient désormais emprisonnés à l'intérieur de la glande : faute de pouvoir mûrir et accomplir leur destin, ils dégénéreraient et se résorberaient.

1. On appelle unité-souris la dose d'hormone nécessaire pour produire les phénomènes du rut chez une souris privée d'ovaires.

***

La femme reçoit-elle un préjudice de la neutralisation sexuelle que lui apporte l'âge? C'est le sentiment courant, mais on a le droit de se demander, tout à l'inverse, si elle n'en tire pas quelque bénéfice physiologique. N'oublions pas qu'elle vit, en moyenne, un peu plus longtemps que l'homme, et que, dans certaines espèces, la suppression expérimentale de la fonction ovarienne amène une prolongation de l'existence.

VI

BIOLOGIE ET CHIMIE DE L'AGE

Certains tissus de l'organisme, principalement les épithéliaux, retiennent dans l'âge mûr, et même dans la vieillesse, leur pouvoir de multiplication; ainsi peuvent-ils remplacer les éléments qu'a détruits le fonctionnement ou qu'aura soustraits un traumatisme. On peut bien penser que ce pouvoir de prolifération cellulaire doit diminuer à mesure que s'écoulent les années. C'est à suivre cette diminution que tendent les belles recherches de Lecomte du Noüy, qui nous instruisent, en somme, du vieillissement des tissus [1].

Lecomte du Noüy, qui a eu l'occasion pendant la dernière guerre d'étudier les lois de la cicatrisation des plaies, a constaté que la rapidité d'une plaie à se cicatriser tient, d'une part, à un certain indice qui varie avec la surface de lésion, et, d'autre part, à l'âge du sujet. Chaque individu humain a sa « constante physiologique de réparation », qui répond à son degré d'activité tissulaire, et qui permet de lui assigner un âge réel, lequel d'ailleurs, ne correspond pas toujours exactement à l'âge civil. On peut avoir la chair plus ou moins jeune pour son âge.

Un enfant de dix ans cicatrise en six jours et demi une plaie cutanée d'une surface de dix centimètres carrés, alors que la cicatrisation d'une plaie équivalente demandera dix jours à un

1. Voir à ce sujet *Le vieillissement*, par Lecomte du Noüy. *Revue de Paris* du 15 novembre 1933.

homme de vingt ans, treize jours à un homme de trente ans, dix-huit jours à un homme de quarante ans, vingt-cinq jours à un homme de cinquante ans, trente-deux jours à un homme de soixante ans. Exprime-t-on par le nombre 100 la vitesse de réparation tissulaire à vingt ans, on devra exprimer cette vitesse par 155 à dix ans, par 75 à trente ans, par 31 à soixante ans. On peut représenter par une courbe cette décroissance de la faculté cicatrisante en fonction de la durée.

Si, comme on a tout lieu de le croire, cette diminution des ressources restauratrices marque le vieillissement de l'organisme, il ressort des recherches de Lecomte du Noüy que les tissus commencent de vieillir bien avant ce que le profane appelle la vieillesse, et même qu'ils vieillissent le plus vite entre dix et trente ans, dès lors qu'en ces deux décades la vitesse de réparation se réduit quasiment des deux tiers, au lieu que, dans les trois décades suivantes, elle ne se réduit même pas de moitié.

Lecomte du Noüy tire d'ailleurs de ses études de bien curieuses conclusions psychologiques. A la décroissance de l'activité organique doit correspondre une accélération subjective de la durée : étant donné qu'en une période de temps sidéral, il se passe moins de choses chez le vieillard que chez l'adulte et chez l'adulte que chez l'enfant, le temps doit s'écouler plus rapidement pour le vieillard que pour l'adulte et pour l'adulte que pour l'enfant. « A titre d'indication, nous pouvons dire qu'il est probable qu'entre cinq ans et un an, une année vaut de sept à douze années d'un homme âgé de quarante ans... » (Lecomte du Noüy.)

S'il en va bien de la sorte, si l'âge précipite la durée, si le temps se dévalorise à mesure qu'il s'étrécit devant nous, alors la vie humaine est encore beaucoup plus brève qu'on ne le croit. Évaluée en « années d'enfant », elle ne compterait même pas vingt années! L'âge adulte, l'âge mûr, la vieillesse, ne contrepèsent pas tous ensemble l'enfance et l'adolescence. Quand s'achève la croissance, la durée physiologique est déjà écoulée plus qu'à moitié.

Tout cela ne laisse pas de nous faire comprendre bien des choses : l'impatience de l'enfant, le sentiment, croissant à proportion des années, que la fuite du temps s'accélère... « Les

jeunes et les vieux, réunis dans le même espace, vivent dans des univers séparés où la valeur du temps est profondément différente. Il ne semble pas que les pédagogues ni les psychologues se soient encore avisés de l'importance considérable de cette valeur inégale du temps aux différents stades de la vie. » (Lecomte du Noüy.)

On peut, il est vrai, objecter à Lecomte du Noüy que la perception psychologique du temps doit dépendre essentiellement de l'activité des cellules nerveuses, lesquelles, à la différence des autres cellules, perdent, dès l'âge fœtal, le pouvoir de division : les mêmes inductions qui sont valables pour les éléments renouvelables de l'organisme ne le sont peut-être pas tout à fait pour les éléments permanents.

***

Les recherches de Lecomte du Noüy nous renseignent sur le vieillissement des tissus. Déjà celles de Carrel nous avaient révélé que le sérum sanguin, lui aussi, subit avec l'âge des altérations spécifiques.

Utilisé dans certaines conditions, le sérum du sang ralentit la croissance des cultures de tissus. Compare-t-on la surface d'une culture traitée par le sérum avec celle d'une culture témoin du même âge, on trouve toujours la première moins étendue que la seconde. On a donné le nom d'indice de croissance au rapport, constamment inférieur à 1, entre la surface de la culture témoin et la surface de la culture traitée.

Or, l'indice de croissance, inversement proportionnel à l'action inhibitrice du sérum, diminue régulièrement avec l'âge du sujet donneur. On peut exprimer cette diminution en fonction du temps par une courbe assez analogue à celle qui représente la diminution de la capacité réparatrice en fonction de l'âge.

Pour ses magistrales recherches sur le vieillissement du sérum, Carrel a principalement employé le sérum de poulet et de chien; il en a étudié les effets sur les tissus de poulet[1].

Avec le sérum de poulet, l'indice de croissance chez l'ani-

1. Cf. Lecomte du Noüy, *Les cultures de tissus. Revue de Paris* du 1er novembre 1931.

mal nouveau-né est à peine moindre que l'unité; autrement dit, son pouvoir inhibiteur à l'égard des tissus en culture est pratiquement nul. Mais cet indice de croissance ne tarde pas de diminuer, d'abord promptement, puis lentement : entre six semaines et trois mois, il perd un tiers de sa valeur; à la maturité, il est déjà réduit des neuf dixièmes; il ne changera plus guère jusqu'au terme de la vie.

Ainsi donc, pour le sérum du sang comme pour les tissus, le vieillissement physiologique débute de très bonne heure; le gros s'en effectue préalablement à la période de sénilité proprement dite.

De quoi dépend-il que l'âge augmente le pouvoir retardateur du sérum? Le sérum s'appauvrirait-il en substances activantes? Ou s'enrichirait-il en substances inhibitrices? Pour s'en éclaircir, Carrel a exécuté une foule d'expériences délicates et subtiles, d'où il a pu conclure à la collaboration des deux causes dans l'effet constaté.

Qu'avec l'âge le sérum s'enrichisse en produits frénateurs, cela ressort du fait que son action frénatrice s'accentue avec la concentration, et d'une façon d'autant plus marquée qu'il provient d'un animal plus âgé. D'autre part, l'âge dépouille bien le sérum de produits stimulants, puisque, en le chauffant à 65° ou en le précipitant par l'acide carbonique, on en accroît le pouvoir frénateur, et d'autant plus qu'il provient d'un animal plus jeune. Les substances activantes, que détruit la chaleur et que précipite l'acide carbonique, sont de la nature des globulines; quant aux inhibitrices, qui adhèrent aux albumines et résistent au chauffage, elles sont en partie de nature protéique et principalement de nature lipoïdique.

En bref, l'âge apporte au sérum des modifications complexes, qui le rendent contraire à la croissance des cellules. Nous ignorons, pour l'instant, la signification exacte du phénomène, et quel rôle lui revient dans le vieillissement global. Sans doute résulte-t-il d'une adultération générale; on peut toutefois présumer qu'étant donnée l'importance du milieu interne chez les mammifères, il doit à son tour retentir sur tous les tissus.

Encore que les travaux de Carrel concernent l'animal, ils valent certainement pour l'espèce humaine, mais l'on ne

saurait dire à quel âge se produisent chez l'homme les modifications correspondantes du sérum sanguin.

***

D'autres travaux ont mis en lumière les changements de composition du sang avec l'âge. Kotsovsky et Picado constatent que le sérum d'enfant est moins toxique que celui d'adulte ou de vieillard. Provenant d'un donneur très âgé, il peut produire chez le lapin des chocs graves, des lésions cutanées suivies d'escarres, des troubles oculaires allant jusqu'à la cécité.

Les modifications biochimiques que l'âge détermine dans l'organisme ont donné lieu à de nombreuses recherches, dont nous devons les principales au physiologiste roumain Parhon et à ses élèves, promoteurs de la biologie des âges ou « ilikobiologie ».

Le taux de cholestérine s'élève dans le sérum, qui devient moins apte à la dissoudre : de 0 gr. 6 p. 1 000 à un an, il atteint 0,88 à vingt ans, 0,99 à trente, 1,41 à quarante, 1,52 à cinquante, 2 grammes à cinquante-cinq, 1,98 à quatre-vingts, 1,77 à quatre-vingt-dix. La cholestérine s'accumule également dans divers tissus du vieillard : dans les tuniques artérielles, et dans le cristallin, qui s'opacifie.

Les tissus s'enrichissent en acides gras, en lécithine; la quantité d'acide lactique s'élève légèrement dans le sérum sanguin, où le taux du glutathion et du sucre ne sont point altérés.

Un des effets chimiques les plus certains de l'âge est d'enlever de l'eau aux tissus. L'organisme du fœtus contient 95 p. 100 d'eau; celui du nouveau-né, 75; celui de l'adulte, 70; celui du vieillard, 60.

Hock et Westling ont supposé que l'eau lourde, c'est-à-dire l'eau renfermant de l'hydrogène à double masse atomique, aurait sa responsabilité dans le processus de vieillissement. Cette sorte d'eau, douée de propriétés toxiques, se trouve dans les eaux de boisson à l'état de traces; d'après les deux savants américains, elle s'accumulerait peu à peu dans les cellules, dont elle entraverait l'activité.

Quant aux changements qualitatifs qu'apporte l'âge dans la composition minérale du corps, on n'a encore recueilli que des données fragmentaires. L'âge élève le taux du phosphore et du calcium dans les vaisseaux et les cartilages; il diminue celui du calcium dans les muscles, dans le sang, et dans de nombreux tissus. A la décalcification tissulaire, Parhon attribue une grande importance. C'est, d'après lui, à la fonction hydratante de ce métal alcalin que tiendrait la turgescence des tissus juvéniles.

Il semble que l'âge ne modifie pas appréciablement le taux du sodium ou du potassium; il réduit très faiblement celui du magnésium et du soufre.

***

Parallèlement à la diminution d'activité cellulaire qui caractérise la condition sénile, on a signalé une réduction des ferments oxydants. D'une façon générale, les ferments diminuent dans les tissus, ils augmentent dans le sérum.

L'âge diminue la charge électrique des cellules. Il les rend plus résistantes à l'eau, aux alcalis, moins digérables par la trypsine. Il augmente la tension superficielle de leurs sucs, sauf dans le tissu cardiaque[1].

Ruzicka insiste sur le fait que, chez l'individu âgé, le sérum et les sucs d'organes sont, plus facilement que chez le jeune, floculables par l'alcool. Mais il s'en faut qu'on tienne là une réaction spécifique de la vieillesse : aucune épreuve biochimique ne permet actuellement de déterminer le degré de sénescence d'un sérum ou d'un tissu.

***

Il importerait au biologiste de connaître, si tant est qu'elles existent, les lois qui gouvernent l'allure du vieillissement.

Le vieillissement est-il continu ou discontinu? Y a-t-il des poussées de sénescence comme il y en a de croissance? Les courbes établies par Carrel et Lecomte du Noüy indiquent que

1. Le cœur est précisément, de tous les organes, celui dont la période de croissance est la plus prolongée.

la vitesse du vieillissement n'est point constante et qu'elle est surtout considérable dans le jeune âge. Mais, d'après Brody, elle se stabiliserait passé vingt ans chez l'homme, huit ans chez la vache, un an chez la poule.

Scammon a fait voir que, durant le développement, une vague de croissance déferle de haut en bas. La règle s'appliquerait-elle aussi bien à la sénilité? Les parties hautes de l'organisme seraient-elles frappées de vieillesse avant les parties basses? Aucune recherche n'a été faite dans cette direction; il serait curieux de connaître si l'aptitude à la cicatrisation se réduit dans le membre supérieur plus vite que dans l'inférieur.

Enfin, nous ignorons tout des rapports entre la vieillesse et certaines circonstances externes, telles que la chaleur, l'état électrique, qui ne vont pas sans influer sur la croissance organique. Peut-être le vieillissement a-t-il un rythme saisonnier, et vieillit-on plus vite en été, comme on y grandit davantage.

JEAN ROSTAND

(*A suivre.*)

NOUVEAUX ASPECTS DE L'AFRIQUE

La traversée du Sahara en automobile, le voyage à Tombouctou sont devenus chose si courante qu'on hésiterait presque à en écrire la relation si l'on ne pensait justement que de cette vogue il y a un enseignement précieux à dégager.

L'Afrique évolue, depuis la guerre, avec une rapidité dont on a difficilement le sentiment en Europe. J'ai pu le vérifier, une fois de plus, au Sahara et au Soudan. Qui veut prévoir le destin prochain de ce continent en se basant sur le présent, est sûr de se tromper. Il y faut, au contraire, de l'imagination, et une échelle de mesures que peuvent seules nous donner certaines régions de l'Amérique du Nord et de l'Australie. On attend ce Français, imaginatif et créateur, qui assurera au Continent noir la coordination d'un effort aux formes multiples, la conduite d'une poussée qu'on sent aussi présente que la feuille dans le bourgeon, les chauds jours de printemps. D'où viendra-t-il? Haut fonctionnaire, militaire, homme d'affaires? On se prend à regretter une fois de plus la disparition de Lyautey. Mais nous avons le privilège des hommes providentiels. Et quand nous nous mêlons d'avoir des bâtisseurs d'Empire, ils ont la taille de Cecil Rhodes, et tout le cœur qui lui manquait. Attendons...

***

Lorsqu'en 1928, je traversais le Sahara pour la première fois, cette croisière n'était déjà plus un exploit sportif. Depuis quatre années, le grand désert avait connu une intense vie

mécanique. Citroën, Renault rivalisaient dans cette conquête du sable. Et surtout, deux frères, les fils du général Estienne, s'étaient attelés au problème du Sahara. Ils suivaient le thème de cet autre grand saharien qu'est le général Meynier : considérer le Sahara comme le lieu de passage par excellence, lui rendre son rôle d'autrefois où il était bien plus une mer franchissable en divers points aux caravanes de marchandises, un lieu de contact d'échanges spirituels et matériels, qu'une barrière entre deux fragments de l'Afrique.

Deux frères, René et Georges Estienne, que la même ambition lie plus sûrement que les liens mêmes du sang, ont vécu au Sahara, pendant des mois et des années, une existence de pionniers. Au terme d'une patiente quête, ils ne trouvaient ni l'or ni les gemmes dont l'espoir allège la recherche du prospecteur, mais tout simplement un sol plus ferme, un espace libre de sable, accessible à l'auto, les éléments d'une variante qui allait permettre d'améliorer encore un tracé péniblement inscrit sur le reg. Ils avaient réussi à intéresser des hommes, Gaston Gradis entre autres, à leur tentative. Peut-être les soutenait-on plus pour cette foi brûlante qui les animait, pour cette farouche ardeur que pour l'objet même de leur mission. Ils étaient deux à croire à l'avenir immédiat d'un « Sahara automobile ». L'un, le cadet, René, est mort au volant de son camion, dans le temps que les marches du désert étaient encore à la merci des djichs marocains. Georges a continué seul, à la tête de son équipe de mécaniciens, de graisseurs indigènes. Sa route, pour en démontrer l'existence et avec quelle aisance on peut la parcourir, il l'a suivie, seul au volant d'une 7 CV, reliant en un temps record Paris à Cotonou, port du Dahomey. Je connaissais les distances. Je l'interrogeai :

— Combien d'heures teniez-vous le volant?

Et il répondit avec un bon sourire :

— Mais vingt sur vingt-quatre!

Ce qui lui paraît fort simple. Or, qu'on veuille bien imaginer ce que comporte d'attention, de volonté, la tenue d'une route pendant tant d'heures, et tant d'heures pendant sept jours. Sans doute, n'a-t-on pas à craindre les rencontres de voitures, les croisements. Mais aussi, une piste n'est pas un autostrade, c'est le terrain sans apprêt, avec ses embûches, dix kilomètres

où il est ferme comme un billard, deux de terre pourrie qu'il faut franchir sans rompre l'élan sous peine d'ensablement. Puis, les pierres, les roches coupantes, les buissons, le sable des fonds d'oued. Et enfin, l'écrasante monotonie d'un ciel bas sur une surface dont les détails ne changent pas. Voyait-il même la couleur mobile des montagnes lointaines au crépuscule? Son moteur et lui formaient un seul élément, insensible à la chaleur, à la poussière, tendu vers ce Sud, dont il semblait qu'il ne dût jamais l'atteindre, fugitif comme les mirages, à peine rejoint et déjà dissous.

A notre dernière rencontre — une de ces rencontres africaines, imprévues, qui tiennent de la comédie, du cinéma — je le questionnai. Dix minutes de conversation vaine avant de rejoindre ce qui est pour lui l'essentiel. Il répondait mal, dissimulant à peine le médiocre intérêt qu'il donne aux événements de la Métropole. La crise? La tension politique? L'Allemagne? Peu d'écho. Il voulut s'en excuser :

— J'ai un peu de honte à le dire, mais je ne lis pas les journaux, et là-bas, je n'ai pas de T. S. F. Alors, les nouvelles me parviennent, par le fait du hasard, longtemps après l'événement. Elles ne me touchent pas. Plus simplement, je songe : là n'est pas mon affaire. Je suis au Sahara, pour y faire des routes, des pistes, améliorer un trafic, vulgariser une circulation, préparer un avenir tout proche. Que servirait de me préoccuper, d'opiner? D'autres qui ont, en France, de l'action, du pouvoir, peuvent décider, trancher. Moi, je sers ici.

Comme il est modeste, je dois achever pour lui : et ce qu'il fait ici, d'autres ne le feraient pas, parce qu'il s'agit d'une entreprise où le talent, l'intelligence, la compréhension et le sens national ne suffisent pas pour réussir. Il y faut tout cela et l'expérience, un « sens du désert » qui ne peut être que le fruit d'une prédestination mûrie par une longue pratique. La route saharienne qui, de Colomb-Béchar, dans les confins de l'Oranie, va vers Adrar, Reggane et le Tanesrouft, jusqu'à Gao sur le Niger, est son œuvre. Première en date des axes réguliers transsahariens, elle bénéficie d'un équipement intelligent. Elle est parcourue fréquemment, dans les deux sens, par des voitures privées, non seulement les voitures de quelques riches touristes partant pour les chasses, mais aussi celles d'un com-

merçant regagnant ses comptoirs soudanais, d'un fonctionnaire ou d'un officier rentrant en France. D'autres viennent du sud le plus lointain : Anglais de Nigeria, Français du Tchad ou du Cameroun, Belges du Congo. Enfin, chaque mois, de Colomb-Béchar part l'auto du service régulier, le car ouvert à tous, dans lequel on voyage sans aventure, confortablement. Pour mon dernier voyage, en 1928, l'auto était légère, et elle n'avait à son bord que le mécanicien et moi. Aujourd'hui, j'ai retenu ma place dans le car. Ce que j'ai perdu en liberté de manœuvre — le car a un horaire strictement observé — je l'ai regagné en découvertes. Ma chance m'a donné pour compagnons de route, douze membres du Touring-Club, douze Français, pour la plupart retirés des affaires, bourgeois, casaniers, méticuleux. Sous mes yeux, ils vont connaître le désert, apprendre l'Afrique noire, entrer dans Tombouctou. C'est là une aubaine dont je n'ai pas tardé à mesurer le prix.

***

Paris-Oran, ce n'est qu'un bien petit voyage. Train-paquebot jusqu'à Port-Vendres, de bons bateaux, une traversée abritée et voici Oran que je revois toujours avec une tendresse particulière. Sans doute, il y a Alger, sa splendeur, mesurée par la présence française, et qui n'en acquiert que plus d'éclat. Mais Oran, c'est encore l'aventure. On y respire le même air qu'au Maroc. On y est plus près de l'origine des puissances nouvelles, fondées sur un sol qu'il a fallu durement éventrer, secouer, retourner. La race même n'a pas atteint ce point d'équilibre qu'on sent à Alger. Les éléments espagnols, italiens bouillonnent encore dans le creuset. Le produit est beau, on devine ce qu'il donnera à l'affinage : le plus rare métal méditerranéen, par catalyse française.

L'Algérois vit chez soi. L'Oranais aime la rue. Il en fait son hall, son salon. Il adore les cafés pleins de musique, les carrefours où l'on est sûr de rencontrer, à heure prévue, ses amis, et ces belles filles, qui, nées d'un sang espagnol ou italien, en ont perdu tout ce qu'il a d'outré, pour ne garder que de beaux traits, des yeux magnifiques servis par une élégance qu'elles nous doivent.

Mais au delà d'Oran, sur la route du sud, le petit train des Hauts Plateaux nous remet bien vite dans une atmosphère plus hasardeuse. Il est lent. Il boitille sur ses rails étroits. Il peine dans les côtes, patine sur les pentes. En résumé, le parcours des huit cents kilomètres qui séparent Oran de Colomb-Béchar est monotone. Autant on aimerait à refaire, à cheval ou en auto, ces étapes péniblement couvertes à pied, vers les années 1921, quand le bataillon gagnait ses garnisons du sud, autant le paysage paraît immuable, terne, tel que nous l'offre le rectangle des baies du coupé. Mais au terme de la vingtième heure, c'est Béchar, précédée de sa palmeraie, de son oued qui coule pleins bords (l'hiver n'est pas loin).

Une nouvelle vie commence là. Je fais la part du souvenir, celle des mirages qu'entretiennent des amitiés, des camaraderies militaires. Et cependant, qui ne se sentirait ému, le soir, dans la rue unique de Béchar, à l'heure où les quartiers ont libéré leurs soldats, spahis nonchalants, Sénégalais aux grands pieds, tristes légionnaires toujours en quête d'on ne sait quelle paix. Toutes les maisons sont des boutiques qui vendent ce nécessaire et ce superflu que le soldat ne sépare pas, dans ses jours d'achat. Il y a des cafés et l'un d'eux est chantant. S'il est plein à l'heure où jouent trois « dames allemandes », vêtues de rose le lundi, de mauve le mardi, de bleu le vendredi, il n'est pas le plus gai, parce que ses clients sont pour la plupart des légionnaires, et la musique — et ces femmes de leur race — ne peuvent que mieux les tourmenter. A l'écart, dans une ruelle à l'entrée de laquelle veille un poste de police, gîte l'amour tarifé. Chaque régiment n'y a accès qu'à jour dit, et les baïonnettes des sentinelles ne sont pas de trop pour appuyer la consigne. De l'ombre, que trouent par endroits des bougies ou des becs d'acétylène fichés dans une vieille boîte de conserve, sortent les appels, les cris et les chants sur un accompagnement obsédant de tambourin et de guitare. Cent mètres encore et c'est là, sur la gauche, la Palmeraie, le bruit de ses feuillages remués par le vent de la nuit et ce murmure d'eau, dans les seguias, puis, à droite, un lieu saint, marabout campagnard à la coupole ingénue, au pied de laquelle un aveugle geint sa prière. Au delà, le désert.

Le désert! Je retrouve, nette, mon émotion du premier

contact. Même nuit déjà glacée, et trois pouces de lune sur le ciel noir, et ce vent plus aigu, acéré, qui taille par toutes les facettes des sables qu'il tient en suspension, et l'odeur! Ce n'est plus le parfum des genévriers torréfiés de l'Atlas, ni l'arome des thyms des Hauts Plateaux, mais quelle odeur! Au diable les adjectifs, les nuances qui tenteraient de lui donner corps. Les yeux fermés, je la reconnais.

***

La soirée ressemblait à une veillée d'armes. Autour du colonel Trinquet qui règne sur ces territoires étendus des Hauts Plateaux aux confins soudanais, si vastes qu'il ne peut les contrôler utilement que par l'avion, de jeunes officiers et leurs aînés étaient réunis.

Ils allaient partir pour le Rio de Oro, et prendre part à ces opérations de l'Anti-Atlas qui, en quelques semaines, allaient porter nos postes aux confins de la Mauritanie. Ils étaient gais et graves. Ils se connaissaient comme les doigts d'une même main, animés par un maître qu'ils avaient élu, dans leur cœur, aussitôt qu'ils lui avaient été soumis par la discipline. On respire bien dans ces milieux de soldats, qui ne sont guerriers qu'à l'occasion — mais alors avec quelle fougue, quel dédain du danger! — pour employer la majeure partie de leur vie à pacifier, apprivoiser, construire.

Ils allaient partir, les uns avec les voitures blindées — la chaleur torride dans l'air empesté d'essence et d'huile — les autres, les plus heureux, sur leurs chevaux, enfin les fantassins — six cents kilomètres de piste avant d'arriver à pied d'œuvre — gaillards parce qu'ils sont assez vains de ce privilège qui ne les fait dépendre que de leurs jarrets. La guerre qu'ils allaient mener, avant le printemps, elle n'aurait rien de ce qui peut exalter l'imagination. Peu de coups de fusil, mais des étapes dans la neige, l'ascension des montagnes avant la poussière des plaines, et la pluie à longueur de journée avant les semaines sans eau.

Dans le langage militaire qui est simple et pudique, on appelle cette allégresse, ce goût de l'effort : avoir bon esprit. Toute la table de Béchar avait bon esprit. Mais pour une fois,

j'abandonnai les plus jeunes, parce qu'il y avait là un homme qui remplit dans ces territoires les fonctions d'officier des Affaires indigènes et que rien ne me tente plus que d'écouter parler ceux qui jouent un rôle si directement humain.

Le capitaine Baulat a, dans son ressort, les grands nomades des Hauts Plateaux, qui sont des seigneurs de grande tente, riches en troupeaux et amoureux de chevaux et de chiens. Il gouverne aussi de plus humbles sires, pasteurs, semi-nomades, et gens des oasis attachés à ce sol fécond qu'ils abreuvent minutieusement avant d'en cueillir les fruits multiples.

On conçoit que conseiller, arbitrer les conflits de ces êtres si différents, ne soit pas un jeu. Le métier, d'ailleurs, est aussi très différent de celui de l'officier des Affaires indigènes du Maroc dont le contrôle s'exerce sur une tribu bien déterminée, et groupée sur un territoire restreint. Tandis que ces nomades qui, du nord au sud, se trouvent chez eux, sur un espace de trois à quatre cents kilomètres de profondeur, il faut les suivre, connaître leurs gestes à chacune de leurs pérégrinations, les maintenir dans l'observance des coutumes de parcours, de l'usage des droits immémoriaux qu'ils sont toujours prêts à faire respecter eux-mêmes lorsqu'ils servent leur intérêt et à oublier lorsqu'ils favorisent le voisin. Sans doute, ils ont un peu perdu le goût de la poudre. Leur sang s'est calmé. Mais en pays d'Islam, il faut si peu pour ranimer une braise enterrée sous un tas de cendres!

Outre les gens, il y a les troupeaux, à quoi ils tiennent autant qu'à leur vie. C'est leur seule richesse, une richesse évidente, tangible, qui peut s'accroître s'il plaît à Dieu, à chaque année qu'il fait, ou bien au contraire s'émietter, disparaître en une saison froide. Comme tous les pâtres, ils ont quelques remèdes à ces maux, qui doivent plus à la foi qu'à la science et qui sont efficaces quand la chance le veut. Nomades, donc indisciplinés, c'est-à-dire soumis à leur seule fantaisie quand il s'agit de se déplacer, de changer de pâturage. En bons bergers, ils ont le goût des belles histoires, et pour en entendre plus, dix troupeaux sont rassemblés autour d'un puits, pour la commodité des gardiens.

Ces terrains de pacage des Hauts Plateaux sont excellents, et durables à la condition que les passages s'y fassent relati-

vement vite, pour que les herbes aient le temps de repousser. Mais dix ou quinze ou trente mille moutons sur un même lieu, c'est plus que n'en peut supporter une maigre végétation. Quand les bergers se décident à changer de puits, il est souvent trop tard. Le sol est rasé jusqu'aux racines. Vienne la pluie, la violente pluie des Hauts Plateaux, qui tombe en mitraille. Elle rompt ce sol nu, le disloque. Le ruissellement de l'eau entraîne la terre arable vers les oueds. Cet îlot dénudé, lentement grandira jusqu'à joindre l'îlot voisin. Le désert continue son avance vers le nord, lentement mais sans arrêt, comme il la poursuit vers le sud, sur les confins soudanais, où les troupeaux encore, broutant les jeunes pousses des épineux, tuent les arbustes, tandis que leurs maîtres, pour faciliter la tâche des bestiaux, abattent à coups de hache les cimes des grands arbres. Un arbre meurt, le désert marque un point.

Au sud du Sahara, dans la boucle du Niger, nous avons pris l'offensive contre la mort lente d'une terre. Nous dirons, lorsque notre relation nous aura conduit vers Tombouctou, les phases de notre contre-attaque et les espoirs qu'elle éveille, les promesses qu'elle a déjà tenues.

Ici, entre le Tell fécond et les marches sahariennes, la bataille est engagée sur de moins vastes espaces. Chacun combat sur son territoire, et gagne de belles parties. Vers l'est, les palmeraies élargissent leurs contours, grâce au forage des puits et à l'économie judicieuse des eaux. A l'ouest, sur les Hauts Plateaux que je viens de traverser, une politique de l'eau et de la transhumance prend corps. Nous n'avons eu qu'à nous servir de l'exemple de Rome qui, régnant sur les Mauritanies, connaissait le prix de l'eau. Pleuvait-il plus alors? On ne saurait l'affirmer. Mais quand la pluie inondait le sol, on savait la rassembler, la conserver, élargir à l'infini la surface qu'elle devait arroser. Et pour cela, peu de grands ouvrages d'art, mais la mise en œuvre de ressources domestiques : le mur de pierres sèches qui barre le torrent temporaire, les drains, qui guident le rayonnement des masses d'eaux retenues. C'est ce que tente, avec succès, le capitaine Baulat, à Mogheul, par exemple, ce qu'il a fait en d'autres lieux comme le font ses camarades des autres annexes. Travailler

à peu de frais, construire des barrages dont l'ampleur n'impressionne guère, mais qui jouent leur rôle. En outre, multiplier les puits destinés aux troupeaux, les doter d'abreuvoirs en croix, afin de permettre aux bêtes les plus faibles, les moins combattives, de boire elles aussi, et surtout, afin d'éviter les longues étapes entre chaque puits, les interminables stations qui ruinent la végétation.

L'éloignement, la vie solitaire favorisent, sans doute, l'éclosion des manies. Celle du capitaine Baulat est heureuse. Il a l'horreur du terrain nu. Aussi ne songe-t-il qu'à planter des arbres. Il en a doté Géryville, son précédent poste, et ce qu'on en voit, devant l'église, donne à l'œil la douce caresse des feuillages verts. En arrivant à Béchar, il a trouvé devant ses bureaux une vaste place déserte, dont la terre blanche, l'été, calcine les yeux. Vite, qu'on y plante des arbres. Les plus rustiques, les plus sobres, mais quelle verdure ne paraît fraîche ici? Il a fait creuser des trous profonds, jusqu'à ce que le pic ait touché une terre moins hostile. Voici une allée d'embryons, de jeunes squelettes emmaillotés, parce que le froid des nuits les dessécherait sans remède. Des bourgeons ornent ces troncs maigres. L'an prochain, il y aura des branches, quelques feuilles. Dans deux ans, une esquisse d'arbres.

— Mais, mon capitaine, vous ne les verrez pas, vos arbres. On vous aura donné votre quatrième ficelle, et un autre poste.

— Croyez-vous donc qu'on plante des arbres pour soi? Relisez La Fontaine.

***

Le matin est glorieux. Toutes ces teintes — ces roses, ces bleus, ces beiges — seraient plates, s'il n'y avait pour les animer ce frémissement continu d'une lumière dont il semble que, par les yeux qui la goûtent, brûlés et ravis, elle inonde nos corps tout entiers.

Devant la gare transsaharienne, les cars réguliers attendent les voyageurs. Personne ne s'est soucié de ménager un contraste, et pourtant, cette place est aussi celle des caravanes, et sur la gauche, dans l'ombre des voitures, quatre chameaux geignent tandis que leurs maîtres les chargent.

Ils vont, eux aussi, prendre la route du sud. La voiture, qui part dans cinq minutes, sera revenue du Niger avant qu'ils n'aient atteint le but de leur voyage.

Voici mes compagnons de route, transis. Le froid est vif, ce froid qui ne les quittera que cinq ou six heures par jour tant qu'ils n'auront pas atteint les confins du Soudan. Il a là de quoi renverser les notions que des Français, peu préparés, ont du désert et de son climat. Les chauffeurs ont réparti les bagages, légers parce que ces touristes sont disciplinés. Les deux voitures démarrent, laissent bientôt derrière elles les casernes, les mâts de T. S. F., doublant des convois de détachements de soldats, une auto-mitrailleuse en manœuvre. J'observe mes compagnons. On leur a dit que le Tafilalet était pacifié, tout risque d'agression donc supprimé. Cet appareil guerrier ne laisse pas de faire son impression. Ils ont le sentiment mêlé de notre puissance militaire et celui d'un danger qu'on leur a peut-être caché, assuré qu'on était d'y parer.

***

Il n'y a plus l'ombre d'un danger. Les montagnes qui jalonnent la plaine sur notre droite, ces avancées marocaines sont soumises. Les pillards qui en avaient fait des manières de havres, d'où, en vrais corsaires, financés par les plus riches de la tribu, ils partaient en quête de butin, ces coupeurs de route infatigables ont accepté notre loi.

Nous doublons le Djebel Arlal. Ici fut tué le général Clavery et ses officiers. Le général commandait le territoire d'Aïn Sefra. Grand saharien, sans cesse sur les pistes, il avait commencé, au début de novembre 1928, une tournée d'inspection de ses postes extrêmes. Le 8 décembre, il quittait Beni Abbès pour regagner Béchar et Aïn Sefra. Il avait avec lui son chef d'état-major, le capitaine Pasquet, le capitaine Debenne, chef du service automobile de ce territoire, son fils, le maréchal des logis Clavery, deux sous-officiers du Train et de la Légion, des conducteurs-mécaniciens. Vers seize heures, le convoi atteint le col du Megsem Hellaba. La première voiture, ayant franchi la passe, traverse une cuvette dominée de toutes parts. C'est le guet-apens classique. Une

seule salve, mais dont tous les coups portent. L'auto, ses occupants tués, flambe, alors que la deuxième voiture débouche, celle du général. Une balle arrête le moteur. L'équipage, général en tête, riposte, tente de gagner un repli du terrain. Le grand chef tombe, blessé au ventre, puis tué d'une balle à bout portant, à côté du capitaine Pasquet atteint mortellement. Voici la troisième voiture. Une fusillade ajustée tue le capitaine Debenne, blesse trois hommes. Seul, le fils du général est indemne. Toute la nuit, ce jeune sous-officier défendra les morts et les blessés, tuant lui-même le chef du djich.

Dix mois plus tôt, je roulais sur cette même route. Nous étions deux dans la voiture, et les mousquetons, emportés pour obéir à la consigne, étaient dans les étuis mais sous les cantines. Ni le chauffeur ni moi n'avions le sentiment d'un danger. Il n'y en avait pas, sauf le hasard, la malchance qui met sur votre passage un djich rentrant bredouille.

La mort du général Clavery, précédant celles d'autres soldats, tombés sur les confins algéro-marocains, aura déterminé le vaste mouvement militaire qui, prenant tout d'abord le Tafilalet à son compte, nous aura, de proche en proche, poussé jusqu'aux limites territoriales du Maroc.

Tandis que les voyageurs lisaient les inscriptions du monument Clavery, je pensais à ce que m'avait dit, en août 1933, sur les sommets du Grand Atlas, un jeune lieutenant qui devait y tomber glorieusement : « Aucune mort n'est vaine, dans notre métier, quand on est un chef. Il y a un report des mérites dont quelqu'un tient le livre. Un homme meurt en faisant ce qu'il devait faire. C'est une semence que ce corps mis en terre. Les fruits qui en naîtront seront différents. Pour l'un, c'est, dix ans plus tard, un pays nouveau rattaché à la France, pour l'autre, une vocation, dix vocations issues de ce sacrifice, ou bien, pour un homme désespéré, l'étincelle qui le redresse. »

Nous avions repris la route. Dans le car, le silence. Après la première heure d'échanges d'impressions, les voyageurs se taisaient. Ils regardaient avidement. Une dune rose écornait l'horizon, dernier rameau du Grand Erg. Dans un fond, autour d'un puits, six palmiers cherchent leur vie, laborieuse-

ment, patiemment. Et celui qui en est le propriétaire les imite, satisfait de ce peu, au sein du désert de pierres et de sel. Le vent nous apporte son chant, car il chante, entre son âne pelé et sa chèvre rousse.

Enfin Igli apparut, blanc sur le blanc, ensemble de blocs aux lignes régulières qui sont notre sceau sur ce continent. Devant le poste, il y eut un arrêt, un dépôt de courrier. J'allai jusqu'à un monument dont la couleur me disait qu'il était de construction récente. Je donnerais tous les vestiges des empires passés pour une pierre sur laquelle des hommes de notre race ont gravé des noms, des dates. Cette colonne d'Igli est vouée à la mémoire du lieutenant de Soras, tué au Maroc en 1933. Je ne connaissais pas le lieutenant de Soras. Je n'avais pas de peine à l'imaginer. Tous ces jeunes Français tombés au Maroc ont des traits identiques, dont un essentiel que je retrouve toujours. Mais c'est à cet inconnu, ou plutôt à son mausolée dressé à l'endroit d'où il partit pour mourir, que je dois une révélation qui me donne, maintenant, en Afrique, une paix que je n'avais pas jusque-là. Auparavant je demandais à ces pays où nous avons bâti, de me rendre l'allégresse, l'enthousiasme, une foi qui n'a pas besoin d'être récompensée pour croître. Mais je souffrais d'une obscure confusion. J'unissais dans un même climat le décor, l'indigène, le blanc. Je croyais céder à de mystérieuses musiques, à quelque envoûtement. Ces charmes, c'étaient un ciel sans limite, une lumière qui change d'instant en instant, le chant d'une flûte, le roulement des tambours maugrabins, le sentiment de la camaraderie, de l'amitié et quelques ferments dus aux lectures, au souci de l'Aventure, avec ce grand A qui est le propre de la vingtième année. Et voici que ce nom, cette croix m'éclairent d'un coup. Une ombre incertaine, et le rayon impitoyable du projecteur. J'ai visité dix cimetières de l'avant marocain, j'ai perdu cinquante camarades que j'aimais bien. Je leur dois une lente maturation qui m'a conduit à cette conscience soudaine. Je sais maintenant ce qui m'attire en Afrique, je sais quels aliments je demande à ces pays. Rien ne m'y émeut, ne m'y touche qui ne soit de notre race. Quand, sur les terrasses de Fès, j'écoute les chanteuses pleurer l'Andalousie perdue, c'est à l'Espagne catholique que je suis ramené.

Dans Tombouctou, les fastes des empires passés ne peuvent rien sur moi, tandis que sur trois cases de pisé ces noms : Caillé, français, Laing, anglais, Barth, allemand, c'est plus qu'il n'en faut pour rendre à la ville morte sa grandeur. Je n'imagine rien de la puissance de Moulay Hassan, si je ne l'entoure de ses conseillers renégats, oscillant entre le goût de la vie et le poids du remords, de ses esclaves chrétiens qui, saignant sous les coups, en chantant nos hymnes, bâtissent, à l'image de Versailles, un Meknès impérial.

L'Afrique ne vaut, à mes yeux, que dans la mesure où elle donne à la race blanche le moyen de se grandir, de retrouver, par la peine, tous ses privilèges. L'Islam ne vaut que parce qu'il refait du blanc un chrétien directement rattaché aux souvenirs de Rome, de Rome qui le précéda là où il crée. Sentiment exaltant de notre prééminence, qui nous donne plus de devoirs encore que de droits. Et d'abord l'obligation de la dignité, du courage, de la charité. Être, d'âme et d'attitude, les chefs, les protecteurs auprès des races attardées, qui, pour n'avoir point atteint le niveau de notre progrès, n'en ont pas moins la richesse de vieilles civilisations qu'on ne saurait mépriser, non plus que ce don de l'observation pénétrante du maître qui, à lui seul, devrait à chaque instant redresser l'homme blanc à quelque poste qu'il soit, s'il veut mériter d'être obéi.

Son intérêt — car je n'aurai garde de déguiser sous de grands mots usuels ce qui est le mobile de l'expansion européenne en Afrique — son intérêt de blanc veut aussi qu'il soit pour l'indigène un maître compréhensif, un éducateur attentif et patient, convaincu que rien ne saurait être fondé de grand, de durable qui négligerait l'autochtone, celui qui est le produit de ce sol que nous n'avons point dominé parce que nous l'avons enclos d'une ligne timbrée à nos armes. Ici, devoir et intérêt se confondent. Et l'intelligence exige la charité, raisonnable, mesurée mais efficace. Pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom? Et si l'on admet que la puissance d'un État est faite du nombre et de la qualité de ses citoyens, pourquoi ne pas accepter que la grandeur de notre Empire sera faite autant de l'excellence de ses cadres blancs que du nombre et du niveau de civilisation de ses sujets, et de leur

bon état matériel? Nous devrons donc nourrir et vêtir, créer des besoins chez ceux qui n'en ont pas, donner le sentiment de la propriété à ceux qui l'ignorent. Toutes opérations dont nous tirerons bénéfice à échéance plus ou moins longue. Mais redonner ainsi le goût de la vie — par la paix garantie, le ventre plein, le métier, la fonction — à ceux qui ne l'avaient plus guère, c'est, sans doute, hâter une évolution qui ne peut être que dangereuse pour nous? Objection qu'on m'a faite cent fois. A quoi, il faut répondre : on ne va pas contre le courant. En prenant le fleuve à sa source, on garde le moyen d'en diriger le cours. Cette évolution inévitable, elle se fera contre nous, si nous ne prenons pas l'initiative de la favoriser pour la contrôler.

Esprit impérial, conscience impériale, conditions de notre durée en Afrique, il faut que la France acquière sans délai ce sentiment nouveau qu'elle ne connaît qu'à l'état individuel.

***

Mes compagnons de route ne somnolaient pas, malgré le bercement de l'auto. Ils avaient ouvert des livres dont je lisais les titres à la dérobée : tout ce qui avait été écrit sur le Sahara dans les dix dernières années. Et ils prenaient des notes. Le déjeuner, en nous groupant à l'abri des voitures, resserra des contacts qui n'avaient pas dépassé, durant la matinée, le ton des relations de wagons. Il y eut des présentations. Je sus que le monsieur sec et de gris vêtu est professeur honoraire de géographie à Louis-le-Grand, et qu'il a reçu mission du Touring-Club de piloter la caravane. A ma droite, j'ai le propriétaire d'une affaire de pharmacie, à ma gauche un gros fabricant de meubles du faubourg Saint-Antoine (il dit, je crois, faubourg Antoine, et il reste dans la tradition de ces artisans intelligents qui gouaillent un peu, ne veulent pas s'en laisser conter, mais qui sont patriotes avec cocarde). La femme de celui-ci dirige une maison de couture. En face, j'ai deux entrepreneurs retirés des affaires, et leurs femmes, et encore le maire de Quincy-sous-Sénart, sa femme, et un grainetier du Pas-de-Calais. Pas de grosses fortunes, mais de solides aisances. Infiniment de simplicité,

de cordialité, pour tout dire, cette rare vertu : la gentillesse.

On se demande ce qui les a décidés à choisir de passer Noël et le premier de l'an au Tanesrouft. « Nous faisons chaque année une croisière. » L'an dernier, les uns étaient en Indochine, les autres à Bethléem, ou au cap Nord. Tout cela, je le conçois fort bien. Des rentes, après une vie de dur labeur, voir tous les pays dont on a rêvé, voyager luxueusement, avec un confort parfait. Mais le Sahara?

Certes, la voiture est parfaite, les gîtes d'étapes bien outillés, mais pour un profane qui a vu, l'an passé, Alexandrie ou Singapour, quels médiocres spectacles que ceux que peut offrir le Sahara! Ce sable durci, ces roches laquées, ces lointains tremblants, on en est las au bout de la troisième heure de voiture, et il y en a pour trois jours. Les chameaux, les palmiers, ils étaient à Béchar. Et il fait froid.

Mais j'aperçois bientôt chez l'ébéniste la racine de ce souhait qu'il comble présentement : il a été soldat, il y a vingt-cinq ans, vers Laghouat. Il a gardé de ce temps le désir de pousser plus au sud, un désir assoupi, qui est devenu impérieux dès qu'il a été en état de le satisfaire. Pour le maître des laboratoires, l'appel du sud, c'est un fils, soldat au Maroc, à qui il est allé rendre visite. Le Maroc, ce n'est qu'une porte ouverte sur le continent noir. Il a voulu la franchir. Chez les autres, en cherchant un peu, je trouverais le même germe. Tous les Français n'ont pas servi en Afrique, mais il n'est plus une famille française qui n'ait eu un fils soldat sur quelque T. O. E. Syrie, Maroc, Algérie, Tunisie, où nos garçons servaient et par eux, l'Empire entrait dans les maisons françaises.

Le plus comblé est le professeur de géographie. Il vit ce qu'il a enseigné. Aussi, je le vois rêver devant les falaises arides, les lits de fleuves morts, et sourire doucement. Notions abstraites soudain vivantes.

Nous sommes à Beni-Abbès, avant le crépuscule. Les touristes ne feront grâce de rien au guide volubile. L'ermitage du P. de Foucauld, tous en connaissent l'histoire, et sur les coutumes des Harratins, habitants de la Palmeraie, ils ont de sérieuses lumières. Le soir tombe d'un coup et le froid l'accompagne. Dans la salle voûtée de l'hôtel, les tables desservies, une classe studieuse se penche sur des cahiers. Je regarde par-

dessus des épaules, j'interroge celui qui me paraît le moins absorbé. J'imaginais que les touristes, le soir, peinent sur les cartes postales ou les lettres qu'on n'en finit pas d'écrire. Les miens ont ouvert des cahiers à couverture toilée, et en regard, ce petit carnet qu'ils avaient le jour durant, à portée de la main, prompts à y inscrire une note. Maintenant, ils rédigent. Sagement, avec des airs d'écoliers appliqués et je ne sais quelle joie. Mais pourquoi? ai-je encore demandé, et pour qui? Mais pour nous-mêmes, m'a-t-on répondu sérieusement. « A quoi servirait de voyager, si l'on n'apprenait pas des choses nouvelles, où serait le plaisir? »

Que tous les touristes de croisières aient cette pensée, je n'en jurerais pas. Cela est, en tout cas, bien émouvant.

En m'endormant, dans une étroite chambre, dont le sobre meuble est d'une cellule, — mais avec le confort — je rêvais encore à cette conscience impériale que douze Français, pharmacien, ébéniste, entrepreneurs ou marchands, étaient en train d'acquérir, sous mes yeux. Et je rêvais de croisières multipliées qui eussent fait de chaque touriste un propagandiste bénévole et convaincu. Pour avoir goûté à l'Afrique, je suis bien sûr que rien ne se fera au Parlement, rien ne paraîtra dans la presse touchant à notre domaine africain, qu'ils ne s'empressent de le lire, de juger, comme si leur compétence nouvelle leur en créait l'obligation.

***

Départ de Beni-Abbès, deux heures avant l'aube, c'est-à-dire dans une nuit noire sous un ciel de suie qui ne dévoile qu'une pauvre étoile à l'est.

Les phares taillent dans l'ombre une route grise, et de chaque côté de la voiture des futaies fantômes se massent.

Le chauffeur tient à pleines mains son large volant, poignets souples, mais toute une lourde carrure d'homme vigoureux, prêt à réagir. Un virage démasque l'abîme, la falaise blanchâtre. Cet homme, dont je vois luire les yeux, rivés à cette zone lumineuse qui nous précède, n'a pas fini de m'étonner. Puissant et agile, je le verrai conduire pendant dix ou douze heures, maître de son moteur, en dépit des embûches que lui

tendent les rocailles, le filet de sable, la croûte pourrie d'une surface plane. Il est seul à veiller, puisque tout dort et que je vais moi-même, yeux clos, attendre ce jet de clarté, là sur ma droite, ce premier appel du soleil, avant lequel je ne saurais reprendre l'usage de mes sens.

Je dormais, la tête dodelinante, quand le rayon m'a touché, à la tempe, à la joue. Une heure commence qui n'a d'égale que sa sœur du crépuscule. Ce qui était mort va prendre une vie éphémère, faite des jeux de la lumière et de l'ombre avant que la domination du soleil ne s'étende à ce cercle sans limite, sur quoi nous roulons doucement, pour le fixer dans une immobilité radieuse.

***

Adrar : autour d'un poste de méharistes, une ville est née, enclose dans de hauts murs rouges. Les officiers qui l'ont construite, ont retrouvé d'instinct une noblesse de ligne qui émeut. C'est déjà le Soudan, les premières esquisses de ce style de Djenné, mais purifié, réduit à quelques ornements, très simples, qui ne déforment pas les plans. Autour du poste, du marché et des puits, la palmeraie s'étend sur plusieurs kilomètres, offrant au regard le vert poussiéreux des palmiers. Mais si l'on pénètre dans ces jardins invisibles, une singulière douceur vous envahit. Le bruit de l'eau — nous n'en savons guère le prix, nous qui l'avons encore dans l'oreille — de l'eau vive qui coule dans les petits ruisseaux d'irrigation entre deux rives d'une terre brune, grasse, et sur nos têtes, le murmure du vent dans les palmes, c'est assez pour qu'on s'arrête, saisi. Deux chèvres, grimpées sur un petit mur, cherchent gravement le brin d'herbe qu'elles désirent. Des poules picorent sur un toit de paille rousse. Un bel enfant, dont le corps nu a de chaudes teintes cuivrées, est assis au bord d'une mare, et il rit, parce que dans cette pénombre, sur ce miroir d'argent verdi, il aperçoit son reflet.

***

Nous avons atteint Reggane, dernier poste avant le Tanesrouft, avant ces huit cents kilomètres de désert dans le désert

qui séparent l'allée des oasis des premières brousses soudanaises.

Au temps des caravanes, le chérif de Zaouiet Reggane, obéissant aux lois d'une pieuse fondation, recevait, dans son village, les chameliers qui remontaient du sud. Ils étaient las. Ils avaient des yeux rougis par la lumière, des muscles serrés comme des cordes, et soif par toutes les pores de leur peau. A Zaouiet Reggane, ils retrouvaient l'ombre stable, et l'eau. Avant de boire, ils humectaient leurs membres, ils respiraient ce liquide troublé par la poussière. Puis ils dormaient, désaltérés, repus. Pour leur nuit, il y avait toujours au village quelque fille complaisante.

C'est à Reggane que Georges Estienne créa la gare centrale du Sahara. Je retrouve le bordj qui porte le nom du frère, tombé au travail, tel que je le connus, simple et parfaitement confortable. Tout y est calculé pour une judicieuse ventilation, un repos parfait, grâce à une science de l'ombre que ne connaissent bien que ceux qui ont pâti de la lumière. Pour les autos, Reggane est aussi l'atelier de réparations, le magasin de pièces de rechange, la réserve d'essence. Dans un angle de la cour, le poste de T. S. F. qui chaque soir de notre voyage à travers le Tanesrouft, se mettra à l'écoute, pour saisir l'émission de l'antenne de nos voitures. Si le message annonce une difficulté quelconque, la voiture de secours quitte aussitôt Reggane. L'absence de message provoque également le départ immédiat d'une auto de dépannage. On conçoit que dans ces conditions, la traversée du Tanesrouft se fasse, dans les deux sens, avec une absence totale de risques.

Nous coucherons à Bidon *5*, qui n'est plus uniquement le cinquième dans la série des bidons vides qui jalonnent la piste, mais une manière de camp, dont le spectacle, à la chute du jour, est assez hallucinant. Le camp marque le centre d'un disque parfaitement plat. Ce qui fut le ravitaillement en essence de l'escadre Vuillemin dessine un immense rectangle de métal bleu, que dominent des mâts de signalisation.

Pour les touristes, deux voitures-couchettes, dont les roues ont été remplacées par des socles, forment un dortoir confortable, confié aux soins d'un gardien indigène qui vit là, seul, pendant plusieurs mois. Cet ermite est aussi le cuisinier et le

marchand d'essence. Les conducteurs de voitures privées lui présentent le bon acheté à Reggane ou à Gao, et notre homme manœuvre sa pompe, qui est d'ailleurs fort bien astiquée.

Le lendemain de Noël, départ pour Tabankort, premier poste soudanais. Au milieu de la journée, nous retrouvons une vie végétale que nous avions perdue depuis Reggane. De pauvres plantes, accrochées au sol ingrat, qui sont de merveilleuses machines à condenser l'humidité de l'air, vivent des semaines et des mois au ralenti, puis, lorsque la pluie tombe, elles croissent en un jour, deviennent de hautes herbes aux tiges dures. C'est alors un pâturage à gazelles. Nous rencontrons les premières de ces gracieuses bêtes, curieuses et bondissantes. Elles paissent à quatre cents kilomètres au nord du fleuve. Où boivent-elles? Les Sahariens assurent qu'elles se passent d'eau pendant des semaines, satisfaites de cette médiocre fraîcheur qu'elles trouvent dans leur fourrage.

La route traverse maintenant une savane dont les arbres noueux sont des mimosées. Le parfum de leurs fleurs ne nous quittera plus jusqu'à Ségou sur le Niger. Dans le ciel blanc de plomb, une outarde vole lourdement. Des rapaces chassent, cherchant de haut le rat qu'ils tueront d'un coup en se laissant choir de cent mètres, rapides comme une balle. A l'abri des taillis, de hautes biches brunes reposent. Le bruit du moteur leur est familier. L'une d'elles tourne vers nous une tête blanche de vache paisible. Et voici les troupeaux et leurs maîtres, dont la présence annonce le voisinage d'un puits. Mille bêtes qui veulent boire; les plus jeunes s'impatientent, se plaignent, mais les anciens du troupeau attendent leur tour, allongés à l'ombre étroite d'un buisson. Les pâtres tirent l'eau de ce trou profond avec des moyens de fortune. Rien ne les presse. Ils ont la journée entière pour abreuver le troupeau. C'est une image de la Bible. Les hommes sont noirs de peau, à peine vêtus d'un sarreau de toile bleue. Ils sont lents et nobles dans leurs gestes. Ils n'ont pas un regard pour l'auto qui passe. Leur affaire, c'est le troupeau, sa faim et sa soif. Ce qui vient du nord ne les inquiète pas.

A l'horizon, un bloc gris se dessine, à peine distinct du sol.

Mais une flamme ondule, le drapeau. Tabankort : une douzaine de tirailleurs soudanais sous les ordres d'un sergent paisible, quelques femmes noires, des vaches et des chèvres et un beau puits.

Mes compagnons de route sont prêts à plaindre ce garçon de trente ans qui vit, seul de notre race, loin de tout. Il les dispense de pitié. Il fait son métier, content et sûr de lui. Partout ailleurs, dans les villes ou les garnisons, il n'aurait que les modestes fonctions de son grade. Ici, il est le chef. C'est un paysan, tout simple, tout carré. Mais ce sentiment du chef, il l'a bien, sans se hausser, se guinder, comme s'il était, en Dordogne ou dans l'Orne, maître d'un domaine.

Tandis qu'un courrier méhariste part pour les postes de l'est, l'homme du faubourg Antoine, le bougon bon cœur, qui ne veut pas être ému et à qui on n'en fait pas accroire, résume ses impressions sahariennes : « Quand on voit ce que nous avons vu, on est fier d'être Français. » Approbation unanime. C'est tout simple, mais bien motivé. Ils sont fiers de ce que des Français aient découvert ce désert, l'aient policé, puis asservi, que des Français comme ce sergent, ou l'officier d'Adrar, acceptent d'y vivre, sans ce qui, pour un bourgeois de France, fait l'agrément d'une existence. Ils participent à cette grandeur qu'ils ont ressentie à des degrés divers, mais dont tous ont éprouvé le souffle. Si l'on me dit, maintenant, « le Français, à quelques exceptions près, n'a pas l'esprit d'outremer. Il est casanier, il n'aime pas l'imprévu ni l'inconnu, il a si fort le goût de la mesure qu'il se défie de ce qui est grand », je parlerai des douze pèlerins du Touring-Club qui sont allés au désert, à Tombouctou et en Guinée.

GEORGES R. MANUE

FILS DU JOUR[1]

— Venons au fait, — dit l'abbé Rupey. — Il s'agit, vous le savez peut-être, de mon œuvre de Charonne — l'atelier de préapprentissage fondé par votre prédécesseur. Plomberie et ferblanterie, voilà ce que nous fournissons depuis quinze ans, car la chose remonte à la guerre; on l'avait créé pour des orphelins, des fils de soldats. Je ne veux pas que l'Institution ressemble à un vague cercle d'ouvriers bien pensants, à une parlote; cependant, peu à peu, nos garçons viennent là, non pour travailler, mais pour causer. Ils s'embauchent ailleurs, à peine dégrossis, et ils reviennent nous voir — oh! bien gentils, bien fidèles — comme ils reviendraient au patronage. Et ils emmènent les plus jeunes. L'un m'a dit, en propres termes : « On vous aime bien, on a des sentiments, mais pour le boulot, on voudrait bien ne pas être plus nouille que les *laïques*. »

— Il a dit ça?

— Oui, et le plus fort, c'est qu'il a parfaitement raison. Les curés (je dis les curés, puisque curés il y a) sont faits pour enseigner les âmes et non les doigts. Notre-Seigneur était charpentier, il avait des mariniers autour de lui, mais il n'a pas prêché en ouvrant une école technique... On me dit que c'est plus moderne? Je me fiche du moderne. Avec ces mots-là, on justifie les plus grosses bêtises. Enfin on m'a mis là, comme aumônier en théorie, et en fait comme directeur. Je n'y suis pas plus mal qu'un autre. J'aime mieux les bons

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

ouvriers que les intellectuels à la manque — (excusez-moi si je parle si mal; c'est le métier). Mais j'ai l'impression que toute l'œuvre fera fiasco, et la preuve, c'est qu'elle fait déjà fausse route...

Il s'éventa encore, sourit comme pour se calmer lui-même. Il reprit :

— Voilà un drôle de préambule, pour un discours qui tend à vous demander une subvention nouvelle : oh! c'est pour quelque chose que je dirige bien, assez bien, et que je juge mal, assez mal... Vous n'allez pas vous renfrogner, cher Délégué général; il s'agit d'une subvention en nature. Pas d'argent. Des outillages. Nous aurions besoin, pour appâter un peu les gosses, de machines aussi épatantes qu'ailleurs. Tenez, je ne vous parlerai pas aujourd'hui des chalumeaux électriques; mais rien que de nos cuves à acide pour décaper la tôle... Savez-vous bien que...?

Il parla un quart d'heure, sortit des papiers, lut une liste, désigna les maisons chrétiennes qui pouvaient fournir, sans se ruiner, un peu de leur vieux matériel, et qui se feraient ainsi réserver les produits, passables en somme, de l'atelier de Charonne. Il laissa sur la table de M. Beaucamp un mémoire dactylographié : « C'est moi, dit-il, qui ai appris à taper à la machine... » Et il acheva comiquement : « Dire que je suis docteur en théologie, et que j'ai fait à la Sorbonne un mémoire sur les Apologies de Justin et les correspondants de ce vieux raseur! »

Midi était passé depuis longtemps. Dans le corridor, mademoiselle Lebihan déjeunait à sa façon. Par économie et par austérité elle rongeait du chocolat, assise devant sa petite table : le tiroir ouvert contenait trois bananes et un flacon en vermeil, avec sa timbale, qui venait du temps où sa famille n'était pas ruinée et faisait des pique-niques en calèche.

Dans la rue les cornes d'autos et les tramways grondants dominaient une rumeur plus forte. Les ouvriers descendaient par la rue Jeanne-d'Arc, envahissaient, un journal à la main, des terrasses de bistrots. Les arbres avaient encore leur verdure tendre, une ombre légère qui bougeait à peine : sur les escaliers d'une ruelle en pente, des gamins jouaient à se donner l'assaut, en piaillant.

M. Beaucamp et l'abbé étaient descendus ensemble. Celui-ci avait demandé permission de faire un bout de conduite. Celui-là eut l'idée de le prier à déjeuner, mais l'abbé Rupey devait regagner Charonne pour une heure; il mangeait à la cantine les restes de ses apprentis; pendant les mois d'été, il faisait popote avec le clergé de l'église flamande, ses plus proches voisins, et c'était une mortification, car il détestait la bière, étant né à Nuits (Côte-d'Or)... Il racontait tout cela, avec une bonhomie un peu amère. Il soupira soudain :

— Ah! mon cher ami, il en faut du courage, à faire tout ceci dont jamais, jamais on ne sera récompensé...

— Sur cette terre, bien entendu, — acheva M. Beaucamp, sans trop penser à faire la leçon à un prêtre.

Mais l'autre s'était arrêté et lui disait :

— Il y a une récompense, pardon! Forte, mais négative. C'est de se dire qu'après tout, on n'a pas accru l'injustice qui règne dans le monde. Tenez, moi qui vous parle, et qui connais le populo, jamais, au grand jamais, en aucun cas, je n'ai sévi contre mes garnements sur le chapitre politique. Il en est qui sont avancés, socialistes en diable; communistes si vous voulez. Je leur ai dit une fois pour toutes qu'il y a dans ces partis-là une philosophie mauvaise, matérialiste, antichrétienne. Mais est-ce que j'aurai le front de raconter à ces pauvres que le christianisme, ce serait de se tenir à leur place, de respecter des riches qui sont encore moins chrétiens qu'eux — en tout cas pas davantage, et qui sont moins excusables parce qu'ils savent plus de choses qu'eux?... Je connais la vie qu'ils mènent, moi. Le péché n'a pas à Charonne le même accent, la même gravité, la même malice qu'à Auteuil ou au Parc Monceau... Qui oserait me contredire là-dessus?

— Mais parmi vos gens, il y en a qui connaissent la Loi comme les autres? — dit M. Beaucamp.

— Je n'en connais guère, et puis la Loi est faite (est-il dit je ne sais où dans une Épître de l'Apôtre), est faite, non pour le juste, mais pour les méchants et les rebelles. Ou cette parole n'a pas de sens, ou elle veut dire qu'il ne faut pas ergoter, ratiociner, chercher des perversités chez les braves gens, qui peuvent être... (mon Dieu, Seigneur!) des espèces de gentils, des païens à l'état d'innocence.

— Oui, — dit M. Beaucamp. — Mais il faudrait préserver les chrétiens, les justes, les fils du jour, comme dit saint Paul, du contact et de l'exemple de cette société ennemie. Que peuvent-ils y gagner? je ne sais pas. Pourtant je me doute de ce qu'ils doivent y perdre.

L'abbé Rupey resta silencieux une minute; il fixa ses yeux vifs sur un tronc d'arbre, un maigre tronc engoncé dans une grille.

— Peuh! — dit-il, — voyez-moi ce pauvre petit platane. Il a l'air bien vertueux, bien protégé. Mais si vous saviez les ordures, les nids à rats, les eaux d'égout où trempent ses racines, là, tenez, sous son cercle de fonte! Il n'y a pas de vrais justes, il n'y a pas de fils du jour, comme vous dites, tant qu'ils sont séparés du reste de leur espèce. Nous ne faisons pas notre salut tout seuls, mais en amenant le troupeau...

» Ah! certes, j'en connais des cas lamentables; de mes gaillards qui tournent mal à cause d'une femme, d'une fille des rues, qui tombent au plus bas et dont on me dit un beau jour : « Gaston a fait le mec : il est interdit de séjour... Le môme Marcel, il en a pris pour six ans... » Dans ces cas-là, je dis ma messe à leur intention, et non pas à celle des bons petits jeunes gens qui n'ont rien à craindre du bon Dieu, ni rien à reprocher à la Société.

» Je ne vous scandalise pas, au moins? Non? Tant mieux. Car j'aurais autre chose à dire : c'est que certains m'effraient ou me dégoûtent encore plus; j'ai nommé les gens à qui il n'arrive rien du tout, à qui il n'arrivera jamais rien — les gars qui ont une vocation de bourgeois, un égoïsme, une cupidité de bourgeois, et qui marquent dès l'enfance le désir de passer dans l'autre classe. Ceux-là, ils ne casseront rien, ils ne commettront pas de crimes ou de délits, mais à trente ans, je les connais, ils n'auront plus aucun sentiment, ni de vertu, ni de révolte. Ils seront plus durs envers le malheur et le péché que nous-mêmes, parce que nous, nous sommes psychologues, et que l'on nous a appris la charité... A eux, on ne leur a appris que l'hygiène morale. Et on voudrait que je sois, comme la plupart de mes confrères! juste un désinfecteur, un infirmier en noir, pas en blanc, dans l'équipe d'antisepsie.

— Et alors? — demanda M. Beaucamp qui ne comprenait guère.

— Alors, — fit l'abbé Rupey, — je me sens une autre vocation : celle de dire aux favorisés, à ceux qui ont la richesse ou la foi ou l'innocence des mœurs : vous avez encore des péchés sur la conscience, de rudes péchés, oui, mes gaillards, oui, messeigneurs; oui, tous les péchés que commettent les gens que vous ignorez, dont vous vous écartez bien gentiment, bien prudemment. Sans ça ce serait trop injuste... Or, Dieu est juste..

Georges Beaucamp fit quelques pas, et balançant sa sacoche jaune, il répondit :

— Vous n'avez pas tort, monsieur l'abbé, mais je crois qu'il est plus sage de sauver d'abord ce qui peut être sauvé. Notre rôle à nous est de fortifier d'abord la cité des sains, et de la préserver des malsains. Car j'ai remarqué que le mal est beaucoup plus contagieux que le bien... Tenez, vous qui n'estimez pas le peuple qui s'encroûte et s'embourgeoise, que diriez-vous d'un bourgeois qui s'encanaillerait par son imprudence ou sa corruption?

— Je n'ai jamais vu l'exemple, — dit l'abbé — ...Mais je réserverais mes pleurs pour d'autres cas...

M. Beaucamp hocha la tête avec mélancolie; il sentit que, resté seul, il allait subir une crise d'âme plus dure encore qu'il ne l'avait prévue. En serrant la main de M. Rupey, il croyait se raccrocher à lui, le supplier tout bas de parler encore, de tenir des propos si imprudents, si consolants, et contre qui il pût se rebeller, en paix avec sa morale habituelle.

Mais l'abbé Rupey le quitta, et portant son gros corps, les mains un peu ballantes en arrière, descendit dans le Métro des Gobelins.

Sur la balustrade, des amoureux étaient appuyés et parlaient bas. Une fillette en peignoir rose, en savates, regarda le prêtre et tira la langue à cet homme noir qui descendait sous la terre, à l'ennemi du peuple...

***

La maison de la rue Monge paraissait bien noire et bien triste ce jour-là. Alice gisait sur la chaise longue qu'elle ne

quittait guère : à l'heure des repas, on traînait ce meuble devant la table où Georges Beaucamp trouvait son seul couvert. Il mangeait avec gêne, rencontrant, chaque fois qu'il levait les yeux, le regard doux et attentif de sa femme qui semblait délivrée de cette basse servitude. Elle portait un peignoir mauve, et, mal coiffée, tenait, sans le savoir, une espèce de pose voluptueuse. Et quand il s'en aperçut, Georges fut plus embarrassé encore de ses pensées. Il aimait sa femme avec une grande pitié : ce qui est la plus pauvre façon d'aimer.

Aujourd'hui, échangeant avec elle des paroles sérieuses, il essayait de ne rien comprendre à une situation pourtant fort claire. Alice, ne pouvant plus sortir, s'occuper d'aucune œuvre, se faisait rendre compte de toutes les affaires. Elle demanda quelle part les Syndicats chrétiens prendraient aux prochaines élections prudhommales, qu'on annonçait pour le mois de juin. Elle se fit raconter la visite de l'abbé Rupey, de divers autres. Mais Georges ne répéta point les paroles de l'abbé; il savait qu'Alice les eût approuvées et qu'il n'avait pas les moyens d'argumenter devant elle. Et il ne pouvait souffler mot de Jeanne Vigouroux, il était donc obsédé par cette image défendue.

D'un commun accord, les deux époux ne parlaient plus de Jacques. En montant l'escalier, il s'était demandé s'il ne fallait pas annoncer à Alice que leur fils reviendrait bientôt, et qu'il avait très habilement manœuvré. Dès ses premiers pas dans l'appartement, dès qu'il vit sa femme, il sut que ces paroles-là ne passeraient jamais ses lèvres. Il éprouvait devant Alice une pudeur chatouilleuse, bien qu'elle parlât hardiment de bien des choses que les incroyants trouvent gaies et qu'elle trouvait tristes.

Il respectait Alice un peu comme il devait respecter sa propre mère : il ne l'avait jamais associée qu'à sa vie supérieure, aux idées nobles, aux actes utiles. Et depuis près de cinq ans, il avait oublié qu'elle eût un corps. Après la naissance d'Huguette, ne désirant plus d'enfants, ils prenaient déjà honte d'eux-mêmes. Cette honte avait cessé avec son objet. Alice était sauvée à présent; le ventre d'Ève, les entrailles maudites étaient purifiées à jamais. Georges se demanda ce jour-là ce qui adviendrait si sa femme se rétablissait

et redevenait une femme. L'idée de la toucher serait inconvenante, sacrilège... Alors il se pencha vers elle et l'embrassa tendrement. Il n'y mettait aucune hypocrisie : il voulait se prouver à toute force qu'il avait une bonne conscience.

Il revint le soir, à sept heures passées. Il se souvenait du temps où il rentrait allègrement, secouant le poids d'une journée trop lourde. Maintenant, il avait grand'peur de la solitude et du silence. En ouvrant la porte, il se dit avec un cœur battant : « Jacques est peut-être déjà rentré. » Il imagina en un éclair le fils en pleurs auprès de sa mère, une réconciliation grave et touchante, et se félicita d'arriver après les explications... Mais non! rien, aucune présence nouvelle dans l'air confiné de l'appartement.

Il s'assit à sa table de travail, tandis qu'Alice lisait sous la lampe de chevet. Il ferma les yeux pour se mesurer avec ses pensées. Il sentait bien que faute de lectures, d'expérience, il avait mille difficultés à imaginer ce qui se passait là-bas, dans un taudis à Grenelle : il parvenait seulement à poser le décor; il y avait une fenêtre à tabatière, un gros poêle en fonte, un lit-cage... A ce moment il vit sur le grabat une femme brune, dépoitraillée; malgré les efforts qu'il faisait il ne pouvait faire pleurer ce fantôme, rendre pitoyable, ou même méprisable, Jeanne Vigouroux... Il chassa le tableau. Son fils n'y était d'ailleurs point.

Il rouvrit les yeux, et par habitude posa un crayon sur un papier. Il essaya de réfléchir avec méthode. Comment s'opérait la rupture, évidemment fatale? Quelles paroles, quels cris prononçait-on? Quel genre de romanesque? Il n'avait qu'une source à consulter, les vagues souvenirs de *la Dame aux Camélias*, où la vertu majestueuse et le vice attendrissant rivalisent de dignité. Il aurait pu jouer lui-même un rôle comme le père Dupont, non, Duval plutôt... Dans de bons livres qu'il avait lus autrefois, un saint prêtre, un chanoine à perruque blanche, se charge volontiers de démarches pareilles. Mais y concevait-on rien qui ressemblât à l'aventure de Jacques Beaucamp et d'une fille de salle, moulée dans ses torchons blancs? Il eût mieux valu une fille galante, une vraie gourgandine. Eh! justement comme elle disait l'être...

Était-ce possible? Avec son visage rude, ses yeux bruns qui louchaient parfois de si curieuse façon, avec ce corps sain et solide, voilà donc l'aspect que prenait la classique perdition des hommes?

M. Beaucamp la revit soudain avec tant de précision et si près de lui, qu'il s'abandonna à elle : enfin, il fallait un souvenir net pour la bien juger. Il recomposait mal ses traits lorsqu'il s'y appliquait. Tantôt les sourcils froncés, tantôt la large bouche souriante reparaissaient. Elle avait la lèvre supérieure un peu longue, et une fossette au menton. Elle devait avoir des jambes plutôt courtes, la poitrine un peu abîmée, des bras très robustes. Son corps n'était pas de ceux qu'on respecte, qu'on dédaigne enfin...

Il se leva très mécontent de lui-même. Il alla tapoter aux carreaux. Une pluie légère avait mouillé la rue, multipliant les reflets. Il entr'ouvrit le fenêtre : les arbres du square où un Voltaire de bronze est assis parmi les pigeons, filtraient des lueurs roses, un vent tiède purifiait le bruit et le travail de la ville. En bas vivait tout un monde que M. Beaucamp sentait étranger, hostile à ses pareils, un monde qui lui aurait prêché le découragement, et qu'il n'avait même plus d'orgueil à dominer en pensée.

Il repoussa les vitres. Il ferma les doubles rideaux de velours épais, se retrouva devant les photographies sévères, devant Augustin et Monique, tendus vers le ciel, devant la jeune martyre que la mort avait sauvée des tentations. Il se planta devant la glace de sa cheminée, où très souvent il avait vu grisonner ses cheveux. Dans la lumière douce, ce soir, il paraissait jeune, il se reconnaissait comme quinze ou vingt ans plus tôt : et cet homme à moustache courte, qui aurait pu réclamer la part grossière qu'ont choisie les autres hommes, cet homme qui, sans qu'il le lui eût permis, se souriait de façon avantageuse, montrait des yeux clairs dans un visage sans rides. Il le regarda avec méfiance. Il ne pouvait le haïr, mais il le repoussait.

Alice ne faisait aucun bruit dans sa chambre : elle dormait sans doute. Elle avait fini de lire, de prier, de souffrir. Il pensa à un mot qu'elle lui avait dit trois mois avant, lorsque sa santé donnait le plus d'inquiétudes. Elle avait murmuré : « Il faut

pourtant que Dieu me laisse encore longtemps avec vous!... » Est-ce qu'elle aussi se défiait de ce qui pourrait survenir après sa disparition? ou se plaignait-elle de l'injustice qui atteint les justes? Déjà il laissait, lui, évader son esprit, il se plaisait à suivre des images presque coupables, à séduire en somme sa faiblesse, alors que les hommes vraiment courageux évitent même de songer à cette part de lâcheté qu'ils recèlent comme tout le monde... L'abbé Rupey avait tort; être dur pour autrui, c'est encore la meilleure façon de rester dur pour soi-même.

Non, le monde ne méritait pas de complaisance ni d'indulgence. Il fallait châtier ou être châtié. Un certain degré de conscience vous rend plus responsable que la foule, que cette foule dont on dit que le chrétien doit surtout avoir pitié. Foule dangereuse! elle vous environne de son exemple, vous façonne à son image si on n'y prend garde. Tant mieux pour elle si elle est semblable aux plantes et aux bêtes à qui aucun compte ne sera demandé! Il paraît qu'on doit l'aimer, mais de quelle façon se laisse-t-elle aimer? elle n'admet ni la charité ni le dévouement pur; elle veut qu'on épouse ses appétits et ses hontes; elle n'a cure d'être sauvée, elle envie de vous perdre, et vous offre l'appât de cette espèce de bonheur où elle a toujours vécu. Est-ce vraiment un bonheur ou une malédiction? tout se passe comme si les maudits, au temporel, c'étaient ceux qui se croient élus. Ont-ils choisi la mauvaise part? Ah! qu'il leur faut de patience et de fermeté pour rester persuadés de leur mission!

Insensiblement, il se remit à penser sur des images. Il laissa défiler toutes celles que la société réelle présentait sans doute à de plus experts que lui. Certaines revenaient de très loin, de son enfance, de son adolescence, des souvenirs de plages, de casinos, des parfums dans une allée nocturne, des robes de jeunes filles qui passaient au soleil en riant, des chansons d'officiers ivres dans une popote, des dialogues surpris d'amoureux, des confidences d'amis sur des femmes séduites, sur des adultères, les pages de certains mauvais romans, mille témoignages sur ce que l'on appelle ignoblement la joie de vivre. Les paroles goguenardes de son frère Aimé, les photos de danseuses que celui-ci épinglait dans son pupitre, la rentrée qu'il avait faite un matin, à dix-sept ans, après une fugue, de-

mandant à son cadet de lui prêter vingt francs qu'il avait gaspillés. Paul lui-même, quand il était à Saint-Cyr, avait eu une aventure dont on n'osait alors souffler mot. Qui sait si le petit Édouard, qui fut tué à dix-neuf ans, avait été impeccable? A quoi avait songé le Père Pierre avant d'entrer en noviciat? Peut-on sonder les reins et les cœurs, puisque Georges à cette heure, à cet âge, se débattait, lui aussi, contre des tentations de l'esprit?...

Puis soudain apparut Jacques, son fils, avec Jeanne Vigouroux, avec une précision si infâme, si terrible, que le père se mordit les lèvres et sentit une douleur physique dans le côté gauche. Tendresse ou débauche, peu importe; ce tableau-là lui causa tant d'horreur qu'il voulut se demander des comptes. Dans le dégoût, il y avait de la haine, une haine masculine, à qui il ne fallait à aucun prix donner le nom de jalousie.

Alors, il se mit à prier, non pas à genoux comme les femmes ou les coupables, mais restant assis devant ses papiers et le petit crucifix, les yeux bien ouverts pour demander secours à ces objets familiers, et tenant serrés dans ses paumes les deux coins de sa table de travail. Il se sentit apaisé peu à peu, rien qu'en prononçant mentalement les paroles qu'il savait par cœur. Il respira, il sentit que tout allait rentrer dans l'ordre.

Mais une petite pendule se mit à sonner avec limpidité. Il croyait qu'il fût onze heures. C'était minuit : « Jacques n'est pas rentré. Il ne rentrera pas... » Tout son courage flotta aussitôt. Et il se remit à exécrer ces adversaires inconnus, innombrables contre qui la pensée ne pouvait rien. Il fallait pourtant aller les trouver, les affronter, les vaincre : « Il n'est pas rentré. Il ne rentrera plus. »

XI

Jeanne marchait très vite et parlait à mi-voix. Elle savait bien que les passants la prenaient pour une folle, certains la considéraient avec une insistance équivoque; même elle reçut des compliments et des offres qu'elle n'entendait pas. Une mèche noire sortait de son chapeau, elle ne se souciait pas de déclouer un de ses talons, déjà tourné.

Elle passa devant la terrasse d'un petit restaurant, à Montparnasse, où le cuisinier lui avait emprunté dix francs, un beau soir, et ne les lui avait jamais rendus. Ce souvenir accrut sa rancune universelle. Elle gardait contre M. Beaucamp une telle colère, mais ce n'était pas un sentiment sans charme, car elle se complaisait à se voir poursuivie par la guigne. Parfois, elle murmurait à des puissances inv sibles : « Et allez donc! c'est complet! »

Elle en voulait surtout à ce monsieur d'avoir tendu un piège, puis de l'avoir si bêtement découvert. Mais à elle-même d'y être tombée tout de suite. « Avec moi, on ne se gêne pas. On me voit venir. Tiens, ma fille, on s'intéresse à toi. On te trouvera une place, à cause de tes gosses, et parce que tu as l'air bien honnête. Passez donc à mon bureau quand vous aurez besoin d'un avis. Et ceci. Et cela!... Seulement il faut que vous me rendiez ce garçon qui n'est pas fait pour votre pomme. Voyons, un petit monsieur si bien élevé, si gentil! Est-que vous vous rendez compte?...Oh! mais tout à fait en douceur: pas de scandale, pas de raffût. On pourrait s'entendre avec vous pour une petite indemnité, puisque vous avez une situation de famille intéressante... Si j'étais restée, il m'aurait posé des questions comme un quart-d'œil. La profession de monsieur votre mari? son domicile actuel? vos noms, prénoms et occupations habituelles. J'aurais rempli une fiche pour leurs curaillons. Et il aurait peut-être fallu que j'aille à confesse, je voyais ça venir... Comment est-ce que mon fils se comporte au plume? Avez-vous seulement passé une visite médicale? Avez-vous songé aux conséquences possibles de cette pénible aventure? Quel journal achetez-vous? Ta grand'mère savait-elle danser?... Ah! non, non et non! »

Ce monologue incohérent la menait de rue en rue, de trottoir en trottoir. Elle ne songeait même pas à déjeuner, bien qu'il n'y eût rien à la maison, et que le petit dormît encore... Le petit? elle ne put, en pensant à lui, reporter sur son image une part de sa colère.

Lui, bien sûr, il n'était pour rien dans tout cela. Si son papa avait été mis sur ses traces, qu'y pouvait-il? à preuve que le père Beaucamp était venu chez Alvignac et non pas à la maison. Mais peut-être ce monsieur avait-il eu de la pudeur,

et il ne voulait pas (comme disent les journaux) pénétrer dans la vie privée. Et puis il aurait été péniblement affecté (comme ils disent encore) de voir un logement peu confortable, ah! pour sûr, peu confortable... C'est drôle comme le père et le fils se ressemblaient peu. Mais des bourgeois, tout ça : en montant en graine, Jacques serait comme l'autre. Un bon petit cependant, sans malice, et dont on n'aurait jamais cru qu'il avait poussé dans la famille d'un Délégué général à je ne sais quoi, sous le portrait du pape.

Lui, il regardait franchement, depuis les premiers jours où il avait la parole coupée rien qu'à me voir faire son addition. Monsieur son père, assez bien de sa personne, plus distingué nature, parlait infiniment mieux et avait les yeux gris, non pas bleus. De la douceur, une douceur un peu dégoûtante... Au fond, qu'est-ce qu'il y avait là-dessous? un homme probablement qui n'aurait pas mieux demandé que de... Ah! cette idée-là était tout à fait horrible. Mais il ne faut s'étonner de rien avec de tels cafards. Quel plaisir de les scandaliser! je lui ai jeté à la figure les mots qui devaient le plus l'épouvanter.

Après tout, c'est ce qu'il attendait de moi : paillasse... paillasse, ils doivent appeler comme ça les femmes qui ne sont pas de leur monde. Tout cocus qu'ils sont par les leurs... Eh bien, oui, catin, mais pas à son service, toujours! Et une qui va lui montrer si elle est intéressée dans la vie! Et plus courageuse que tous ces fainéants qui n'ont qu'à s'asseoir devant leur bureau et à soupirer dans leur téléphone : « Mais comment donc, cher ami? Oui, parfaitement. A très bientôt, je m'en occuperai d'urgence. Comment va-t-on chez vous? » — Au moins, son fils n'était pas de la même race. Probablement pas de lui, car on voit assez sur les livres que les ménages ne vont guère mieux là-bas que par ici. Jacques, c'était malgré tout, le petit, qui ne s'attendait à rien de mal, qui avait passé une dure nuit, et à qui il allait falloir faire une grosse peine...

... Elle délibérait comment le chasser le mieux possible, puisque l'honneur l'exigeait. Les larmes lui venaient aux yeux. La solitude allait recommencer, et la mistoufle, quoi! Impossible de garder aucun homme, ni les rossards, ni les naïfs, ni le mari, ni les amis sérieux, ni les autres. Impossible

de se refaire une vie, et de se dévouer gentiment, comme elle l'eût tant souhaité. Et lui, qu'est-ce qu'il allait devenir? Jamais il ne serait convaincu par les histoires qu'elle voulait lui conter. Est-ce qu'il faudrait le prendre par la rudesse ou la douceur? Est-ce qu'elle trouverait seulement des mots pour lui parler?...

Un moment la tentation arriva de laisser tout en l'état, de filer avec le petit, loin, très loin, où on leur ficherait la paix. Qu'est-ce que les gens pouvaient contre eux, en somme? Voler un bourgeois à la bourgeoisie, ça faisait déjà une bonne vengeance...

Mais un sursaut de colère la reprit, elle entra dans un débit et se fit servir sur le zinc deux petits verres d'alcool. A jeun, cela la fortifia; elle aurait voulu être saoule; mais il suffisait d'avoir la tête vide pour être moins malheureuse, et la langue déliée pour faire son devoir...

La fin du trajet passa comme dans un rêve. Le soleil était déjà chaud; c'est par un temps comme ça qu'il aurait fallu être heureux.

Des gens s'asseyaient déjà à même le trottoir avant d'écouter la sirène de leur usine. Des voitures de quatre-saisons rentraient presque vides. Dans la rue du Commerce, après l'interminable boulevard et son viaduc massif, la foule commençait à grouiller. Jeanne dut fendre des groupes, bousculer, se faufiler, et quelqu'un dit : « Non, mais, la môme, ta soupe est sur le feu?... » Un autre repartit, à cause de la coiffure : « Visez le Critérium des Chapeaux-rouges. » D'habitude, elle eût envoyé sa réplique. Mais elle n'entendait même plus.

Elle arriva dans sa courette où le soleil ne pénétrait point; des flaques d'eau luisaient sous la pompe. L'escalier semblait encore plus noir que d'ordinaire et sentait fort mauvais. Jeanne tourna sa clé prudemment. C'était le premier geste qu'elle fît avec douceur. Elle jeta les yeux sur le lit de fer où Jacques dormait. Il gisait sur le côté, haletant, la lèvre lourde; une de ses grosses mains pendait jusqu'au carreau rouge avec le drap tordu...

Elle avait pensé qu'elle le secouerait, qu'elle lui crierait des choses cruelles, en pleine figure. Mais le présence de ce corps

immobile lui imposa. Elle n'osa même plus marcher dans la pièce. Elle rabattit machinalement sur la fenêtre disjointe un pan de rideau tout englué de suie. Il y avait sur la table, avec les bols noirs de café, une petite cruche en grès. Elle se v rsa un peu d'eau dans la gorge. Puis elle arracha son maudit chapeau, se frotta la tête sans peur d'ébouriffer ses cheveux. Elle s'assit sur une des deux chaises, tenant encore son vieux sac dans ses mains sèches.

Elle ne quittait pas de l'œil le petit, qui se livrait sans défense : non, il ne ressemblait pas à M. Beaucamp. Sa tignasse était blonde, son nez aigu, ses pommettes osseuses; il avait l'air d'un pauvre. Bien entendu, il dormait dans sa chemise de travail, sa chemise sale et bourrue, où un gousset boutonné se gonflait des quelques billets qu'il possédait au monde, et qu'il n'avait pas encore donnés à Jeanne.

Elle le regardait avec avidité, parce que c'était presque fini de le voir, avec tendresse, parce qu'elle reconnaissait tout son corps, avec respect, parce qu'elle savait maintenant qui il était. Et elle admirait un peu en lui la condition qu'elle détestait chez les autres. Elle aurait eu envie de s'agenouiller pour l'embrasser doucement, mais il se fût réveillé comme d'habitude en se jetant à son cou, et elle ne pouvait plus supporter cette idée. D'ailleurs elle calcula : « Il ne dort que depuis six heures à peu près. A son âge, il a besoin de tout son sommeil. »

L'après-midi déclina; la lumière se ternit encore dans la cour; Jeanne ne bougeait toujours point. La paille de la chaise était arrachée sur la droite, elle en tirait un brin qui résistait, elle le tordit enfin; il sentait la poussière. Près de l'armoire, une souris se hasarda, courut, regarda de ses yeux vifs ces êtres qui d'ordinaire faisaient un bruit terrible, ces monstres assoupis. Maintenant Jeanne avait faim, et se sentait lasse. Elle ne savait même plus ce qui se passerait quand Jacques se réveillerait, ni quel courage elle aurait encore.

Les gestes sont moins indociles que les pensées. Elle se leva enfin et fit prendre à ses mains une décision inexorable. Elle atteignit sur une planche la valise du petit, qui tomba sur ses bras; elle jeta dedans divers linges qui ne lui appartenaient

pas, les livres cartonnés, les pauvres livres scolaires que Jacques laissait traîner un peu partout, un chandail qui pendait comme une pièce de boucherie au revers de la porte... Peu à peu elle s'habitua à agir plus brutalement; elle ferma la valise, la posa sur la table, elle attachait une courroie; quand elle comprit que le petit avait les yeux ouverts et la regardait.

Elle lui dit :

— Voilà, ton bagage est fait. Tu peux t'habiller.

Il balbutia :

— Mon bagage?

— Oui, parce que tu n'as plus qu'à partir. Ce soir, tout de suite...

Elle allait pleurer; heureusement, Jacques assis sur le grabat qui grinçait, prenait un air plus mécontent qu'effaré. Il regardait tout autour de lui et murmura :

— Quoi! quoi! tu plaisantes, Zaza?

Elle repartit :

— Et ta famille, tu crois qu'elle plaisanterait avec moi? je la connais maintenant, ta famille. J'ai vu ton père, ce cher monsieur Beaucamp.

Il sauta sur ses jambes, ridicule, en caleçon tordu :

— Tu as vu mon père? Il est venu ici?

— Il n'avait pas besoin. J'ai été à son domicile.

— Chez nous?

— A son bureau. On a des relations, mon petit, tu penses! Allez, habille-toi.

Jacques n'avait plus l'air que d'un enfant puni. Il laça des chaussures. Il endossa une veste. Il frissonna. Il reprit :

— C'est toi, c'est toi qui me chasses? Tu ne veux plus de moi? ce n'est pas possible. Qu'est-ce que j'ai fait?

— Rien, — dit Jeanne. —Tu ne croyais pas qu'on allait rester ensemble à perpète? Est-ce que tu t'es regardé? et tu m'as regardée aussi? On n'est pas du même tonneau.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire, tout ça?

Elle évitait de le regarder. Elle marchait près de la table, appuyant de temps à autre sa main sur la toile cirée, froide et visqueuse.

— Allons! — reprit-elle. — Faut pas chercher à com-

prendre. Est-ce que tu comprendrais quelque chose, toi? un bon petit monsieur élevé dans le coton, avec la crainte des courants d'air et du linge sale, et de nous autres qui sommes sur le trottoir dès qu'on est mômes, qu'on n'a pas fourrés au catéchisme, et dans les écoles, et dans les maisons à tapis... Est-ce que tu sais ce que c'est que la vraie misère, la mouise, celle qui vous dégoûte? Est-ce que tu crois qu'on voudrait être intéressants à cause de ça, et visités comme des bêtes curieuses, avec un petit pain, avec deux sous d'aumône, la charité, quoi? Ah! non, on s'en moque, nous autres. On veut bien que vous nous laissiez tomber, mais on ne voudrait pas que vous nous aimiez pour ça, tout de même...

Il se précipita sur elle, lui saisit les mains. Elle le regardait bravement dans la pénombre, en tordant sa bouche de façon cynique. Et ses yeux louchaient éperdus sous ses gros sourcils froncés.

— ...Qu'est-ce que je suis, moi? une traînée. Tu le sais bien. Non, tu ne le sais pas? Tu as peut-être des illusions sur moi? Allons, ne faisons pas la bête.

— Je n'ai pas d'illusions, — dit-il tristement. — Je t'aime, malgré tout, je t'aimerai toujours.

Elle arracha ses mains, et, se détournant, elle cria :

— Non! il est trop gourde... Je te dis que j'ai arrangé ma vie autrement. Tu n'as pas besoin de savoir. Tu n'as pas eu ma fleur, tout de même, je suppose?

Elle s'aperçut que ce langage grossier était ce qui désarmait le mieux le petit. Alors elle se jeta à corps perdu dans les paroles les plus affreuses, en accusant la misère des pauvres et leur abjection irréconciliable; elle lui énuméra l'avocat de Troyes, et l'étudiant en médecine, et le chauffeur russe, et un patron plombier, et le marchand de couleurs chez qui elle avait servi, et bien d'autres dont elle ne savait pas au juste s'ils l'avaient eue ou désirée, tous ceux dont elle avait surpris le regard, accepté les paroles, dont elle ne savait même pas les noms... Elle mentait à plaisir, elle se couvrait de l'opprobre que la terre entière aurait pu lui jeter. Elle trouvait des détails atroces et ignobles. Elle remontait jusqu'à son enfance, à l'époque où les polissons de Villefranche l'auraient débauchée sans invraisemblance, au temps où elle traînait la misère de

place en place. Il y avait dans ces inventions des noms et des prénoms qu'elle forgeait en s'admirant de son audace, car il suffisait de puiser dans les souvenirs obscurs. Et des pauvres et des riches, des voyous et des commerçants établis, et des soldats américains, à l'en croire, et des tirailleurs annamites...

— Voilà comme je suis, — acheva-t-elle. — On ne se refait point. Tu ne t'en doutais pas!

Jacques resta les yeux baissés et dit lentement :

— Si, je m'en doutais.

Elle ressentit un coup à la nuque, et son sang se mit à battre. Elle se doutait bien qu'il mentait, et qu'il la soupçonnait vaguement de mentir. Car tant d'aveux n'avaient rien de naturel. Ils restaient face à face, embarrassés par leur cruauté réciproque.

Jacques ne pouvait réfléchir, mais il posa la seule question possible :

— Pourquoi me dis-tu tout cela maintenant?

— Parce que j'ai réfléchi à nous deux, voilà.

— A nous deux?

— Oui. Tu ne savais pas qu'on n'est pas du même côté? Moi, je suis ici, toi, en face. C'est de naissance. On ne se change pas.

— Tu as assez de moi, — redit-il. — Tu ne m'as jamais aimé.

Elle ne répondit pas, et il sentit aussitôt son romanesque, son ridicule. Il tourna autour de sa valise, accablé de faiblesse. Et subitement :

— Mais rien ne m'explique comment tu as connu mon père. Où est-ce qu'il nous a retrouvés?

Elle comprit que le moment était venu de trancher le dernier lien, et se mit à rire d'un air dégagé :

— ... Je le connaissais depuis longtemps.

— Non, non! — murmura le petit.

— Si, c'est comme ça. Je te répète qu'on a de belles relations, nous autres. Est-ce que tu crois que ce n'est pas un homme comme les autres, ton papa? Est-ce qu'ils ne sont pas tous comme les chiens autour d'une chienne?

— Où donc l'as-tu connu?

— Tu veux le savoir, tu veux?... avec tous les détails?

Il regardait Jeanne avec épouvante. Et elle, tandis que ses mots s'échappaient, sans les gouverner, elle revoyait M. Beaucamp, sa politesse, sa douceur, le visage grave et la moustache courte de l'homme qui avait mené le jeu contre elle. Ah! elle se vengeait enfin!

— Oui, — reprit-elle : — tu as compris... Ça n'est pas beau, et ça, je n'aurais pas voulu te le dire ...

Jacques secoua la tête; il était vaincu, cette fois; et le monde changea de couleur.

Il tomba assis sur la chaise de paille. Mais il vit que la main de Jeanne s'avançait vers lui, allait le toucher. Il bondit pour échapper à ce contact.

Il empoigna le bagage, arracha sa casquette du clou où elle pendait, et il passa la porte si vite que le battant ne se referma point.

Dehors, passé l'escalier crasseux, la nuit régnait, la nuit véritable; les maisons des hommes, les asiles de tant d'ignominies amassaient, sous le ciel vert, leur densité et leurs puanteurs.

Il s'aperçut qu'il était seul dans l'impasse déserte, puis dans une rue silencieuse; et qu'il ne savait plus où aller. Il ne se croyait plus coupable, puisqu'il n'y avait personne digne de lui pardonner. Les gens qu'il croisa ensuite, où il se mêla, il les voyait pour la première fois. Il remarqua des voyous groupés sur le boulevard de Grenelle, des filles vêtues de lustrine, qui marchaient en bande, échevelées, lançant des cris rauques. « A présent, disait-il, je suis comme eux. Rien de plus. Je suis comme tous les hommes. » Il ne pouvait plus penser, ses idées étant tombées de lui comme mortes. Il sentait une espèce de contentement atroce qui était le désespoir.

Et pendant qu'il s'éloignait, de rue en rue, sous les lampes implacables, Jeanne restait dans la chambre obscure; elle ne pensait plus au fils, mais au père, et elle répétait à mi-voix : « Le salaud, le salaud... »

A présent elle croyait presque aux paroles qu'elle avait prononcées; elle haïssait pour se consoler de n'aimer plus.

*
* *

Quand il arriva aux quais, Jacques se trouva soudain devant une horloge lumineuse. Il était près de sept heures : les autres jours, c'était le moment où, Jeanne déjà repartie, il allait manger un morceau et faire flamber le petit fourneau à gaz de pétrole. D'habitude, il ne sortait pas; il attendait, en lisant ses manuels, l'heure d'aller à la brasserie. Quelquefois Rousseau lui donnait rendez-vous dans un petit café, derrière le Palais des Sports, sur le coup de neuf heures; se moquait de lui parce qu'il ne buvait que des sirops ou des eaux minérales. Jacques tirait de sa poche une petite montre en or qui datait de sa première communion; les copains avaient bien remarqué l'objet. Ils disaient : « T'as là un chronomètre de sansonnet! » Et en y pensant, il se tâta, se fouilla : il avait oublié la montre chez Jeanne, dans sa fuite hâtive. Il la revoyait pendue à un clou sous le calendrier. Son premier mouvement fut de rebrousser chemin; il secoua la tête : jamais plus, tout était fini! qu'elle gardât, qu'elle vendît ce cadeau involontaire! C'était encore un peu de sa vie qu'il abandonnait pour toujours.

Il était arrêté au bord d'un trottoir avec sa valise. Des taxis passaient devant lui, sans ralentir devant cet homme en casquette qui n'avait pas l'air d'un client. Il s'enfonça dans des rues modestes, arriva devant un bâtiment militaire où le bureau des engagements pour la Légion étrangère s'annonçait en lettres noires. Il y avait alentour des affiches bariolées sur tous les murs, des uniformes dans tous les débits. Là encore, c'était la servitude...

Jacques reprit sa route et rejoignit les quais. Il longea les hautes maisons neuves du Champ de Mars : des corridors luxueux à tapis épais, de vastes fenêtres remplies d'une clarté joyeuse, où il apercevait des lustres; des autos vernies commençaient à stationner aux portes. Lui, il n'était d'apparence qu'un petit ouvrier forcé de traverser un quartier bourgeois. Il tournait le dos à Grenelle, inconsciemment, pour quitter Jeanne et la brasserie Chapron.

La soirée était douce; des dames qui sortaient de quelque

thé s'embarquèrent dans une voiture. Elles gloussaient, elles parlaient anglais. Plus loin des lycéens se disaient adieu, avec des cahiers sous le bras. L'un d'eux, tête nue, en culotte de golf, se mit à courir et faillit bousculer Jacques Beaucamp; il s'écarta, mais ne le regarda point. Le goudron humide de la chaussée avait par moments l'odeur d'une femme brune.

Comme la valise commençait de le fatiguer, il poussa jusqu'à la gare des Invalides et la mit à la consigne. Il ne savait pas s'il viendrait jamais la reprendre : l'employé l'arracha et l'emporta brutalement. Alors Jacques eut envie de crier : « Rendez-la moi » et de raconter une histoire de train. Mais il n'osa pas. C'était comme si le destin lui avait enlevé ce qu'il possédait sur terre, en échange d'un petit papier qu'il ne savait où cacher.

Une fois les mains libres, il compta son argent. Il avait encore trois cents francs sur les cinq cents de l'oncle Aimé. Il reporta sur ce dernier la dernière pensée un peu douce qu'il pût concevoir. Au moins, celui-ci ne l'avait pas trompé. Lui seul, n'était pas un hypocrite : aucune infamie ne pesait sur lui, Tandis que les autres... Ah! d'y penser seulement!... Il se débattait dans des réflexions où sa logique se perdait, plus fort cependant que son imagination. Il chassait l'image de son père; il la chassait vers un autre monde désormais interdit, plus ignoble encore que celui où il était exilé.

Et sa mère? Pourquoi n'avait-elle pas répondu à sa lettre, qui lui donnait pourtant une adresse? Pas de danger que Jeanne eût intercepté la réponse... Alors, elle avait laissé Jacques à sa perdition, sans s'occuper de le juger mieux, de le peser avec d'autres balances que les autres de là-bas?... Qui sait même si cette femme irréprochable et digne de pitié, ne cachait pas, elle aussi, des fautes affreuses? quelle pureté, quelle austérité restaient encore intactes? quels étaient les plus intéressés à prêcher la loi, sinon ceux qui n'y croient point et ne la pratiquent pas eux-mêmes?

Néanmoins il ne pouvait accommoder ces notions-là à des êtres qu'il connaissait. La suspicion, la certitude ne pouvaient changer leur personne vivante : elles la détruisaient. Devant Jacques, bien incapable de remanier en esprit l'univers,

M. Beaucamp, ni sa famille, ni Jeanne, ni personne n'avait pu prendre une figure nouvelle : il avait cessé de les imaginer. L'horreur qu'il concevait d'eux était abstraite, n'atteignait aucun objet. Il eût fallu, pour qu'il détestât son père et sa mère, qu'ils vinssent se dresser devant lui et crier, comme Jeanne, leur confession, ouvrir leurs vêtements, faire toucher du doigt leurs plaies et leurs sanies. Mais non, ils s'étaient enfuis, voilés d'une honte vague. Ils avaient disparu à tout jamais; réfugiés parmi les vrais morts, ceux à qui on ne peut plus même songer. Jacques n'éprouvait pas contre eux de rancune. Il les sentait seulement déchus et maudits avec lui. Et pourtant il était entré, sans eux, sans personne au monde, dans la solitude.

Il marcha longtemps, repassa des ponts, longea encore la Seine sur les quais plus déserts, moins humiliants. Mieux valait côtoyer des jardins fermés, des palais morts que de rencontrer des hommes oisifs et des femmes heureuses, qui possédaient en propre des cantons de la terre... Le Louvre dépassé, il rentra soudain dans la foule; il vit une église sur une place; d'ordinaire il y fût entré pour se sentir dans le calme et demander du secours. Mais il savait bien que désormais la honte l'empêcherait de pousser un tambour de cuir, de sentir l'odeur de moisissure et d'encens en effleurant un bénitier. Justement un sacristain fermait les grilles. Il reconnut Saint-Germain l'Auxerrois.

Comme il était très las déjà, il s'assit sur un banc, sous les arbres; il regarda la façade compliquée, les porches étroits, les vantaux massifs. Il se voyait, en d'autres circonstances, pénétrant dans un bas-côté, s'arrêtant devant la pénombre d'une chapelle où un confessionnal, drapé de serge verte, l'aurait reçu... Cette rêverie lui causait à la fois du regret et de l'horreur, car il n'y avait aucune oreille au monde, même celle d'un prêtre, qui pût écouter des aveux qui eussent été une accusation contre l'ignominie universelle. Et que pourrait-on lui dire, lui conseiller? rentrer dans une famille aussi souillée que lui? dans une classe qui l'avait chassé, parce qu'il n'était pas fait pour elle? accomplir des devoirs envers une femme qui les avait bafoués, et lui avec, en lui riant au nez? Encore, elle, c'était la moins infâme. Une malheureuse, une victime de

la société, pour qui il aurait pu encore prier. Mais il ne saurait plus prier, de peur d'être encore dupe. Tout était devenu immense et vide.

Et cependant une chose était sinon évidente, du moins sensible; la résignation avait encore du prix, plus de prix que la révolte, quand on s'appelait Jacques Beaucamp, visiblement marqué pour des misères et des malheurs sans nombre. Il jouissait d'un obscur plaisir à mesurer le gouffre où il était tombé : il n'avait pas eu la moindre larme à ses paupières. Il trouvait naturel d'accomplir une espèce de vocation. Et quand il regardait sa conscience, il se reconnaissait pour le moins coupable de tous. En somme, personne ne l'avait jamais aimé, et il avait été toujours prêt à aimer les moins dignes. Comment eût-il été puni? l'était-il donc à la place des autres? cette idée vague ne lui déplaisait pas. Il l'avait déjà reçue Dieu sait où, un mois avant, mais il ne s'agissait alors que d'être pauvre avec une pauvre fille pour compenser l'égoïsme de ses pareils.

A présent il s'agissait peut-être de souffrir des épreuves monstrueuses, une déchéance incroyable, pour expier les fautes de son père. Pareilles aux siennes? bien pires que les siennes... Son parti à lui était déjà pris : il avait vu, pendant que Jeanne parlait, la malédiction de la chair. Jamais plus il n'y participerait. Il était purifié; la souillure n'est définitive que pour ceux qui ne s'en avisent pas. L'effrayante rencontre qui avait rapproché le fils et le père dans les bras de la même femme, ce n'était pas une honte de plus, pour lui du moins; c'était le signe d'une interdiction particulière. Pour Jacques, ce que les autres nomment bonheur ne s'appellerait jamais qu'infamie.

Il marchait de nouveau. Il n'avait pas faim, mais sentait la faiblesse. Il acheta du pain au poids dans une boulangerie déjà vide, rue Montorgueil, la patronne avait déjà éteint sa vitrine; elle cachait mal sa peur devant ce pâle client qui survenait à l'heure où l'on compte la caisse. Rassurée, elle le chargea de deux morceaux supplémentaires :

— Allez, — dit-elle, — demain ça serait rassis.

Elle le regarda s'éloigner; elle avait l'habitude, dans ce quartier, de faire l'aumône aux clochards. Mais celui-là était

de meilleure mine. Puis elle se remit à son tiroir, et elle secouait la tête toute seule.

Il remonta le boulevard Sébastopol, qui grouillait déjà de filles et de mendiants. Des groupes d'hommes, couleur de cave, sortaient des ruelles et se dirigeaient lentement, comme des blattes, vers les Halles illuminées, en quête d'un camion à décharger, d'un sac à porter, d'un fruit à repêcher dans le ruisseau. Le trottoir jonché de papier, étoilé de taches humides, rampait comme honteux devant les magasins jalousement clos. Sous les bâches encore tendues ou les marquises obscures, devant les volets impassibles, des êtres se blottissaient, fuyant les réverbères, tantôt plusieurs serrés ensemble sans se parler, tantôt assis dans une dignité solitaire. Les femmes qui passaient par là balançant les hanches et jetant des œillades au coin des rues, se suivaient presque en file, se croisaient, échangeaient des signes ou des jurons. Toute la plèbe nocturne avait pris possession de cette ville abandonnée, une plèbe qui ne savait où abriter le vice et le dénuement, et qui ne regardait plus qu'elle-même. Car sur la chaussée roulaient encore des trams éclairés, des voitures douces et luxueuses, parfois un char sombre rempli d'agents qui rentraient d'assurer l'ordre en quelque meeting de banlieue. Et les gens appuyés au mur, agglomérés sur les bancs, engourdis sous les portes ne levaient jamais les yeux vers ces vestiges d'une autre vie. Ils appartenaient à une faune abyssale, aveugle et sans ouïes, presque sans mouvement; comme attachés à la vase, ils restaient des quarts d'heure immobiles devant une affiche, un édicule, ou butés devant une boîte écrasée, un trognon de chou qui semblaient devant leurs pas des obstacles insurmontables. Dans les rues affluentes, on entendait parfois des sifflets, une rumeur de rixe, une galopade; quelquefois une fille chassée d'un bar, un vieux mendiant évincé d'un porche, se réfugiaient dans un angle d'ombre; un policier en civil arpentait le sol de ses lourds talons et faisaient de brusques volte-face.

Quand il arriva à la hauteur des boulevards, Jacques pensa à son oncle qui devait rentrer d'un théâtre à l'*Hôtel Lancashire*. On n'aurait pas reçu le quémandeur en casquette s'il s'était présenté au portier; et cette visite eût sûrement

terni la réputation de M. Aimé Beaucamp, un habitué, un représentant des plus honorables firmes du Nord. Cette idée en évoqua d'autres, et Jacques se vit, Dieu sait pourquoi, gagnant à pied, par des routes pavées, un pays plein d'usines qui ressemblait à Fletinghem... il y travaillait, plus inconnu que dans la banlieue parisienne où les gens, leur accent, leurs manières lui rappelleraient toujours Jeanne, le copain Rousseau, et les habitués du Palais des Sports. Oui, il logeait dans une petite chambre propre, au premier d'une maison en brique, toute pareille à ses voisines, et qui portait un numéro comme 165 ou 232; on entendait les pianos mécaniques, on se donnait des bourrades joyeuses, on pintait de la bière, et on accompagnait un jour les conscrits pavoisés de rubans et d'images, coiffés des *buses* de leurs grands-pères. Il était l'un d'eux, sauvé, confondu avec tous les autres; on lui avait donné un sobriquet; il n'était plus Jacques Beaucamp.

Il se réveilla comme d'un somme, toujours piétinant dans les rues; il avait dépassé la gare de l'Est. De nouveau un faubourg où nul ne le remarquait. Il n'avait qu'une idée, puérile, mais obstinée : quitter Paris, dépasser la barrière. Des tramways menaient encore jusque-là. Mais prendre le tramway, c'était enlever tout mérite à cette évasion; c'était se faire voiturer vers un but précis, forcer le destin si vague, si clément peut-être dans sa cruauté.

Il était plus de minuit; le long du canal Saint-Martin des colonnes de pierres grises défilaient, supportant parfois une rame joyeuse de métro. Les bancs étaient tous occupés, chargés de personnages informes, allongés la face dans leurs bras, ou bien repliés, accroupis, les mains et la tête pendantes vers leurs crachats. Une femme tenait contre elle deux enfants haillonneux, mais emmitoufflés et qui, mieux qu'elle, oubliaient de vivre! Ah! que de choses la société avait à expier, avant même les fautes de l'âme!

...Où était au juste ce banc? sur une petite place où se jetait la rue Ordener, et des ruelles tout à fait inconnues. Les charrettes de maraîchers, venant de la banlieue, indiquaient assez où était l'issue de cette ville interminable. Le silence était presque établi, rompu çà et là par un moteur qui fuyait,

déchirant tout droit l'espace comme une toile. Jacques s'assit, épuisé. Derrière son dos, sur l'autre banquette, il y avait un paquet abandonné, qui n'exhalait aucune odeur, des hardes enveloppées de vieux journaux.

...Il releva les paupières presque aussitôt : quelqu'un le regardait. C'était un homme fort sale et fort voûté, pas tout à fait un vieillard. L'inconnu s'excusa, avec une prononciation bizarre :

— Je venais chercher mes affaires.

Et il fit le tour du banc; Jacques ne le suivit pas des yeux. Il revint :

— Faut pas rester dans ce coin. Il y a beaucoup de police les mardis : papiers, rafles.

— Ça m'est égal, à moi, — dit Jacques.

Et soudain il réfléchit que ça ne lui était pas égal du tout, car on l'interrogerait, on vérifierait peut-être son domicile, le vrai; on retrouverait peut-être ses parents... Eh bien! il ne répondrait pas. Mais alors le cas devenait grave : toute une affaire qu'il prévoyait mal. Sa tête faible se brouilla.

— Où est-ce que tu vas, toi? — reprenait l'homme.

— Nulle part.

— Alors, méfie-toi. Tu n'as jamais été au quart, à la cave, quoi?... Chômeur?... Pas depuis longtemps?...

Il dévisageait Jacques avec un air critique, plutôt méprisant. Autrement il semblait prudent et humble. Il hésitait à parler :

— Moi, — dit-il enfin, — je suis Polonais; j'étais plutôt : il y a trente ans... A ta place, j'irais... enfin tu n'aurais qu'à venir là-bas, dans la zone. Là tu n'es pas surveillé, tu es libre, à moins que...

— Je n'ai rien fait de mal, — répliqua Jacques en se levant.

A sa grande surprise, l'inconnu chargea le ballot sur son dos et se mit en marche, sans continuer de parler.

— Est-ce que je peux aller avec vous?

L'autre balbutiait maintenant des mots chuintants dans une langue inintelligible. Il voyait Jacques le suivre et il ne s'occupait de lui ni pour le semer ni pour le garder à ses trousses. De temps en temps, il ahanait, changeait son paquet d'épaule.

Il traînait ses pas pesants sur son ombre qui tournait autour de lui.

Ils passaient en silence dans des avenues inconnues. Tout à coup, une charrette grinça, escortée de femmes et de personnages en uniforme. Des lampes électriques brillèrent, se rapprochèrent, semblaient fouiller la rue. Ce n'étaient pas des chiffonniers, mais des gens de l'Armée du Salut qui faisaient la chasse aux vagabonds. Leur cortège défila sur la chaussée. Un rayon lumineux erra jusqu'à Jacques et à son compagnon, s'éteignit aussitôt. Le Polonais marchait toujours lentement, et le dernier regard des hommes les quitta.

... Jusqu'à la porte Clignancourt le silence et la solitude recommencèrent. D'immenses maisons semblaient bastionner Paris sur ce front; des casernes aux mille fenêtres, sans une lueur, sans un soupir, qui blanchoyaient au-dessus des réverbères, protégées par une sorte de corps de garde. Et l'avenue passa soudain du pavé de bois au pavé de pierre; autour d'elle, le terrain descendit de quelques mètres; il n'y eut plus qu'une espèce de bois taillis, plein de fondrières et de cabanes, où veillaient par place des quinquets.

Ils tournèrent plusieurs fois à des espèces de carrefours. La rue devint chemin, le chemin sentier, et se traîna dans des flasques mal séchées, bordé d'appentis baroques, rapiécés, étayés, poussés de guingois, sur la terre meuble. Çà et là des souterrains semblaient s'ouvrir, des hommes rampaient hors de leurs huttes en entendant les pas. Des chiens rôdaient; des enfants dormaient en plein air, leurs pieds nus dépassant hors de chenils et de poulaillers, de voûtes en tôle, de toits en carton; une chaleur semblait sortir du sol, encombré d'ordures, qui sentait la putréfaction humaine et végétale. Sous les becs de gaz se traînait un ruisseau de gadoue, au pied d'écriteaux de bois où on lisait, seuls pavillons sur cette misère : *rue Paul-Bert, rue Jean-Macé, rue Ernest-Renan.*

...Des étalages étaient demeurés à terre, surveillés en pleine nuit par une vieille décharnée, en catalepsie, ou une fillette accroupie comme une bête. Devant ces gardiens dérisoires, il restait des mannequins de couturière, des chaussures crevées, des ferrailles de suspension, des épaulettes, des bénitiers, des couteaux, ou quelquefois moins encore, trois bouquins et

deux bols étendus sur un tapis. Tout dormait dans la position de veille, protégé par la même pauvreté, par la même paresse, sous un ciel riche en étoiles, où passait un vent tiède qu'avaient respiré des êtres plus lointains que ceux des antipodes, les gens qui ont un toit sur la tête, des habits à eux, un lit où peut-être ils boiront leur chocolat demain matin... Les venelles et les masures se suivaient et se confondaient, mêlées aux arbustes, aux touffes d'herbe; un battant d'armoire servait de porte entre des ficelles tendues, un vieux cylindre à carbure était la citerne; des caisses formaient un perron; et des lilas osaient pousser au milieu de ces débris où gisaient cent mille âmes.

Jacques ne savait plus où il était. Son compagnon s'arrêta soudain devant une espèce de tente goudronnée renforcée de voliges; on lisait le mot *Lods* écrit en grosses lettres de craie. Il y avait sur la grille un papier annonçant : « Marbre de cheminée, phonos et chien-loup à vendre. »

— Tu es encore là, toi? — dit le Polonais comme s'il en avait la surprise.

— Je suis trop loin maintenant. Où voulez-vous que j'aille?

— Eh bien, entre.

Jacques se cogna le front, mais pénétra dans la niche. Une mèche y brûlait dans une boîte pleine de graisse. Des formes roulées dans des couvertures ou des bâches, étaient étendues côte à côte. Les yeux du chien-loup brillaient au fond de l'ombre.

— C'est votre famille? — demanda Jacques.

— Pas de famille, — répondit le père Lods en secouant ses cheveux et sa barbe. — Ici, on abrite ceux qui ont besoin, tu comprends? ceux qui ne disent pas leurs noms... Couche-toi; tu as droit de coucher. Tu t'en iras quand tu voudras. Tous libres.

— Est-ce qu'on est déjà loin de Paris, maintenant?

Le vieux sourit : « Tu vas voir ! » Et il le prit par la main pour le faire sortir. Ils trébuchèrent sur un homme qui jura en espagnol; ils se glissèrent au dehors.

Là il y avait dix mètres d'herbes folles, de moëllons épars, comme sous une ruine. En levant les yeux, Jacques aperçut au-dessus d'eux, à gauche, à droite, à perte de vue, une grille

immense qui semblait la paroi de leur cage : derrière cette grille il y avait les lampes de Paris, les trottoirs, les maisons aux huit étages, aux mille fenêtres. La fosse des pauvres croupissait aux pieds de cette enceinte; la herse était tendue entre la forteresse et ses glacis ou ses douves, entre le pays des pierres, des lois et celui où on n'avait plus de demeures, de règles, ni de noms.

XIII

M. Aimé, qui voulait montrer de la dignité, resta trois jours sans nouvelles de Bertine : il fit des démarches urgentes et conclut un marché qui l'enorgueillit avec une société constituée pour monter un Parc d'Attractions au bois de Vincennes, une commande de trente mille mètres carrés de bâche, avec œillets de cordages; une extrême réduction des prix, une « enveloppe » au conseiller général, une commission à un administrateur, deux dîners luxueux, écornaient déjà son bénéfice. Mais il reçut un télégramme de M. Roussez, son patron, qui le félicitait d'avoir emporté l'affaire.

Le soir même, il se sentait l'âme tendre et l'humeur gaie. On lui apporta une lettre bleue, violemment parfumée. Il y avait l'écusson du « *Sécurité-Hôtel*, confort moderne, table de famille, conditions spéciales pour artistes. Paris-Montmartre. » L'écriture était plus élégante que l'orthographe, mais le texte était le plus éloquent du monde :

Monsieur Aimé, vous êtes la seule personne à qui je voudrais causer dans un cas pénible comme je m'y trouve actuellement. Hélas! je suis trop fière et c'est ce qui me perd toujours dans la vie. Je me dis toujours que je n'ai besoin de personne et je ne veux m'attacher à personne pour réussir. Mais le Bon Dieu (*car c'est lui*) *ne veut pas que je devienne une vilaine femme. Par moments, j'ai horreur du milieu où je suis, pauvre petite fleur dans la boue, et le désespoir me prend. Je pleure le jour et la nuit surtout en pensant à ma situation qui n'est pas brillante, vu que même* le matériel *commence à manquer. Je m'attache de plus en plus au seul vrai ami que j'ai au monde. Que voulez-vous,*

le cœur est ainsi, malgré qu'on lui résiste. A bientôt, j'espère, et un gros baiser de votre petite...

BERTINE
qui pense à vous.

Le soir même, à neuf heures, il accourut. On le fit attendre dans un petit salon, à l'entresol, meublé d'un tapis orange, d'un gros chien de porcelaine et de faux iris qui se mouraient depuis l'année 1910 dans des gaînes en cristal, sur des sellettes de style roseau. On chuchotait dans le couloir. Une dame majestueuse à lunettes entra comme par hasard, salua le visiteur tout en l'inspectant. L'examen n'était pas trop favorable, car elle dit avec beaucoup de hauteur :

— Mademoiselle Bertine est malade, alitée. Et l'usage, n'est pas, vous pensez bien, monsieur, que nos pensionnaires-dames reçoivent dans leur chambre, surtout à cette heure... Je suis madame Leduc, propriétaire de l'hôtel.

— Et moi, je suis monsieur Beaucamp, un ami de sa famille. Vous voudrez bien lui annoncer ma visite, car je reviendrai. Elle serait fâchée de ne pas me voir, je vous assure. Elle m'a écrit.

— J'en parlerai avec la jeune fille, — dit madame Leduc, fort noblement.

Dehors, il contempla la maigre façade de l'hôtel, six étages très étroits, à deux fenêtres. Des rideaux opaques de dentelle, un vestibule de porcelaine. Il s'en alla désappointé, et rassuré aussi. Il relut la lettre, dont l'aspect, l'odeur, lui procuraient un grand trouble physique; il n'en regardait pas les mots, l'idée du vice et celle de la vertu l'émoustillaient pareillement. Il se disait : « C'est trop fort. On m'a en somme jeté à la porte. J'aurais pourtant pu m'expliquer, un homme comme moi!... »

Il s'était montré timide, et il ne s'en voulait pas trop. Il marchait, bondissait comme un jeune homme. Il jouissait de la volupté d'attendre. Il avait la bouche sèche. Il s'assit à une terrasse de café, et se sentit soudain les jambes rompues. « Ça y est. Je suis chipé », dit-il à mi-voix. Il souriait de voir son propre bonheur. Il n'arrivait plus à imaginer le visage de Bertine, ni sa personne, sauf des détails qui l'enflammaient. Il se mordait la pulpe des doigts. Et ce désir brutal, ce trépi-

gnement, cette obsession le rendaient plutôt fier, parce qu'il y voyait un bienfait : l'afflux de la vie.

Madame Leduc monta à la chambre de Bertine, et lui dit :

— Un monsieur est venu pour vous, un grand type sombre, avec des cheveux grisonnants, pas chic du tout. Un nommé Beaucamp.

La petite, nullement malade, recousait un soutien-gorge, assise sur son édredon jaune. Elle poussa un cri :

— Il n'a qu'à monter tout de suite.

— Je lui ai dit de repasser.

— Madame Leduc, je ne vous pardonnerai jamais!

Et elle expliqua : la plus grosse situation de son pays, une vieille famille, le représentant de MM. Roussez et Sénécal, une si belle voiture!... Évidemment, il s'habille un peu province. Il a des sourcils ébouriffés, des mains velues, une touffe noire sur la joue. Mais c'est un bon copain tout à fait, et de ceux qui peuvent rendre service.

— Ma petite, — dit la patronne, — je vois que vous gardez encore des idées sur les vieux. Arrangez-vous, après tout, puisque vous trouvez que votre Roumain vous a si bien réussi... Est-ce que c'est du sérieux, tout ça, voyons?

Le résultat de cet entretien fut que M. Aimé eut le lendemain une réception de noble bienfaiteur. Madame Leduc l'attendit elle-même, étala en son honneur ses sourires et ses paroles les plus distinguées, lui présenta son époux, qu'elle qualifia de publiciste bien connu, s'excusa du règlement qui l'avait fait éconduire la veille, lui assura que les amis de la maison, les habitués n'en connaissaient pas les rigueurs. Elle manda Bertine, qui tendit sa joue au visiteur. Et aussitôt après, les patrons s'éclipsèrent :

« Ma chère enfant, disait madame Leduc en passant la porte, monsieur votre cousin voudra peut-être voir comment vous avez installé votre petit nid. Je vous autorise à lui montrer votre chambre... Au plaisir, Monsieur. »

Le nid était en effet fort petit, au troisième, prenant jour sur le palier par une porte vitrée, sur la cour par un vasistas obscur. Il fallait chuchoter, rire tout bas. On ne pouvait s'asseoir que sur des malles où des nippes s'entassaient, ou bien

sur le lit. Ce fut la cause d'une intimité dont les progrès rapides donnèrent à M. Aimé les plus grands plaisirs qu'il eût jamais connus.

Il y avait pour lui un charme incomparable dans cette aventure louche et décente. Le secret ne l'y enchantait pas moins que l'émotion curieuse de posséder dans une espèce d'alcôve confinée, parfumée, caché au monde entier par des parois sonores, une vitre fragile, la fillette Deloos.

Il eut des surprises délicieuses en fait d'innocence et de perversité. Au fond, M. Aimé était un timide, ayant toujours aimé en bas lieu, et il croyait raffinés ses goûts de la canaille facile. Avec Bertine, il goûtait l'impression enivrante d'avoir bafoué tout Fletinghem, et les mânes vénérables de madame Dansette, sa grand-mère — comme s'il avait amené sa conquête dans sa propre maison, derrière les haies de buis, à l'heure où passent les lanternes des cyclistes, qui tous pourraient héler par leur nom la petite et son séducteur. Devant elle, les mesures de prudence ordinaire ne valaient plus rien : c'était l'imprudence qui se révélait délicieuse.

En somme, elle avait confiance en lui, puisqu'elle ne lui cachait rien. Elle lui contait tout un roman de pauvre persécutée : comment elle s'était placée à Lille, comme vendeuse, dans un bazar, puis à Paris chez un chapelier près de la gare de Lyon : elle était surtout employée aux emballages; le commis était un petit juif blond et zézayant qui l'emmenait au cinéma. Un dimanche, il s'était enfermé avec elle dans le sous-sol, et, à l'en croire, elle s'était défendue jusqu'à minuit...

Mais elle était capable de rester des journées entières dans sa petite chambre sans air, à coudre et à découdre, assise en tailleur sur son lit. Elle rapportait des bouquets énormes et défraîchis qu'elle dispersait dans tous les coins : il y avait des fleurs qui baignaient dans des vieilles bouteilles de porto, dans le verre à dents. Elle chantait des rengaines de music-hall ou des refrains de Fletinghem, des bouts de cantiques. Une fois il la trouva accroupie au milieu de paperasses, c'étaient ses cahiers d'écolière, où il y avait encore des exercices d'écriture, des verbes conjugués, des cartes de géographie enluminées, des images pieuses qui remontaient aux sœurs d'Hazebrouck,

des tarots graisseux qui venaient d'un estaminet, avec l'Ermite, le Pendu et le Diable. Elle croyait lire et ne lisait pas, restant des heures et des heures à rêvasser sur une brochure galante. Elle croyait prier et ne priait pas, car elle égrenait parfois son chapelet tout en bâillant et se grattant la tête. Elle n'avait d'attention soutenue que pour des journaux de modes qu'elle étudiait en fronçant le sourcil, un crayon à la main, couchée à plat ventre sur leurs dessins pointillés ou des fragments de patrons bruissants. Elle paressait, dépeignée, sans maquillage, en savates, dans un abandon où M. Aimé n'avait accoutumé de voir aucune femme.

Cette absence totale de coquetterie, cette facilité à lui conter ses misères physiques, il n'avait jamais connu cela. Il se sentait comme en ménage. Il aimait à la voir s'éveiller le matin, les paupières gonflées, le teint un peu jaune, semblable à une petite servante. Elle montrait alors au naturel son œil bridé, ses hautes pommettes, son menton voluptueux qu'il avait remarqué le premier jour, lorsqu'elle était descendue pour servir à boire aux sieurs Minne et Cockempot, devant un poêle rougeoyant, dans l'odeur aigre de la salle de consommation. Auprès d'elle, il se sentait fort, plein de santé, et personnage d'importance; au lieu que toutes ces garces vraiment parisiennes qu'il avait connues ne le considéraient pas plus qu'un bourgeois quelconque. Il était redevenu le châtelain qui honore une sujette de ses complaisances. Madame Leduc, bien stylée, le saluait dans l'escalier, et quand il y rencontrait quelque pensionnaire, le respect brillait dans les regards, plus que la curiosité.

D'habitude, il était plutôt avare, en tout cas ménager de ses sous, sauf dans les cas où il s'agissait de gloriole. Il ne comptait plus, avec Bertine, ni son temps, ni son argent. Noblesse oblige. Il lui avait offert plusieurs fois de l'installer ailleurs. Mais elle refusait. Elle se plaisait au *Sécurité-Hôtel*, aimant papoter, traîner en négligé, dans des couloirs connus, manger parfois à la table d'hôte, et maintenant surtout, elle tenait à éblouir les amies, montrer qu'elle était pourvue d'un soutien stable et sérieux, et répéter qu'elle aurait pu être ailleurs, conjecture qui n'avait de prix qu'en restant là.

Il partit pour la Flandre, il revint, il la retrouva toujours aussi agréable. Il en était arrivé à penser à elle quand il s'absentait, comme un amoureux, et à flatter son orgueil en se répétant qu'il était maître et seigneur de Bertine Deloos. Comme il n'avait jamais pratiqué que la noce banale, une espèce de fraîcheur lui était restée dans l'âme; et s'étant cru très malin, très fort, il était en réalité naïf et désarmé.

Un soir, il lui vint une idée biscornue, non pas un projet, Seigneur! mais un rêve cocasse : si jamais il épousait Bertine, quel scandale, mais quel succès! Il se voyait déjà honni et béni à Fletinghem, cité en exemple... obligé en tout cas de vivre ailleurs, dans le Midi, pourquoi pas? avec sa jeune femme, dans une villa flambant neuve... Et la tête que feraient son frère Georges, sa pieuse belle-sœur qui escomptait assurément l'héritage pour ce benêt de Jacques et les petites... Quel bon tour! y songer, même platoniquement, faisait une vraie joie pour l'esprit! Platoniquement, car enfin il n'était pas près de se retirer des affaires, ni de faire un tel coup de tête. Mais enfin cela créait un domaine de plaisant mensonge, de rêves lâches, où il aimait à se réfugier... Il regardait la petite qui assurément ne concevait pas de telles pensées, ni le père Deloos (sa pipe, son gilet tricoté, ses sabots) devenant beau-père du propriétaire de la maison Dansette, ni les gosses, devenant cousins de tous ces messieurs et dames... Bertine semblait si innocente qu'il l'embrassa frénétiquement. Et surprise de sa brusquerie, elle lui dit un peu fâchée, en langage du pays :

— T'es mat, garçon, à cette heure?

— Non, je ne suis pas fou, je suis content.

— Moi aussi, — reprit-elle placidement, — mais j'aurais bien besoin d'un chapeau assorti pour si j'achète une écharpe rouge et blanche...

***

Au mois de juin, il prit une grande décision, il quitta le *Lancashire* et ses pompes pour s'installer chez madame Leduc, dans la plus belle chambre du second. Il la paya presque aussi cher, car la patronne lui démontra qu'il devait la louer à

l'année, faute de quoi il n'eût pas retrouvé régulièrement ce pied-à-terre. Il ne donnait plus de nouvelles à Georges ni à personne. Il emmenait parfois Bertine dans ses voyages; or il poussa jusqu'à Lyon et jusqu'à Strasbourg. Mais par exemple, il lui aurait déplu d'être relancé, au *Sécurité*; aussi s'astreignait-il à faire beaucoup de démarches lui-même, plutôt que de recevoir des visites; il ne recevait aucun courrier, ayant donné l'ordre qu'on ne lui fît rien suivre. Cette vie double l'enchantait dans la proportion où elle l'embarrassait, et il trouvait mériter tant de bonheur par tant d'adresse.

Quand il vint dîner pour la première fois rue Marcadet, ce fut une grande fête. Il tint à honneur de payer le champagne à tous les convives, et à chaque dame un éventail, que d'ailleurs il achetait à bon compte dans une maison de gros. M. Leduc lui porta un toast des mieux rédigés, et Bertine fut, ce soir-là, au comble de la gloire.

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

ALPINISME

AU PIC ALBERT

L'ambition de tous les alpinistes est de gravir un pic demeuré inaccessible. Mais le nombre de ces sommets « vierges » est devenu insignifiant en Europe. Aussi, désireux de trouver des difficultés à vaincre, les grimpeurs doivent-ils se contenter d'accéder à des sommets déjà atteints par *des routes nouvelles*. C'est ainsi que le Cervin dont le sommet avait été atteint en 1865 et que des centaines de touristes ont touché depuis lors était demeuré longtemps inviolé sur diverses faces. Ce fut précisément une des victoires sportives de M. E.-R. Blanchet, un des plus grands alpinistes d'aujourd'hui, de descendre pour la première fois du Cervin par les fameux surplombs de Furggen. Il est, en effet, des cas où la route ne peut être parcourue qu'à la descente, la paroi rocheuse étant non seulement verticale, mais « en surplomb ». Une pareille descente exige, avec (est-il besoin de le dire?) un courage et une connaissance de la montagne à toute épreuve, la pratique d'une périlleuse gymnastique de la corde. Dans les pages que M. Blanchet a bien voulu écrire pour la *Revue de Paris*, nos lecteurs verront à quelles sortes de difficultés se heurte la technique des « rappels ».

Le pic Albert se trouve dans la chaîne des aiguilles de Chamonix, à côté de l'aiguille de l'M et des Petits Charmoz. L'ascension de ce pic ne présente pas de difficulté particulière, mais il est certaines de ses murailles de roc qui n'avaient jamais été « descendues ». Le récit de M. Blanchet donne une idée saisissante du caractère aventureux d'une pareille entreprise.

(N. D. L. R.)

Nous venions d'apporter une solution incomplète au petit problème de gravir la Feniva[1] par sa face sud.

1. La Pointe de la Feniva (2 840 m. A. S.) entre le Châtelard et Sixt, près du lac de Barberine.

Montés par des couloirs encaissés, des dalles inclinées et rugueuses, rejetés çà et là sur des « vires[1] » penchées, nous avions piqué droit sur un promontoire en saillie dans la paroi. Ce promontoire — nous avions hâte d'y jeter bas les sacs — n'est que l'ultime épaule de l'arête Est, l'*arête de l'Œil-de-Bœuf*, à dix minutes du sommet. Notre regret fut mince d'avoir esquivé, par cette déviation sur la droite, l'escalade directe de la section finale, abrupte et délitée. Vilaine grimpée d'ailleurs, tantôt dans des ravines à pic, tantôt sur les nervures intermédiaires (un poudingue privé de ciment naturel) : nul intérêt ne compensait le péril constant.

Pour nous dédommager, nous partîmes, le lendemain, pour Chamonix. La ligne du Montenvers avait suspendu son service la veille au soir. Mais à ma grande surprise, l'hôtel demeurait ouvert et même plein.

Le long du ballast, à travers le tunnel hélicoïdal où le noir de la fumée et de la suie précède et continue celui des ténèbres, nous gagnons, par les viaducs, à la nuit l'esplanade de l'hôtel.

Au delà du glacier déjà sombre, on discerne le haut de la muraille des Jorasses, le soupirail du col des Hirondelles, la longue ligne oblique d'une arête audacieuse.

Je retarde le moment de pousser la porte vitrée, de quitter le silence du paysage nocturne pour le grouillement d'une salle à manger. Mais le froid a saisi nos épaules moites après une grimpée très rapide. Suivi de Caspar Mooser, mon guide valaisan, fort empêché par la rotondité débordante de son sac et la crainte d'être importun, je pénètre dans le bruit.

La lumière des lampes nous aveugle, tamisée pourtant par la fumée flottante des cigarettes et des pipes. Toutes les tables sont occupées. La voix d'un phonographe domine les conversations.

Quoi, du Wagner et non du jazz!!

Hôtes étranges, costumes inattendus... Culottes de cuir, très courtes; mollets nus. Quelques robes à paniers... Et ces intonations... Sommes-nous en Bavière, en Autriche?

L'un et l'autre, je crois.

Un long passage est ouvert entre les groupes. Je l'enfile, avec l'inquiétude du pilote dans une passe étroite.

1. « Vire », corniche d'une certaine longueur dans une paroi.

Un personnage se lève, m'adresse quelques mots en français. Knickers, pull-over, veston à martingale. C'est le gérant.

« Je vous cèderai notre dernière chambre, monsieur, et j'y ferai placer un lit de camp pour votre guide, car le dortoir est fermé.

— S'il y a un bal costumé après le dîner? Mais non, monsieur. Ces messieurs-dames sont des artistes. Ils ne sont là que pour tourner un film.

En la personne de l'un des acteurs du « Roi du Mont-Blanc » — ainsi s'appellera le film tourné en partie sur le Monarque, en partie sur la mer de Glace, — je reconnus un alpiniste munichois, rencontré à Zermatt. Le jour même de la victoire des frères Schmidt sur la face du Cervin, M. Hans Ertel, avec un camarade, avait mené à bien la difficile escalade de la dent d'Hérens par le versant nord, après une nuit passée dans une caverne creusée en pleine pente glacée.

Il me conta son voyage d'alpiniste-cinéaste au Groenland, deux ans auparavant, me décrivit pics et glaciers, ses démêlés avec de féroces chiens polaires, ceux-là mêmes, paraît-il, que j'avais caressés, doux comme des moutons, en août au Jungfraujoch.

Une « star » remplit d'admiration un Mooser transporté : « Une vraie princesse, disait-il, comme dans un conte de fées. » A une table voisine, quatre petites figurantes — robes à panier — tricotaient en sages petites bourgeoises.

Toute la nuit, mon compagnon se livra à de laborieuses expériences de géométrie appliquée, afin de trouver à loger sans la ployer sa longue personne dans un lit trop petit.

La découverte de la diagonale fit taire enfin les grincements des ressorts du sommier.

***

Sept heures. Le ciel est d'un bleu pur. Un vent violent souffle du glacier. J'emporte une miniature d'ombrelle, la sœur de celle qui me rendit des services précieux dans l'ascension de « quatre mille » bernois, à l'indignation des Oberlandais.

« Nous n'allons qu'au Pic Albert, mais nous repasserons sur le tard seulement. »

Il se soucie bien, le maître d'hôtel, de ces deux affirmations contradictoires...

La paroi tournée vers Chamonix, effroyablement abrupte, est-elle inaccessible? On l'assure. Avant la nuit, nous le saurons.

La plus délicieuse des promenades à flanc de coteau — le sentier domine de 800 mètres la vallée de Chamonix — nous distrait de ce problème. A l'abri des coups de vent, nous musons. Une brise parfumée caresse nos épidermes boucanés par une longue série d'escalades.

Quel démon nous empêche donc toujours d'échanger le piolet (ou l'ombrelle) avec le chalumeau pastoral? Mooser s'attendrit au souvenir d'étés lointains, des chèvres de Taesch[1], de sa houlette de petit berger. Le rythme pesant des lourds brodequins ferrés s'est alangui. Nous mollissons.

Enfin — il n'est que temps — nous tournons le dos à la vallée. Après une montée dans les gazons, la recherche d'une source tarie, nous joignons, au delà d'un champ de blocs, la moraine latérale des Nantillous.

L'aiguille de l'M — une majuscule très stylisée — dresse ses jambages devant nous.

Comme le veut la calligraphie, le premier est le plus élevé. Le second, depuis quelques années, s'appelle le Pic Albert.

La paroi qu'enserre le jambage inférieur ne le cède en rien, en dépit de la première impression, à celle de l'M proprement dite. Si le point culminant est moins élevé, la base est plus profonde.

Une ombre épaisse couvre ces murailles orientées au nord-ouest. Une tache blanc mat est suspendue aux trois quarts de la hauteur du Pic.

Dans la partie inférieure, des traits noirs horizontaux décèlent peut-être des vires. Entre la tache et ces stries, descend une droite indécise : problématique fissure d'une inclinaison extrême.

« Impossible », dit Mooser. Ce mot n'appartient pas à son vocabulaire courant. Il l'atténue aussitôt : « Impossible,

1. Taesch, village natal de Mooser, à sept kilomètres de Zermatt.

pour nous. » Il a vu sans doute des photos de Comici surmontant des surplombs dolomitiques[1].

Pour se rendre compte sans rentrer bredouilles, pourquoi ne pas tenter, au moyen de rappels, une descente de cette face. Et revenir demain pour donner assaut en sens inverse?

Nous poursuivons la marche. Plus nous avançons, plus la paroi justifie le pessimisme. Ensoleillée, elle ferait naître peut-être des espoirs illusoires. Pour gravir le Pic, nous allons le contourner. Sur la pente des Nantillons prise trop à gauche, mes clous usés dérapent contre la glace. Je propose à Mooser, frappé de surdité soudaine, d'échanger mon ombrelle contre son piolet.

Dans le couloir de la Bûche, des traces fraîches. Des éclats de voix descendent du col. Un regard à droite sur le Cheval Rouge[2], conquis au lasso par M. Fontaine et dûment enfourché.

La jolie, l'aérienne grimpée, ensuite jusqu'à la cime. Sur l'échelle de granit presque droite, Mooser saute un échelon sur deux. Avec son sac énorme, arrondi en boule, ses longs bras, ses jambes célèbres, il me fait penser à l'araignée aux pattes démesurées s'élevant au long d'un mur. Entre le corps et la paroi, je vois souvent l'azur toujours très pur, en dépit des rafales prématinales.

Je ne me hisse jamais sur le bloc suprême sans ménagements. Il convient de lui épargner secousses et poussées. Il est voué à l'écroulement et s'effondrera comme, il y a quelques années, le sommet du Gallo[3]. Mais la grosse masse détachée de cette cime en était l'attrait, le problème essentiel. La disparition de la minuscule tourelle du Pic Albert n'en changera guère la physionomie. On m'a traité de pédant maniaque pour avoir tenu à me camper sur cette verrue de deux mètres. On lui préfère, tout à côté, une surface bien plane, propice à la sieste. Un parapet naturel la sépare de l'abîme nord-ouest.

Nos regards plongent avidement dans cette paroi. Au pied d'une dalle immense quasi verticale, la tache de neige repérée

1. Ces défis aux lois de la gravitation supposent l'emploi d'artifices. Pitons à boucle enfoncés à coups de marteau; équilibre assuré par une traction d'en bas sur une corde passée dans la boucle, le grimpeur étant attaché à la corde.

2. L'escalade de ce monolithe eut lieu en 1903, au moyen d'un « lancer de corde ».

3. Le Gallo se dresse à la frontière italo-suisse.

tout à l'heure — son bord extérieur du moins — en saillie sur le vide. Tout au bas, un pierrier gris dont les blocs sont imprécis : un saut de deux cents mètres. Deux cents mètres, les deux tiers de la hauteur de la Tour Eiffel, ce n'est pas énorme. Pourtant, quand on ne compte pour s'engager dans cet à-pic que sur une corde et l'art de s'en servir, on pense différemment.

« So, So », prononce Caspar après s'être longuement penché sur cet avenir. Dans le vain espoir d'en voir davantage, nous parcourons, jusqu'à son point de chute, le haut de l'arête *sud-ouest*, large promenoir peu incliné entamé de profondes lézardes longitudinales.

***

Nous avons achevé de déjeuner. Adossés au parapet, nous laissons nos regards errer au long des créneaux fantastiques des Grands Charmoz frangés d'or par le soleil. Le vent nous apporte des lambeaux de phrases : dans les rochers des Petits Charmoz, une caravane approche de la cime.

J'ai hâte de passer à l'action dans un désir inavoué d'en finir au plus tôt. Mais Mooser fume béatement le plus abominable cigare qui ait empesté l'air pur des Aiguilles.

Enfin il se dresse et crache son mégot. Il est onze heures.

La dalle appartient à une zone de roche saine. Pour le promeneur délivré des préjugés nés des lois de la gravitation, rien d'engageant comme le plongeon de cette surface régulière et sans défaut. Trop longtemps les humains ont cru les promenades verticales réservées aux seuls insectes.

Quatre-vingts mètres de corde doublée filent vers Chamonix, suspendus à un anneau de cordelette fixée au parapet.

« Quelle misère! » gémit Caspar, gêné dans ses efforts pour se mettre en position de *rappel*[1] par la nécessité de demeurer

1. *Rappel de corde* : Procédé qui permet, au moyen d'une corde accrochée en son milieu à un point de suspension naturel ou artificiel (saillie de roc ou piton de métal, pourvus si possible, la première d'un anneau de cordelette, le second d'un anneau de cordelette ou de métal) de franchir à la descente une paroi verticale et sans prises, ou surplombante. L'alpiniste tient à la fois, entre lui et la paroi, les deux brins de façon à maintenir la corde immobile. Les pieds, là où

sur le versant opposé à celui de la descente projetée. La pesanteur du filin contrarie ses mouvements au point de rendre conscientes toutes les phases d'une manœuvre devenue machinale avec les années. Mooser, ce calme entre les calmes, s'agite et presque s'embrouille. Il va s'énerver quand je lui dis : « Dépêchons-nous, la caravane des Petits Charmoz nous regarde. »

Le parapet franchi, Mooser file en un style impeccable vers la tache de neige. Deux « rappels » — un grand, un petit — et nous y sommes...

Avant de ramener le filin, nous suivons les bords de notre terrasse, comme des animaux pris au piège, en quête d'une issue. Où que nous nous penchions, le vide d'abord; une fuite, ensuite, des roches droites et polies; le vide encore. Tout au fond, le pierrier incliné. La distance le fait paraître horizontal.

A son extrémité, à gauche, la terrasse s'abaisse graduellement. Une entaille s'y ouvre sur l'abîme. Mon compagnon l'enjambe, et à demi écartelé, longtemps, longtemps, regarde et se tait. Au-dessous d'un bombement, il aperçoit un canal vertical, dont le bas se dérobe. Une rive seulement — la droite — s'accuse avec netteté. Est-ce le trait de liaison avec la plus élevée des stries horizontales étudiées de la moraine? « Puisqu'il n'y a rien d'autre... »

Je retourne au filin. Il est coincé. Seul, je ne puis le retirer. Mooser, occupé à chercher une fente où enfoncer un piton, accourt. Secousses, ondulations, changement de point de traction, rien n'y fait.

« En voilà une idée de descendre par là! » A cette invective d'une voix rude, une voix de guide — les habitués du patois ont parfois de telles intonations — nous regardons vers le sommet. A droite du bloc culminant, des marionnettes se silhouettent contre le ciel. Le parapet d'où est parti notre

c'est possible, s'appuient au rocher. Pour une descente importante, on s'enveloppe d'un repli de la corde doublée.

Le poids de la corde agit à la façon d'un frein, de moins en moins puissant : il y a effort, au début, pour descendre — à la fin, pour enrayer.

La descente achevée, on récupère la corde en tirant sur un brin : elle est *rappelée*.

Ici, nous avons joint, bout à bout, deux cordes dont la longueur totale est de 80 mètres.

premier rappel, figure une rampe de théâtre-guignol. Le ton ne fait pas la chanson. Pourtant, on le souhaiterait plus aimable.

« On nous prend pour des *sans-guide* », suggère Mooser, très flatté.

Les marionnettes ont-elles constaté notre embarras? Elles se sont retirées, indifférentes, en apparence, à notre sort. Peut-être vont-elles veiller sur nous d'un autre point, avec une sollicitude touchante.

Nous avons laissé le filon un instant en repos. Une nouvelle traction le décide à céder. « Le dernier espoir de retour par le sommet gît à nos pieds », comme l'a écrit M. R. Gréloz à propos d'une expédition autrement sérieuse.

En quittant le sommet, nous avions rompu le contact avec « les terres habitées ». La voix bourrue l'a rétabli. Une seconde fois nous pénètre, aggravé, un sentiment de malaise indéfinissable. Au moment d'abandonner notre terrasse, elle nous apparaît comme un lieu de bivouac idéal; à défaut de source, de la neige. Beaucoup de place pour s'étendre, pour faire les cent pas...

D'autres pensées plus inquiétantes nous assaillent, au moment de poursuivre. Mais chacun les garde pour soi. Il n'est pas nécessaire d'attendre la publication par le Club Alpin Français de son « Manuel d'Alpinisme » pour envisager certaines éventualités.

Nous avons emporté des pitons de duralumin, et nous y accrocherons notre corde en toute confiance. Notre premier essai date du début de l'été. Nous nous étions fourvoyés dans la face Est de la Jungfrau. D'incessantes chutes de pierres, un torrent d'eau de fonte, nous avaient, dès le début, rejetés sur la droite, dans une grimpée très oblique, poursuivie malgré tout. Vers le soir, une bise froide avait couvert de verglas les dalles ruisselantes des vires inclinées. Impossible de revenir sur nos pas. Nous avions décidé, au dernier moment, de tenter une descente directe, au moyen de grands « rappels », la corde passée dans la boucle de pitons si légers, si minces... Du carton argenté... Quels assauts de politesse... Personne ne voulait commencer. Puis Mooser s'était dévoué. Valait-il mieux s'abattre avec la corde et un piton rompu, ou demeurer

seul, bloqué sur une surface exiguë? Une demi-heure plus tard, Caspar jurait que jamais il ne recourrait à d'autres pitons!

Nulle part, le temps ne coule plus vite que dans les parois franchies à coups de « rappels » : il se précipite. Après des essais innombrables, le dernier aussi consciencieux que le premier, Mooser a enfoncé un piton. J'ai réussi à traîner jusqu'à lui notre énorme paquet de corde sans l'embrouiller. Une fois n'est pas coutume.

Une heure après l'atterrissage, le rappel est « posé ». « Le sale rocher », m'envoie Caspar qui vient de disparaître.

Une pierre bondit... Puis d'autres, en cascade... Je ne vois pas, j'entends. A plusieurs reprises, je me penche. Enfin, à travers un nuage de poussière, l'araignée humaine reparaît. Comme notre filin est long...

« Et la suite, Caspar?

— Je ne vois pas à plus de vingt mètres. Venez. Gare aux pierres, qu'elles n'aillent pas couper la corde. »

Je me coule en douceur, le regard rivé à ces deux brins enclins à se croiser, à s'entortiller. Souvent j'aurai à les séparer. Maintenant, il faut en outre — après un auvent, je commence à tournoyer — jauger des pierres en saillie. Lesquelles arracher et jeter au loin? Lesquelles laisser dans leur alvéole? Je viens de dévaler avec respect à côté d'un bloc menaçant, dangereux à extraire comme une clé de voûte, quand j'aperçois, au-dessus de moi, la corde qui se déplace. Les brins vont encadrer le bloc. Un cri avertit Mooser. Ramassé sur lui-même, il se fait tout petit. On dirait d'une tortue qui rentre la tête sous sa carapace. Il ne peut se mouvoir latéralement, enfermé dans la ligne de tir. La pierre a cédé... Elle tombe... me manque, frappe les rochers à un mètre au-dessus du guide, rebondit, sort du champ visuel.

Où atterrir? Sur les épaules de mon compagnon?.. Protestations véhémentes... Cette suggestion n'est pas tout à fait une plaisanterie.

A ses côtés, pas de place. Je m'arrête, les talons ferrés presque sur des doigts crispés, cramponnés au roc. La surface est si inclinée — le toit du clocher le plus raide — que je devrai me retenir aux brins de la corde suspendue.

Gêné dans ses mouvements, menacé dans son équilibre, Mooser n'en finit pas de préparer, d'accrocher un anneau de cordelette. Enfin, il empoigne l'anneau, descend d'un mètre. Je me laisse tomber à genoux et je prends sa place.

Lentement, un brin du filin tiré avec prudence a passé dans l'anneau, l'a traversé. Il descend, se recroqueville, se détend. Maintenant il coule, régulier, docile. L'autre brin disparaît au-dessus du surplomb. L'effet de contrepoids a presque cessé. Un paquet de corde cingle l'air, me fouette une épaule en s'abattant.

De nouveau, nous respirons à pleins poumons, profondément. D'un seul coup s'est dissipé ce malaise qui peu à peu se substitue aux craintes raisonnées. Le pouls, peut-être, s'était accéléré; on retenait son souffle. A l'aide du filin, nous dévalons à pic. Vingt mètres de rochers moins sombres, plus homogènes. Puis, une vire terreuse. Sur la pierre, des lichens. Rien de plus commun. Pourtant, je les caresse avec joie, comme jadis au Mont Rose les fleurs d'un jardin miraculeux, fleurs sans tiges, aux vives couleurs.

Cette vire, c'est la plus élevée des stries noires observées le matin. Une halte est décidée. La plus courte des deux cordes — on se souvient que nous avons employé deux cordes liées bout à bout — est enfouie dans le sac de Mooser: nous préférons éviter de longs « rappels » et diminuer ainsi les occasions de coincements.

Un cri affaibli, lointain. L'autre caravane, sans doute inquiète de savoir à quoi ont abouti nos « drôles d'idées ».

Les plus robustes poumons de Taesch lui envoient un hurlement de triomphe fort anticipé. Très bas, à nos pieds, ces fourmis vont-elles apparaître sur le poudreux sentier de la moraine, pressées de connaître notre sort, de communiquer avec nous? Mais personne au cours de notre longue pause ne se montre. Un vol de choucas, le sifflet d'un train. C'est tout. La solitude est complète. L'appel vient du point où bifurquent — le couloir de la Bûche une fois descendu — les voies de retour dans la vallée. Si notre réponse avait trahi l'angoisse, le guide chamoniard eût suivi la trace du Montenvers. Rassuré, en règle avec sa conscience, il a piqué sur le Plan de l'Aiguille ou les chalets de Blaitière.

En vérité, nous ignorons si nous n'allons pas aboutir à une impasse, à un surplomb trop élevé...

Nous sommes toujours entre deux abîmes. En nous retournant, la tête levée à se casser la nuque, nous remontons du regard soixante mètres de rochers fuyants.

Tout en haut, une échancrure qu'emplit le bleu du ciel : là, nous avons quitté le balcon neigeux. A nos pieds, une muraille à pic, dont la base se dérobe.

Une tache claire vient de naître, auprès de nous. Elle nous enveloppe,.envahit la large falaise, plus rapide qu'un incendie de prairie. Un embrasement, en effet, qui consume l'ombre.

« Le soleil luit pour la victoire », dit Caspar. Ainsi parla Waldmann, le capitaine des troupes zurichoises, comme la lumière, au moment d'attaquer le « Téméraire » à Morat, perçait les nuées sombres. Ce triomphe des Suisses, les Vaudois n'ont pas à s'en glorifier; mes ancêtres combattaient sous l'étendard du Bourguignon. Je garde cette réflexion pour moi : mon compagnon en tirerait fâcheux augure.

Notre provision de cordelette est épuisée. De son sac, Mooser extrait un de ces anneaux de chanvre tout faits, condamnés par le Manuel. Jamais nous n'avons pu l'utiliser. Celui-ci du moins vole à merveille : échappé à la main de mon guide, il a déjà disparu. Pour le remplacer, il faut amputer le filin d'un mètre cinquante. Opération douloureuse, suivie d'une ligature serrée.

Sur une pierre, j'étale un mouchoir rouge, repère et témoin.

De nouveau, un « rappel ». Paroi abrupte, mais sans surplomb. L'impression du déjà vu, du déjà vécu. Toutes proportions gardées, l'analogie avec la descente du Pain de Sucre sur la Brèche — (aux Perrons de Vallorcine) — est frappante. Là du gneiss, ici du granit.

Exclamation angoissée de Mooser. Au risque de me brûler les paumes, je me laisse glisser le long de la corde.

« Un anneau, monsieur, un anneau! »

Un geste le désigne à quelques pas... Qui donc nous a précédés?

« Mais c'est le nôtre, ami Caspar! » Un bloc l'a cueilli dans sa chute verticale, comme la baguette, au jeu de grâces, enfile le cerceau lancé dans l'espace. Le fugitif ceint bientôt

une belle protubérance, et pour le maintenir nous empilons de lourdes pierres : avec les anneaux de confection, il faut se méfier.

Quinze mètres plus bas, une vire encore. Bientôt la fin de la paroi. En deux rappels, nous la franchirions. Mais nous préférons renoncer aux artifices, et suivre cette vire allongée au loin vers la gauche. La corde va rejoindre sa sœur dans le vaste sac de Mooser et nous nous insinuons sur l'étroite corniche... Nous ne nous sommes pas liés l'un à l'autre jusqu'ici et nous n'allons pas commencer.

Soixante, soixante-dix mètres de promenade. Est-ce une crotte de chamois, là devant moi?.. Je voudrais le croire : le voyageur au long cours ne salue pas avec plus de joie la rencontre des premiers oiseaux.

Même sans cet encouragement, nous ne doutons plus de la victoire très proche. Tout à coup, la vire s'interrompt... Elle se reforme plus bas. Une descente à reculons et nous passons, comme dit Mooser, du deuxième étage au premier.

Et voici le rez-de-chaussée. Une « varappe[1] » très brève et je saute sur le pierrier. Avant de me rejoindre, Mooser file les sacs à la corde. Le sien s'accroche, résiste, s'arc-boute, d'une poche latérale, comme d'une corne d'abondance s'échappent des fruits. En guise de fleurs, des pitons, des œufs. Le tir m'encadre, se précise. Un projectile argenté me frappe à la tempe. C'est un triangle de fromage mou dûment enveloppé. Je m'en venge à belles dents.

Une chasse aux fuyards a vite raison de cette évasion.

Nous nous éloignons à grands pas. Le pierrier descend avec nous. Un quart d'heure plus tard, nous rejoignons le sentier du Montenvers. Nous nous retournons une fois encore; sous le grand trait vertical qu'accentue l'ombre dans la paroi ensoleillée, on voit une petite tache rouge carrée.

Pourquoi le cacher, nous sommes émus... D'admiration surtout, pour MM. Roch et Gréloz qui ont dévalé l'à-pic vierge des Drus. Au Pic Albert, 200 mètres de hauteur; quatre heures de lutte incertaine. Aux Drus, 800 mètres, plus de vingt-quatre heures.

Pour nous, la chaleur de rochers secs. Pour les deux Gene-

1. « Varappe », grimpée acrobatique.

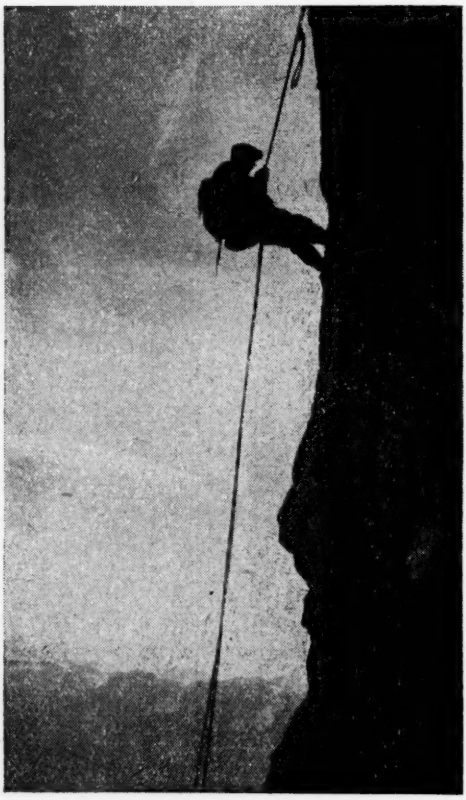
vois, après une journée de « rappels » périlleux, un bivouac sous la tempête, la soif, le froid, des « rappels » encore pendant des heures, avec des cordes mouillées. Et aux Drus, la fatigue préalable d'une rude, d'une longue grimpée.

Le mauvais temps, le soir, fondit sur nous. A Argentières, sous une pluie diluvienne, j'obtins une réponse différée pendant douze heures.

« Si vous voulez toujours, monsieur, dit Caspar, je vous passerai bien mon piolet en échange de votre ombrelle. »

E.-R. BLANCHET

P. S. — Nos cordes, je les ai évaluées, jointes bout à bout, à 80 mètres. Ont-elles subi, dans une expédition antérieure quelque amputation? Je n'en suis plus très sûr... Cette amputation réduirait d'autant la longueur des rappels. J'hésite entre le souci de ne pas exagérer et la crainte de pousser quelque amateur dans le piège d'un « rappel » sans atterrissage.



UN « RAPPEL ».

LA CRISE
DU TOURISME ÉTRANGER EN FRANCE

I

LE MAL ET SES ORIGINES

Les industries et les commerces qui vivent en France du tourisme étranger périclitent; on estime que les voyageurs n'ont dépensé en France l'an dernier que deux milliards au lieu de douze; l'écho de ces plaintes retentit chaque jour plus vif au Parlement, dans la presse, dans les associations professionnelles. Peut-on préciser l'étendue et les origines du mal et y a-t-il à cette crise des remèdes?

***

Contrairement à l'opinion générale, ce n'est pas cette diminution du nombre de voyageurs étrangers proprement dits qui contribue peut-être le plus aux calamités dont on se plaint; une des causes les plus importantes de la crise est sans aucun doute le départ de France des Américains des vingt-deux nations d'Amérique qui y résidaient; des États-Unis à l'Argentine, de Cuba à la Colombie, du Brésil au Chili, venaient en France des colonies d'hommes cultivés ou riches, de femmes élégantes, de familles qui y vivaient de leurs rentes; ils résidaient un an ou dix ans; souvent ils avaient deux demeures permanentes, une en France, l'autre dans leur pays; parfois

ils séjournaient plus longtemps en France que dans leur patrie; qui se doutait, par exemple, qu'il y a eu à Paris jusqu'à 10 000 Colombiens, presque tous fortunés et rentiers, hommes de culture, femmes raffinées, intellectuels; ils vivaient en appartements, dans des maisons meublées ou parfois à l'hôtel; ils passaient souvent l'hiver dans le Midi et l'été dans les villégiatures à la mode; aujourd'hui, il n'en reste pas 300 et demain il n'y aura plus que trente familles. A des degrés divers, il en a été et il en est de même pour les vingt-deux nations d'Amérique.

Une des plus importantes origines de la crise doit être recherchée dans le départ de France de familles qui y résidaient pendant de longues périodes ou en permanence, familles d'Argentine, du Chili, d'Uruguay, du Pérou, de l'Équateur, de Bolivie, du Paraguay, du Brésil, de Cuba, des Antilles, de Colombie, du Vénézuela, de l'Amérique Centrale, du Mexique, des États-Unis, du Canada. La présence de ces étrangers n'était pas seulement utile pour les intérêts économiques de la France; fait plus important encore, l'immense majorité servait la propagande intellectuelle et sociale de notre pays; y vivant pendant de longues périodes, ils appréciaient leur milieu d'adoption et leurs enfants s'adaptaient merveilleusement à la vie française; le jeune homme ou la jeune fille qui a passé plusieurs années en France lors de sa formation intellectuelle représente le plus souvent parmi les plus belles conquêtes françaises, celle des âmes qui se donnent spontanément.

Le plus grand nombre de ces familles dépensant largement habitait Paris; mais toute la France en profitait; c'étaient les meilleurs clients des stations françaises et les plus fidèles amateurs du luxe de France. Combien de faillites des établissements de luxe de Paris, des villes d'eau, des bains de mer et du haut commerce sont dues principalement à cette exode des « résidents américains »!

La seconde cause est celle généralement indiquée comme étant la seule : la raréfaction des voyageurs étrangers. Sur ce point, il faut, je crois, apporter les précisions suivantes :

1° Depuis la guerre, et sauf dans des cas spéciaux et pour des régions particulières, les voyageurs qui faisaient en France

les dépenses les plus importantes étaient ceux des vingt-deux nations américaines et ceux de Grande-Bretagne. Les autres pays et surtout les pays frontières formaient un adjuvant important, mais le temps de séjour de ces touristes et le chiffre de leurs dépenses étaient limités; 2° les établissements et commerce de luxe et de premier ordre ont eu naguère une clientèle composée, au moins pour moitié, et souvent pour plus de la moitié, d'Américains des vingt-deux nations et d'Anglais; l'autre moitié était formée d'autres étrangers et de Français; aussi sont-ce ces établissements de luxe et de premier ordre qui sont le plus touchés; 3° depuis la crise, et de plus en plus, ni les Américains, ni les Anglais, ni les Français ne consentent, même quand ils le peuvent, à payer de hauts prix dans ces établissements et ils n'acceptent plus les procédés les mettant comme acheteurs à la discrétion des vendeurs; de fait, le vendeur faisait jadis la loi; aujourd'hui, c'est l'acheteur; 4° les touristes étrangers de passage ont diminué quant au nombre et quant aux dépenses dans une proportion qui atteint sans doute les trois quarts des chiffres de 1928.

Peut-on appuyer ces indications de statistiques? La plupart des documents n'ont qu'une valeur relative; beaucoup de statistiques sont arbitraires et leur contrôle est à peu près impossible.

L'industrie du tourisme est intéressée surtout par le voyageur qui dépense; un étranger fortuné vaut plus à ses yeux que vingt touristes qui paient un forfait de 300 dollars pour venir en France, comme ceux qu'on a eu la pensée naguère de faire venir à Paris, juste quand la ville est encombrée de visiteurs pendant la semaine du Grand Prix. Or, les statistiques ne tiennent compte que des entrées en France, de la quantité, si on ose dire, et non de la qualité.

Par suite, les statistiques ne peuvent nous donner des renseignements suffisants. La plus intéressante est peut-être celle qui concerne les voyageurs venus des États-Unis : parce que le contrôle est plus facile, le nombre de voyageurs plus élevé, le voyage plus long, il y a un certain parallélisme entre le chiffre des entrées et les dépenses effectives; à ce titre, voici la statistique publiée par le Ministère du Commerce des États-Unis :

Sommes dépensées par les touristes des États-Unis en Europe
(en millions de dollars).

	1927	1929	1931	1933	Perte p. 100
France	190	137	110	60	68 p. 100
Allemagne	20	15	8	3	89 —
Italie	31	30	16	5	82 —
Suisse	15	10	7	2	84 —
Grande-Bretagne	40	40	22	18	56 —

La répartition entre les États d'Europe est sans doute arbitraire et on ne voit pas sur quelles bases vraiment sérieuses elle peut être établie; mais les indications d'ensemble sont intéressantes, surtout si l'on veut bien tenir compte de la dévaluation du dollar : en 1927, $ 190 000 000 valaient en effet 4 750 000 000 de francs; mais si, en 1934, la dépense évaluée est encore de $ 60 000 000, comme en 1933, la somme ne fait plus que 900 000 000 de francs.

Nos voisins italiens accusent une progression du nombre des entrées de 1 340 000 en 1926 à 2 500 000 en 1933; sur ce dernier chiffre, on signale 800 000 Français; tenons compte de l'incertitude des statistiques, de l'attrait passager, de la curiosité, de l'année sainte, et surtout demandons-nous si les dépenses globales faites par les touristes en Italie ont augmenté; c'est la seule question intéressante. Retenons toutefois que la méthode et la publicité bien dirigée peuvent atténuer les résultats de la crise du tourisme.

Le mal étant ainsi défini, peut-on en déceler les causes et, partant, les remèdes? La cause principale réside d'une part dans la crise financière, économique et boursière, et d'autre part dans la crise du change; les causes secondaires sont nombreuses : nous les analyserons séparément.

La crise mondiale a porté et continue à porter une atteinte profonde aux revenus des citoyens des nations américaines : baisse de valeurs en bourse et des intérêts des valeurs, baisse du prix de vente des matières premières qu'ils produisent, baisse de leurs autres revenus mobiliers et immobiliers, tout se conjugue pour diminuer les facultés de dépense de l'Américain, du Canadien, du Brésilien, de l'Argentin, du Chilien, etc.; on ne sait pas assez en France l'exceptionnel affaiblissement de

leurs revenus : tout New-York a été un temps en état virtuel de faillite; les plus grandes valeurs sont tombées en bourse de 10 à 1; les plus fortes organisations n'ont plus distribué de dividende. Aussi la plupart des voyageurs, qui venaient en Europe, ne le peuvent plus, ou, s'ils viennent encore, ils n'y peuvent faire, le plus souvent, que de minimes dépenses.

En Grande-Bretagne, la situation a été moins catastrophique; mais des faits analogues ont produit des résultats semblables.

Malheureusement, à cette baisse des revenus, s'ajoute pour ceux qui vivent en France ou qui y viennent, la baisse du change, et cette cause de la crise du tourisme est spéciale aux pays à étalon-or.

L'attention a été naturellement attirée par la baisse du change anglais, canadien ou américain; mais ces changes, malgré tout, n'ont baissé que d'un peu plus du tiers, — ce qui a déjà eu un effet considérable sur le mouvement des résidants en France et des touristes; un riche Américain demeurant dans notre pays depuis de nombreuses années, rentier, ne possédant que des valeurs dites de tout repos, ne spéculant pas, me disait qu'avec la diminution de ses revenus aux États-Unis et la perte du change qui s'y ajoute, il touchait actuellement entre 10 et 15 p. 100 des sommes qu'il recevait en francs en 1928.

On conçoit les résultats d'une telle situation.

Mais ils sont au moins aussi désastreux en Amérique latine; là-bas, dans la plupart des pays, le change a baissé beaucoup plus qu'aux États-Unis, et, en outre, beaucoup de ces États mettent tous les obstacles possibles à l'exportation des capitaux.

Pour prendre un seul exemple, l'Uruguay avait jadis une monnaie d'or parfaitement gagée et stable; sa situation financière a été longtemps très bonne; les résidants en France recevant leurs revenus d'Uruguay faisaient il y a cinq ans seulement le change du peso au pair à 26 fr. 40; depuis lors, quel changement! Pendant de nombreux mois, le Gouvernement de l'Uruguay ne laissait sortir l'argent que dans une proportion qui ne suffisait pas à un homme pour vivre à

l'étranger; en ce moment la liberté d'exportation des capitaux est rendue; mais il y a deux marchés pour le peso; au marché officiel le peso ne vaut plus que douze francs et il est très malaisé d'obtenir les autorisations nécessaires pour faire du change à ce taux officiel; sur le marché libre, le peso vaut actuellement environ 6 fr. 25; dans ces conditions, le résidant en France venu d'Uruguay, s'il n'a pas des réserves de capitaux dans notre pays, reçoit en francs, compte tenu de la diminution de ses revenus en Uruguay, peut-être une moyenne d'un dixième de ce qu'il recevait naguère; cette constatation suffit à expliquer pourquoi la plupart d'entre eux doivent retourner dans leur pays d'origine, se trouvant dans l'impossibilité financière de continuer à résider en France.

Quant au touriste, il ne vient pas; il attend des jours meilleurs.

Cette double crise des revenus et du change est la cause fondamentale, essentielle de la crise du touriste étranger en France; les résidants partent; les voyageurs viennent en petit nombre et dépensent peu.

L'origine essentielle du mal étant ainsi mise en lumière, une double conséquence en résulte : 1° Les industries du tourisme, quels que puissent être les moyens employés, ne peuvent espérer une amélioration profonde de l'état des choses actuel aussi longtemps que subsisteront les deux causes internationales de la crise : baisse des revenus des étrangers et notamment des Américains, baisse de leur change. Elles doivent donc suivre avec attention ces deux phénomènes économiques et c'est dans cette observation qu'elles apercevront à un moment donné les possibilités d'un avenir meilleur; 2° L'acheteur fait actuellement la loi au vendeur; c'est-à-dire qu'il y a cinq ou six États qui attirent le touriste : France, Italie, Suisse, Allemagne, Belgique, Grande-Bretagne, et quelques autres dans une moindre mesure : Espagne, Hollande, Autriche, etc.; comme le voyageur se raréfie, qu'il ne veut et ne peut dépenser que modérément, il faut que les industries du tourisme tiennent compte, au plus haut point, des désirs essentiels de ce tourisme; 3° Enfin si, avant l'année 1930, des dépenses de propagande considérables pouvaient être de nature à amener des résultats proportionnés, il n'en est plus de même

aujourd'hui. Il reste à se rendre compte de ce qu'on peut espérer, de ce qu'on doit préparer et des limites du programme qu'il est raisonnable d'établir.

II

LES REMÈDES

La cause fondamentale de cette crise étant la baisse des revenus et du change que supportent les résidants étrangers en France et les touristes venant de l'étranger, il n'est pas sans intérêt de constater que la crise économique a tendance à s'atténuer dans les pays qui nous fournissent les visiteurs intéressant le plus les industries touristiques; la situation est meilleure en Grande-Bretagne, au Canada, en Argentine; la courbe remonte également aux États-Unis, et dans presque toutes les nations d'Amérique latine.

Il est donc temps peut-être de préparer l'avenir, sinon ce seraient les États d'Europe concurrents de la France en matière de tourisme, qui profiteraient d'un éventuel renouveau économique.

La France, d'autre part, peut tirer parti d'une attraction particulière si elle sait s'en servir; c'est son Exposition de 1937.

Enfin même actuellement, le mouvement touristique général n'est pas négligeable et il convient de prendre dès maintenant les dispositions utiles, grâce à des mesures raisonnables, pour en favoriser le développement en France.

Le premier point du programme d'avenir devrait être l'unité d'action, à l'égard du tourisme étranger, seul examiné dans cette étude; l'action en ordre dispersé ne donnera jamais que des résultats médiocres et dispendieux.

Le hasard me fit assister à la propagande d'un État étranger en certains pays pendant une année; un seul organisme dirige tout, un organisme privé établi avec le concours de l'État, dont le chemin de fer est la base sur le continent européen et la compagnie de navigation dans les nations américaines; la propagande s'applique à l'ensemble du pays, aux voyages, aux foires, aux expositions, aux grandes attractions préparées

d'avance, aux saisons des grandes villes, aux stations de bains de mer, de tourisme, de montagnes, aux villes d'eau, aux Universités, ainsi qu'à tout ce qui, dans le pays en question, peut intéresser le touriste étranger : l'ordre dans la rue, le change, la garantie des prix loyaux, la protection contre les exigences excessives, etc.; le bureau de voyage fournit à forfait et d'avance tout ce qui est utile au touriste : billets, chambres, renseignements. L'action s'exerce par imprimés très soigneusement établis dans la langue de chaque nation et avec un texte différent selon le pays auquel il s'adresse; ce qui est imprimé pour les États-Unis, par exemple, pour attirer leurs étudiants dans des Universités est différent de ce qui est imprimé pour l'Espagne; l'action se poursuit aussi par lettres et en liaison avec les grandes institutions de la nation où l'on agit, par articles avec clichés préparés pour la presse, par conférences, par films, par savantes campagnes dissimulées contre la France en liaison avec des agences d'information et des journaux, etc...; à l'unité d'action se joint ainsi une diversité extrême dans l'application selon le lieu où se poursuit cette action et la psychologie nationale du pays où cette propagande s'exerce.

Trop souvent, en France, on a appliqué des directives inverses : les efforts sont dispersés; à l'étranger, on traite tous les peuples comme s'ils avaient les mêmes besoins, la même psychologie, les mêmes réactions.

Il faut donc demander l'établissement en France d'une unité d'action, mais avec des diversités de moyens selon les milieux nationaux où cette action doit se traduire; chacun de ces derniers exige une étude approfondie et spéciale : Grande-Bretagne, nations américaines, etc.; l'ensemble des services d'État et de l'industrie du tourisme doit accepter de ne pas marcher en ordre dispersé. Outre l'Office du Tourisme, il existe en France un grand nombre d'organisations pour attirer les étrangers en France; on en trouve notamment auprès du Comité des Fêtes de la Saison de Paris, de l'Office National des Universités, de diverses universités, des chemins de fer, des transports maritimes, des compagnies aériennes, des grandes associations, des chambres syndicales hôtelières, des villes d'eau, de séjour et de bains de mer, des compagnies fermières ou

concessionnaires, etc.; enfin l'Exposition de 1937 va créer ses services de propagande. Ce qui est exécuté par vingt bureaux doit être coordonné en un centre unique pour le développement du tourisme étranger en France; c'est en groupant les ressources, en évitant les doubles emplois et les dépenses inutiles, comme l'ont été malheureusement la plupart de celles qui ont été faites dans le passé, qu'on peut à un moindre prix organiser l'action efficace sur place.

Mais cette action, si elle doit être ainsi centralisée à Paris et diversifiée par régions du monde, doit s'exercer pour être efficace sur place, à l'étranger.

C'est là une autre erreur trop souvent commise par l'action touristique publique ou privée en France; non seulement l'effort se disperse; mais, en outre, c'est en France que les sommes sont dépensées, en locaux, en bureaux, en personnel, en imprimé , en publicité; on donne sa publicité à des périodiques que l'on imprime en France en langues étrangères, mais dont 99 exemplaires sur 100 ne sont pas lus à l'étranger.

Il est à souhaiter que, si l'unité d'action doit se manifester très fortement à Paris, ce soit avec le minimum de dépenses et que l'effort maximum se porte sur l'action effective sur place et surtout dans les pays étrangers dont on souhaite plus particulièrement l'apport.

Cette organisation en France et à l'étranger peut revêtir deux formes : 1° action directe de l'État, sous la forme d'un office de tourisme officiel ou d'un bureau de Ministère, composé de fonctionnaires; 2° action par un organisme privé, contrôlé par l'État.

L'action directe peut être efficace, si l'État sait être fort; il doit obtenir de tous les organismes, dont nous avons parlé, l'unité pour l'action à l'étranger, confier la direction à un chef compétent, dont les conditions de nomination et le caractère assurent l'indépendance et le libèrent des influences; enfin l'entourer d'un conseil très restreint, représentant les grands intérêts en jeu et entièrement dégagé de préoccupations politiques. Ensuite, il assurera à ce service un crédit important, pour assumer sa tâche.

S'il paraît difficile de réunir ces conditions et d'obtenir de tous les éléments intéressés de la profession la mise en commun,

à l'intérieur de cet office, des ressources, des bureaux, du personnel en vue de l'action à l'étranger, il faut prévoir le fonctionnement d'un organisme privé, contrôlé et subventionné par l'État. On pourrait demander qu'il soit formé, par exemple, par les soins de la Fédération existante des industries du Tourisme que préside M. Chaix, et qui groupe tous les intérêts en cause; elle constituerait une institution privée, qui serait composée d'un président directeur général, lequel serait un vrai chef, d'un conseil très restreint représentant les grands intérêts professionnels en cause, et comprenant des délégués de l'État et de la Ville de Paris pour le contrôle d'emploi des subventions et les liaisons nécessaires. Cet organisme se contenterait d'un local restreint à Paris pour ses services et d'un simple bureau de renseignements; l'organisation devrait être menée, à la façon d'une entreprise privée, avec peu de frais généraux à Paris, les dépenses étant surtout faites à l'étranger; dans les villes étrangères choisies, l'action serait centralisée par un bureau, qui pourrait être celui d'une compagnie de chemins de fer, d'une société de transports maritimes ou d'une agence de voyages, avec lequel une entente serait passée et sur lequel un contrôle efficace serait exercé.

Il semble que c'est en ce sens que s'orientent les tentatives récentes : création d'un commissariat général au tourisme et d'une association privée pour les fêtes de Paris, dont le commissaire général est devenu le président, et aussi remise à cette association de la subvention de la Ville de Paris. C'est une reconstruction qui commence et qui paraît s'établir sur de nouvelles bases.

Le groupement des intérêts dans cet organisme pourrait permettre d'éviter ce flot d'annuaires et de plaquettes sur les hôtels de France, par exemple, qui n'ont pour ainsi dire aucune action efficace à l'étranger; ces publications ne sont trop souvent qu'un moyen d'obtenir des versements des hôteliers; de même il pourrait mettre un terme à ces publications sur le tourisme qui ne vivent que de la publicité des intéressés et le plus souvent ne leur apporte aucune aide efficace à l'étranger.

Mais au fronton d'une organisation pour le tourisme étran-

ger en France, il faut mettre trois principes : 1° Cette unité ne s'applique qu'à l'action à l'étranger et à l'action en groupe, l'action en France restant en dehors du domaine de cette organisation et l'action individuelle de chaque entreprise à l'étranger restant libre; 2° Cette unité ne peut résulter que de la discipline volontaire des intéressés et être obtenue par la confiance de tous; par suite elle doit être placée hors des intrusions possibles des influences politiques ou autres et doit servir uniquement les intérêts généraux de la France à l'étranger; 3° Cette unité serait facilitée par l'octroi des subventions nécessaires de l'État et de l'Exposition de 1937, dont l'emploi serait contrôlé par des représentants des Ministères des Affaires étrangères et du Commerce, ainsi que de la Ville de Paris; ces représentants devraient assurer également l'unité de la politique française à l'égard du tourisme étranger.

***

Jusqu'à ce jour, le tourisme dépendait du Ministère des Travaux publics; il en résultait que la préoccupation dominante était celle de l'action en France. Une organisation d'action à l'étranger doit dépendre des Ministères des Affaires étrangères et du Commerce, puisque, en fait, ces deux Ministères se divisent cette action.

Il en résultera que toute mesure prise par un État étranger qui aurait sa répercussion sur le tourisme en France, sera examinée et, le cas échéant, discutée par les représentants de la France; on sait assez que nombreuses sont aujourd'hui les dispositions qui entravent le voyage et le séjour en France des étrangers.

Une politique française à l'égard du tourisme étranger doit également amener à donner des facilités très grandes à l'étranger « désirable ».

La pratique administrative met sur un pied analogue les étrangers qui, hospitalisés par la France, peuvent créer des difficultés, des dépenses, voire du chômage et ceux qui lui font apport de richesses. La France doit accueillir ces derniers avec toute la faveur possible; ce sont des colonies venues des vingt-deux nations américaines, des intellectuels qui, conquis

spirituellement par la France, font spontanément sa propagande à l'étranger, des hommes cultivés et fortunés qui viennent trouver en France le repos, le luxe, le voyage, le plaisir, des femmes élégantes qui apportent leurs goûts pour la mode française et pour notre vie de société; ce sont aussi des Anglais de haute classe et des élites des autres nations étrangères, ainsi que des jeunes hommes et des jeunes filles qui viennent en France pour connaître la culture française, mais sans devoir y exercer un métier. A ces catégories d'étrangers, la France n'a pas su faire dans le passé un traitement de faveur; on leur inflige tous les ennuis du passeport, des visas, des cartes de séjour, des visites à la Préfecture de police, etc...; pour une absence de visa, on les menace d'expulsion.

C'est une grande erreur que de prendre les mêmes mesures pour ceux qui servent la France et pour ceux qui s'en servent.

Il faudrait créer une carte spéciale d'étrangers recommandés, valable pour une longue période de cinq ou dix ans, délivrée uniquement par les représentants diplomatiques et consulaires de la France à l'étranger, et en France par un bureau spécial des étrangers au Ministère des Affaires étrangères, en dehors de toute intervention de police; ce bureau centraliserait en un grand fichier le double de toutes les cartes données. L'étranger, qui aurait reçu sa carte, d'ailleurs renouvelable, serait, par cela même, recommandé à toutes les autorités françaises et n'aurait besoin d'accomplir aucune autre formalité. La carte d'étranger recommandé devrait porter expressément la mention : « n'exerçant aucune profession en France »; comme elle devrait servir à l'obtention d'exemption d'impôts, de même elle devrait naturellement être retirée dès qu'un étranger exercerait une profession en France.

On écrit parfois qu'il y a conflit entre les vues des industries touristiques qui cherchent à attirer les étrangers et les revendications des travailleurs intellectuels ou manuels français, tels les étudiants en médecine, qui voudraient les exclure; si l'on veut bien réfléchir à ce que nous venons d'indiquer, il n'en est rien : l'étranger « désirable », qu'il faut attirer et auquel il convient de faire toutes les faveurs possibles, est celui qui vient en touriste, en résidant ou pour étudier en France, mais non pour y exercer une profession; le jeune étudiant étranger

qui vient suivre des cours de médecine en France pour retourner dans son pays doit être protégé; mais l'autoriser à exercer sa profession en France, c'est poser une autre question et il suffirait d'établir une réglementation contrôlée, pour donner une juste satisfaction aux revendications des travailleurs intellectuels français et éviter ces manifestations qui permettent à la propagande anti-française de s'exercer, en présentant la France comme un pays menacé de la guerre étrangère, sous le coup de la guerre civile, et Paris comme un lieu où les étrangers sont molestés.

***

Une politique française du tourisme étranger conduit également à une réforme : celle de l'impôt dû par les étrangers; M. Wladimir d'Ormesson exposait en ces termes la situation dans un article du *Temps* du 16 décembre 1934 :

Prenons le cas des étrangers installés chez nous pour un temps plus ou moins long. Voilà des gens qui louent des appartements, des hôtels, ou qui très souvent achètent des demeures particulières, et en achèteraient bien davantage encore si on ne s'appliquait pas, avec un rare génie, à les en décourager. Ces étrangers sont-ils « domiciliés en France »? Ils sont alors assimilés aux contribuables français et assujettis à l'impôt sur le revenu aussi bien pour leurs revenus de source française que pour ceux qu'ils tirent de leur propre pays. La seule faveur dont ils profitent est qu'ils ne sont pas astreints à produire une déclaration détaillée de leurs avoirs à l'étranger! Dans la plupart des cas, il arrive donc que ces étrangers payent en double : une fois chez eux, une fois chez nous. Par les temps de vaches grasses, peut-être à la rigueur pouvaient-ils supporter ce dur traitement. Mais, depuis trois ans, ils ne le peuvent plus. D'où la fuite massive des étrangers fortunés domiciliés en France. Promenez-vous, par exemple, dans les quartiers de Paris où ces familles résidaient le plus souvent — l'Étoile, le Bois de Boulogne, — vous ne trouverez pas dix maisons sans l'écriteau fatidique « appartement à louer ». Le fisc est en partie coupable de cette désertion.

Quant aux étrangers qui n'ont pas de domicile en France, mais une simple résidence (la distinction d'ailleurs, est difficile à établir et donne lieu à des questions, à des discussions entre le fisc et l'étranger qui irritent prodigieusement celui-ci), ils sont imposés sur un montant forfaitaire égal à cinq fois la valeur locative de cette résidence. En conséquence, même si un étranger ne tire aucun revenu de source française et fait venir de son pays tout l'argent qu'il dépense chez nous, il est astreint à un impôt sur le revenu calculé sur cinq fois son

loyer (et qui s'ajoute à celui qu'il paye chez lui). Une telle mesure est simplement imbécile. Elle a pour effet que presque tous les étrangers s'arrangent non seulement pour ne plus être « domiciliés », mais pour ne plus « résider » en France, c'est-à-dire pour écourter considérablement le séjour qu'ils avaient l'habitude d'y faire. Ils passent à l'hôtel quelques semaines, par-ci par-là (coupées par un voyage hors de chez nous), et puis s'en vont.

Que les étrangers domiciliés ou résidant en France payent l'impôt sur le revenu sur l'ensemble des revenus qu'ils retirent des propriétés, des exploitations sises en France leur appartenant, ou des professions qu'ils exercent chez nous, la chose est absolument normale, juste et ne saurait être contestée. Mais s'il s'agit des ressources qu'ils font venir de l'étranger pour les dépenses en France, qu'on leur laisse alors la paix fiscale! L'économie nationale profitera bien plus de mille étrangers vivant chez nous sans payer d'impôt sur le revenu que de vingt-cinq étrangers payant cet impôt alors que neuf cent soixante-quinze nous ont filé entre les doigts. On éprouve une certaine honte à aligner de tels truismes. Plus de honte encore en pensant qu'ils sont jusqu'ici restés inaccessibles à notre administration, à nos parlementaires, à nos gouvernements.

Dans combien de cas n'avons-nous pas vu cette maladresse fiscale produire ces résultats lamentables. A vouloir trop prendre, on perd tout. Encore une fois, il faut distinguer soigneusement l'étranger « désirable », qui sert la France, qui y dépense ses revenus, qu'il faut favoriser de toute manière et cette masse d'étrangers qui vient vivre de la France. L'institution de la carte d'étranger recommandé, délivrée avec un contrôle strict par les agents diplomatiques et consulaires et le Ministère des Affaires étrangères, servirait utilement à établir le tri indispensable.

Si les mesures concernant l'impôt intéressent surtout la catégorie si importante pour la France des résidants étrangers en France, le touriste étranger qui passe et qui connaît mal nos usages et ses droits demande une protection spéciale. Il faut la lui accorder par l'institution d'un organisme, dont l'abord serait aisé, dont la création et l'adresse seraient partout publiées et auquel il pourrait, soit par écrit, soit verbalement, adresser ses plaintes. Justice sans formalités, sans frais, avec décision extrêmement rapide et sanctions immédiates, tel devrait être l'objet de cette création; le plus souvent la meilleure des sanctions sera la publicité donnée à la décision.

Une telle institution aurait notamment pour objet d'assurer la loyauté des prix. Les nations étrangères poursuivent depuis longtemps contre la France une campagne dont la base est constituée par l'absence de loyauté dans les prix faits et aussi par l'élévation de ces prix.

M. Lucien Romier, dans *le Figaro* du 2 février 1935, comparait les prix des hôtels de Paris, Londres, Rome, Lausanne et New-York et il remarquait que les prix des hôtels de luxe étaient plus chers à Londres et à New-York, les mêmes à Lausanne et Rome, que les prix des hôtels de premier ordre étaient égaux ou supérieurs à Londres, Rome et Lausanne, qu'enfin les prix des hôtels de second ordre étaient moins élevés à Paris que dans les autres cités.

D'après nos expériences personnelles, nous croyons pouvoir dire que la plupart des hôtels de luxe et de premier ordre de France ont fait des efforts considérables et, à égalité de confort, offrent des prix inférieurs à ceux de l'étranger.

Mais il subsiste, dans leur manière de traiter le voyageur, un élément qui fournit la base de toutes les attaques contre le voyage en France. Un hôtel donne un prix et, quand il présente la note, on y voit porter en supplément, trop souvent : 1° une taxe de séjour; 2° une taxe d'État; 3° une taxe de service. Entre cent exemples que l'on pourrait donner, voici celui d'un grand hôtel d'une compagnie semi-officielle du Midi; les chambres pour trois personnes pour une nuit sont de 105 francs prix convenu; la note se présente ainsi :

Appartement	105 francs
Taxe de séjour.	9 francs
Taxe d'État 3 p. 100.	3 fr. 10
Taxe de service	10 fr. 50
Total.	127 fr. 60

L'hôtelier réclame un supplément de 22 fr. 60. Aussi longtemps que ces errements continueront, ils serviront de la façon la plus efficace la propagande contre le voyage en France. Ajoutons que, malgré la prétendue « taxe de service », à peu près partout valets, femmes de chambre et maîtres d'hôtels attendent le voyageur qui s'en va dans la posture de quémandeurs; parfois ils s'enhardissent à indiquer que cette taxe ne leur profite pas.

Tout effort de propagande touristique à l'étranger sera inutile, tant que ces trois suppléments ne disparaîtront pas des notes réclamées.

Ce n'est pas que nous en ignorions l'origine et l'intérêt. Mais aujourd'hui l'acheteur fait la loi. L'acheteur ne veut plus supporter ces taxes ou du moins ne veut plus payer que le prix qui lui est par avance indiqué sans qu'aucun supplément s'y ajoute. Il faut obéir à cette volonté des acheteurs, si l'on veut en conserver la clientèle.

De ces trois taxes, celle du service doit être remplacée par le don volontaire, comme cela avait lieu jadis; la taxe obligatoire actuelle n'assure pas au touriste un bon service; le personnel ne prête plus attention à ses désirs et le touriste ne voyage pas pour passer son temps à se plaindre; il ne dit rien, mais ne revient plus.

En ce qui concerne la taxe d'État, il devrait être interdit de l'ajouter au prix convenu, de même que pour tout autre impôt commercial.

En ce qui concerne la taxe de séjour, la situation est plus grave : elle produit environ 33 millions, dont 30 millions pour les villes, et 3 millions pour l'Office du tourisme; sa suppression créerait un certain déficit dans les budgets locaux; quant à l'Office du tourisme, son budget se compose de ces 3 millions, d'un million fourni par le produit des jeux et de 750 000 francs de subventions d'État; la suppression de la taxe de séjour aurait donc de graves conséquences pour son bugdet.

Mais une considération domine toutes les autres : une politique du tourisme a cru être adroite en s'efforçant d'attirer le voyageur et, celui-ci une fois arrivé, en lui imposant, à titre de supplément, des taxes. Le touriste étranger a juré qu'on ne l'y reprendrait plus, et d'ailleurs le touriste français marque un mécontentement égal, car l'un comme l'autre sont traités de la même façon. Quant à l'hôtelier il essaie de se défendre comme il peut, en transférant sur son client la charge des impôts qui l'accablent, en lui imposant une taxe obligatoire de service et aussi trop souvent en poussant à un taux exagéré le prix des consommations accessoires non prévues dans le forfait; le malheureux essaie ainsi de « se rattraper ».

Disons seulement que cette politique de l'État et des ven-

deurs a tué la poule aux œufs d'or; il aurait mieux valu cent fois proposer un prix un peu plus élevé, mais ne rien y ajouter ensuite; ainsi serait tombée, par la force des choses, la campagne sur « la mauvaise foi » des hôtels, la « mendicité » des serviteurs et l'épouvantail des « suppléments ».

Que les hôteliers français se rappellent cette illustration d'un magazine américain tirant à 2 millions d'exemplaires et représentant une avenue du Havre à Paris : au Havre, un Américain débarque du paquebot, sa petite valise à la main; au loin la Tour Eiffel indique Paris; d'un lieu à l'autre l'Américain passe au milieu d'une double haie de solliciteurs qui tous figurent un supplément, une taxe, une somme à payer. L'Américain se rembarque.

Si l'on n'applique pas à cette plaie des suppléments le fer rouge, les autres remèdes seront sans action. Qui veut la fin, veut les moyens.

***

Il ne faut pas se dissimuler qu'une politique du tourisme étranger en France aura un fort courant à remonter; on ne commet pas des erreurs pendant quinze ans, sans avoir à les payer. Mais si on les reconnaît, si on y porte remède, si on proclame les réformes effectuées, si on y joint les mesures appropriées d'action à l'étranger, le travail pénible que l'on aura à poursuivre pendant bien des mois trouvera sa récompense éclatante. Souhaitons qu'elle se manifeste pour 1937.

GABRIEL LOUIS-JARAY

A PROPOS D'UN CINQUANTENAIRE

LA VIE ET LES ŒUVRES D'EDMOND ABOUT[1]

III

ABOUT CRITIQUE D'ART. — LA GUERRE DE 1870. — LA COMMUNE. — EN ALSACE. — L' « AFFAIRE ABOUT ». — LE XIXe SIÈCLE.

Journaliste politique, voyageur, essayiste, dramaturge, vaudevilliste, économiste, chroniqueur, sociologue, conteur et romancier, Edmond About a été aussi critique d'art. L'indifférence dont il témoignait à Athènes à l'égard des monuments antiques ne semblait pas le prédestiner à cette fonction. Mais il faut songer que l'écrivain avait des velléités encyclopédiques; de plus son intimité avec Paul Baudry, Gustave Doré et Charles Garnier dut exercer une certaine influence sur ses goûts. About a écrit de nombreux *Salons*, surtout avant 70. La plupart d'entre eux ont été réunis en volumes. La lecture en est fort instructive et l'on ne saurait dire qu'elle soit ennuyeuse. C'est la conversation d'un maître de maison plein de rondeur et d'entrain, qui, à propos de tableaux ou de sculptures, ne manque pas de conter ses souvenirs personnels et parle, à l'occasion, littérature, cuisine, élevage, mythologie. Les « sujets » des œuvres sont décrits avec

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet.

une complaisante abondance. Du côté des jugements, au contraire, About vise aux raccourcis, aux formules saisissantes. Il arrive que ces formules soient justes : et il dit fort bien des *Glaneuses* de Millet que « ce tableau s'annonce *comme une peinture religieuse* », du portrait d'Ingres par lui-même que les yeux lancent des *éclairs raisonnables*, de l'art d'Ingres qu'il est *contemplatif*, comparé à celui de Delacroix qui est *dramatique*. Mais le plus souvent ces apophtegmes dissimulent mal la faute de goût ou l'incertitude de pensée. Petite pensée en grand costume d'apparat. « *Les cailloux qui bordent les routes* — écrit-il un jour — *attendaient depuis longtemps leur Raphaël; ils l'ont trouvé en M. Courbet.* » « *Corot n'imite rien, pas même la nature, et il est inimitable.* » Oscar Wilde a dit plus justement que Corot avait découvert dans la nature des aspects qu'on n'avait pas vus avant lui et qu'en ce sens il avait créé le réel. De Meissonier, About écrit drôlement que *sa touche à force d'être pertinente devient impertinente.* Mais il croit cependant à son *génie* et trouve que *grâce aux patientes études de Meissonier la France d'aujourd'hui envie peu de chose à la Flandre d'autrefois.* On préférera le jugement de Baudelaire : « C'est un Flamand, moins la fantaisie, le charme, la couleur et la naïveté. »

De Corot encore, About dit qu'il ne sait pas dessiner; il passe devant Boudin sans s'arrêter; il écrit du sirupeux Bouguereau : *C'est un artiste et un des plus complets que nous possédons.* Roybet, ce Frans Hals pour calendriers, lui inspire une admiration *fanatique* et il s'écrie, en face de son premier tableau : *C'est l'éclosion la plus miraculeuse à laquelle nous ayons assisté depuis longtemps.* De Ziem il dit : *C'est le Rothschild de la couleur*, ce qui est amusant, mais je ne suis pas sûr qu'il y ait mis de l'ironie. De Gérôme : *Les toiles de M. Gérôme sont signées à chaque coup de pinceau, comme les comédies de Dumas fils sont signées à chaque ligne.* C'est là le type même du jugement passe-partout. Quant à Gustave Moreau, il *se donne un mal énorme pour marcher sur les mains.*

Et voici pour Puvis de Chavannes : *Quand l'Enfer voudra se faire paver à neuf, comme les Champs-Elysées, il ne manquera pas de confier l'entreprise à M. Puvis de Chavannes.* Parfois les vérités proclamées sont un peu trop évidentes. *Un beau*

dessin poussé jusqu'aux derniers détails est une œuvre parfaite; arrêté à mi-chemin, c'est déjà une belle ébauche. Parfois enfin l'erreur, en soi toujours excusable, revêt des expressions d'une violence fâcheuse. Ne lit-on pas à propos de Manet :

« *C'est un raté. La nature avait fait quelques petites choses pour lui, il avait je ne sais quel instinct du joli ton et dans cet énorme fumier que représente le travail de toute sa vie on surprend ça et là un lambeau de drap rouge, une bribe de nature morte, un moins que rien qui vous fait dire « Pourquoi ce garçon n'est-il pas venu à l'école de son vivant. On en aurait peut-être fait un peintre.* »

Si About a partagé avec entrain la plupart des engouements et des aversions d'une époque entre toutes remarquable par son mauvais goût, par sa méconnaissance presque absolue des valeurs d'art réelles, il faut reconnaître qu'il a entrepris plusieurs campagnes artistiques opportunes. Il s'est insurgé, à juste titre, dans un article qui fit sensation, contre les « restaurations » intempestives des tableaux du Louvre. Il a réclamé une exposition permanente des œuvres des meilleurs artistes contemporains, idée récemment appliquée par M. R. Escholier. Enfin il a bataillé pour que l'on construisît un Palais pour les expositions et les Salons, voués alors à déménager chaque année de galeries en baraques, de baraques en hôtels. A n'en pas douter, About, actif et entreprenant, eût occupé avec honneur un poste important dans l'administration des Beaux-Arts.

***

A la fin du Second Empire, About est l'incarnation de l'auteur arrivé. Son voyage en Égypte lui a permis de mesurer l'étendue de sa renommée[1]. Le vice-roi qui l'a fait venir l'a

1. Il n'y a pas lieu d'insister autrement sur ce voyage, où, comme à l'ordinaire, About demeura à peu près insensible aux œuvres d'art. Il conte dans sa correspondance son voyage vers Thèbes, sur un bateau que le vice-roi avait mis à sa disposition. A Thèbes il rencontra Mariette avec qui il demeura plusieurs jours. Les enfants du vice-roi vinrent les rejoindre, épisode apprécié des voyageurs, car les jeunes princes avaient un excellent cuisinier français. A Philæ on offrit à About et à son compagnon C. du Locle une fête indigène avec chansons, danses et hurlements divers. Revenu au Caire, About prend presque aussitôt le chemin

reçu avec honneur. Le *Fellah* qu'il publie à son retour d'Égypte a du succès, car un auteur célèbre réussit à faire disparaître, chez la plupart de ses lecteurs, tout esprit critique. « Vous ne pouvez vous imaginer, dit un jour Sarcey, l'engouement prodigieux dont About était l'objet à cette époque. Il avait à la lettre tourné toutes les têtes ». De tous points de vue About est alors un homme heureux. Il s'est marié en 1864 avec mademoiselle de Guillerville, il a de nombreux enfants et il adore sa femme. Tous ceux qui ont été chez lui, célèbrent cette maison joyeuse, où tout le monde s'adore. Ses succès de romancier, son travail de journaliste ont assuré à About une large aisance. Il en tirait quelque orgueil, nous dit madame Juliette Adam, avec une discrétion d'amie. Les Goncourt — mais il faut tenir compte de leur « rosserie » — notent à son sujet : « *Il nous parle de son château de Saverne, de ses cinq domestiques, des dix-huit personnes qu'il a toujours à sa table. C'est le moi du succès, mais point trop lourd, point trop insupportable et sauvé par des singeries spirituelles.* » Et ils ajoutent : « *Dans sa conversation, pas un atome qui ne soit terrestre, parisien et de petit journal.* »

Octave Feuillet ayant dîné chez About à cette époque, trouva à la réception une nuance d'ostentation. Mais il n'y a

de l'isthme. On achève alors les travaux du Canal de Suez, entreprise pour ou contre laquelle les Égyptiens se passionnent. About, qui jusqu'alors avait douté de l'opportunité de l'entreprise, fut enthousiasmé.

« *C'est un magnifique travail; plus magnifique encore par la grandeur et la perfection des moyens employés; sur un parcours d'une journée, nous avons rencontré des centaines de machines si grandes et si imposantes qu'on dirait des cathédrales en mouvement. La première partie du voyage s'est faite en plein désert, la seconde au milieu d'un lac que le canal traverse et ce lac, qui est une petite mer intérieure, fourmillait de canards, d'oies sauvages, de pélicans et de flamants. Par endroit les flamants dessinent de grandes lignes blanches et roses. C'est féerique tout à fait...*

C'est une œuvre vraiment grande et glorieuse, que la France connaît mal et contre laquelle j'avais moi-même des préventions fort injustes. De même que Saint Thomas, je crois parce que j'ai vu. »

Près de Suez, About et du Locle rencontrèrent le peintre Gérôme qui voyageait en caravane avec quelques amis. Gérôme trouva que du Locle avait un air bizarre.

— Parbleu, — fit About, — il vient de recevoir une déclaration.

— Il a touché le cœur d'une almée? — demanda Gérôme.

— Non pas, mais d'un vieux cheikh. Il est tombé amoureux de du Locle et m'a proposé de me l'acheter.

— Et vous avez refusé, cria Gérôme. Quelle folie! On ne laisse pas échapper une occasion pareille!

aucune réserve dans l'expression de son enthousiasme pour l'esprit d'About. Ce n'est pas en vain que Sainte-Beuve au détour d'une de ses études, avait rapproché les deux hommes, ils étaient faits pour se comprendre. « *About a émaillé le repas d'un feu d'artifice permanent. Il est impossible d'avoir plus d'esprit comptant et comme il était un peu monté par ses vins à trente francs la bouteille, c'était une vraie débauche de bons mots; mais les baguettes des fusées qu'il tirait à la diable pleuvaient sur la foule et plus il voyait de blessés sur la place, plus il riait.* » Cet esprit s'exerçait d'ordinaire aux dépens d'autrui. La jeune madame About, qui était la bonté même, savait ce qu'il fallait penser lorsqu'elle voyait les yeux de son mari se plisser à demi avec une expression de plaisir. Elle tentait aussitôt d'arrêter le trait cruel qui allait venir et, d'une voix suppliante, criait : « Edmond ! » Mais nul n'aurait pu faire taire Edmond non plus qu'arrêter sa plume, quand un « mot » venait de lui traverser l'esprit. Même au temps où ses relations avec la famille impériale étaient étroites, il ne pouvait se tenir d'attaquer l'Empereur avec une cruauté qui inquiétait ses amis. Il se brouilla avec la Païva, pour avoir dit, chez elle, en regardant l'escalier du fameux hôtel des Champs-Élysées. : « *Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés.* » La princesse Mathilde lui ferma sa porte, du jour où, en sa présence, au cours d'une réception au Palais Royal, il eut lancé à M. de Nieuverkerque[1] qui semblait s'inquiéter des galanteries d'Edmond : « *Vieux jaloux!* »

Tout le monde n'appréciait pas ces boutades et Taine ayant déclaré un jour au dîner Magny qu'il y avait en About du Marivaux et du Beaumarchais, l'un des Goncourt riposta :

— About, il descend de Voltaire... par Gaudissart!

Sarcey lui-même, aux yeux de qui About conserva toujours du prestige, ressentit un jour quelque inquiétude en face de cet esprit trop volontiers destructeur. Au cours d'une conversation chez Juliette Adam, un convive ayant reproché à About de passer sa vie à casser les poupées que les hommes ont tant de peine à faire tenir debout, About, ne sentant pas le blâme, s'écria : « *C'est si amusant de casser la tête aux poupées. Pif! Paf! Bien tiré, encore une par terre!* » Sarcey traversé d'un

1. M. de Nieuverkerque avait, on le sait, les bonnes grâces de la Princesse.

doute, lui qui, chaque fois que son ami ouvrait la bouche, réclamait du geste le silence et proclamait de toute son attitude : « *Attention! C'est important* », osa dire qu'il valait mieux se trouver à l'avant-garde de la pensée qu'à l'avant-garde des mots. « Quel dommage, ajouta-t-il, que tu ne puisses creuser le sable et que tu t'amuses toujours à nous jeter à la tête les pelletées prises à la surface, car ton esprit clair entrevoit beaucoup de choses. » Sarcey ne se trompait pas toujours. A la veille de la plus dramatique aventure que la France ait connue, About, après avoir pressenti la vérité sur la situation de l'Europe, allait être à nouveau victime de son impétuosité, de son goût pour les mots aigus, les expressions claironnantes et se lancer à l'aveuglette dans la voie la plus dangereuse.

***

Le 5 juillet 1868 un nouveau journal avait enrichi la presse parisienne : *le Gaulois*. About qui, brusquement, était revenu à l'opposition, y tenait la vedette. Ses articles, ironiquement intitulés « Épîtres aux Gaulois » étaient devenus une des distractions du Paris impérial, sans doute parce que l'Empire y était maltraité. L'un d'entre eux, rédigé sous forme de dialogue obtint un succès particulier. Le Prince Impérial y lançait cette phrase : *Dieu, en France, c'est papa!* La vente du journal aussitôt fut interdite dans les rues. Dès le lendemain, pour montrer aux abonnés que *le Gaulois* ne capitulait pas, les articles d'About parurent non plus tous les deux ou trois jours comme auparavant, mais chaque jour. C'est la série « Le Pain Quotidien ». Pain d'amertume pour ceux des lecteurs qui chérissaient Napoléon III. Edmond, décidément, ne ménageait aucune attaque au souverain, mais la proclamation de l'Empire libéral le fit changer d'attitude. En cela il fut logique puisque les réformes qu'il avait réclamées, Napoléon venait de les accorder. Tout au plus ses ennemis trouvèrent-ils que le journaliste était passé un peu trop vite de la critique acerbe à la louange lyrique.

Mais, ce ne fut pas le public du *Gaulois* qui put le constater. Au début de 1870, About est passé au *Soir*, le journal de « l'agioteur » Merton, dont il est devenu l'étoile.

C'est là qu'il écrit de l'Empereur, aux premiers jours du ministère Ollivier.

« *Cette grande figure mystérieuse apparaît tout à coup comme illuminée par la résignation, le dévouement, l'esprit de famille, le sacrifice du présent à l'avenir... Nous possédons maintenant, grâce à Napoléon, les institutions les plus libérales du monde.* »

Il faut dire qu'à l'époque, à la suite de conversations avec le ministre, About espérait devenir préfet. Cette idée amusait beaucoup Halévy... « About préfet! » écrit-il avec un sourire et plusieurs points d'exclamation sur son carnet intime. Moins discret, Rochefort en faisait des gorges chaudes dans la *Lanterne* et Sarcey, indigné de ces railleries, prenait la plume dans *le Gaulois* (où, bien entendu, il avait suivi About), pour défendre son aîné. « Il serait fort ridicule, s'écriait-il, de regarder le nom d'homme de lettres comme un titre à une préfecture; peut-être le serait-il davantage encore de croire que le mérite d'un grand écrivain est incompatible avec celui de l'homme en place... A vrai dire c'était moins à son caractère d'homme de lettres qu'à son caractère tout court, connu pour mobile, que les ennemis d'About songeaient. Mais la discussion ne s'éternisa pas. Un événement surgit qui changea l'attitude d'About à l'égard de l'Empereur, ses projets personnels et la face de l'Europe.

Le 3 juillet 1870 une dépêche de Madrid apprit que les ministres d'Espagne allaient se réunir pour discuter la candidature du prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen au trône de leur pays. Aussitôt About prend feu. Il publie des articles virulents, accuse soudain l'Empereur de manquer de fermeté, réclame une politique énergique à l'égard de la Prusse. Il est temps que Napoléon III prenne parti. La France est lasse des atermoiements du *plus secret des esprits, du plus renfermé des politiques*, de ce prince léger qui, *entre deux verres d'eau, a donné l'Allemagne à M. de Bismarck*. Cette déclaration paraît tout d'abord assez extraordinaire sous la plume de l'homme qui, en 1860, prônait la formation de l'unité allemande sous l'égide de la Prusse. Mais de ce point de vue nous ne sommes pas au bout des surprises, et, pour apprécier la situation il faut jeter un coup d'œil rétrospectif sur les relations

franco-allemandes depuis cette année 1860 où, inaugurant la politique exposée par l'intermédiaire d'About, l'Empereur s'était rendu à Bade, afin de rencontrer le Kronprinz de Prusse, Guillaume. Le rapprochement ainsi esquissé s'était accentué l'année suivante. Devenu roi, Guillaume rend visite à Napoléon III à Compiègne. En 1862 c'est Bismarck qui vient à Paris, comme ambassadeur, poussé par le désir noblement désintéressé d' « étudier nos institutions ». En 1864 les résultats de ces petits voyages apparaissent officiellement. La Prusse met la main sur les Duchés, sans que Napoléon III élève une objection Oh! on ne songe pas alors à reprocher à la Prusse de déranger « l'équilibre européen ». Tout est prévu, accepté et l'on s'achemine tout doucement vers la guerre austro-prussienne qui va permettre de faire un pas de plus, un très grand pas, dans la voie indiquée au menu peuple, par *la Prusse en 1860*.

Il paraît y avoir dans tout cela une grande fixité de dessein et pourtant un changement profond s'est fait dans l'esprit de l'Empereur, par quoi les cartes vont se trouver fâcheusement brouillées. Napoléon III se sent toujours une grande révérence pour le principe des nationalités. C'est un idéal. Mais il a constaté que l'on pouvait poursuivre un idéal en faisant quelques petits profits. En se sacrifiant à l'idéal italien, Napoléon a acquis Nice et la Savoie. Il serait contraire à toute justice qu'il se mît au service de l'idéal allemand sans recevoir un petit présent. Au reste tout semble devoir se passer sans heurt et des perspectives d'une admirable symétrie se développent devant ses yeux. Le jeu de l'idéal, sur l'échiquier allemand, permettra d'accomplir le dessein de Richelieu, de porter la France au Rhin. Tout recommence : à la veille de la grande entreprise, le Cavour allemand, M. de Bismarck, vient à Biarritz, nouveau Plombières, s'assurer la bienveillance du grand arbitre européen. Où l'affaire se dérange un peu, c'est que, sans contester la légitimité de « compensations », (il n'est pas si bête!) Bismarck ne fait aucune promesse précise sur les territoires qu'il conviendra d'abandonner à la France, pour prix de sa complaisance. Qu'importe? La guerre entre Prusse et Autriche est proche. Après les premières batailles, l'auguste médiateur apparaîtra. A sa voix les armes tomberont des mains des

combattants. Il fixera les nouvelles frontières et l'on n'aura pas le mauvais goût de lui refuser le Palatinat, qui sait? toute la rive gauche du Rhin. Au pire on pourrait obtenir la neutralisation de la Rhénanie. Qu'en pense M. de Bismarck? M. de Bismarck continue à ne dire ni oui, ni non. Tant pis décidément. La guerre arrangera tout cela. Napoléon fait le nécessaire pour qu'elle éclate. Il y avait des difficultés entre Italie et Prusse; il les aplanit, par lui ces pays deviennent alliés. Il promet à Berlin sa neutralité bienveillante et la même neutralité bienveillante, il la promet à Vienne. C'est bien le diable si, dans ces conditions, la « compensation » ne vient pas. Et pour que la Prusse ne s'imagine pas qu'on va continuer de l'aider sans qu'elle soit généreuse, l'Empereur prononce à Auxerre, au milieu d'un cercle de provinciaux ébaubis, un discours belliqueux. Il *déteste les traités de 1815* et ne craint pas de le faire savoir à l'Europe. Sous-entendu : quand l'occasion va se présenter (sous peu), je les annulerai.

L'occasion se présente. Les armées prussienne et autrichienne s'affrontent. Napoléon, mal informé, ne met pas en doute la victoire autrichienne. L'opinion française, discrètement avertie, s'attend à d'heureux événements. Mais c'est l'imprévu qui se produit. Le général autrichien Benedek est battu à Sadowa le 5 juillet 1866. Napoléon dissimule sa déconvenue et réclame aussitôt au vainqueur sa « compensation ». N'était-ce pas à la neutralité de la France que la Prusse devait la victoire? Drouyn de Lhuys demande Sarrebruck, Landau, le Palatinat bavarois, Mayence. Berlin élude ses demandes avec hauteur.

Napoléon, l'état de ses forces militaires ne lui permettant pas d'entrer en campagne, et d'*exiger* ce qu'il souhaite, dissimule sa déconvenue. Il tient à montrer aux Français que sa politique prussophile a été malgré tout féconde. Un traité d'alliance prusso-français est préparé, que Benedetti a l'imprudence d'écrire de sa main. « Sa Majesté le roi de Prusse facilitera à la France l'acquisition du Luxembourg (c'est la nouvelle « compensation ») et si la France doit faire entrer des troupes en Belgique « la Prusse lui donnera le concours de ses armes ». Astucieusement guidé par Bismarck, l'Empereur s'est complètement enferré. La Prusse, qui n'a tou-

jours rien promis, divulgue ces négociations dont elle attribue toute l'initiative à l'Empereur. Aussitôt l'Allemagne entière, l'Angleterre même manifestent leur hostilité à notre égard. Napoléon voit qu'il a été joué. La Prusse, dont la grandeur lui tenait si fort à cœur, devient l'objet de sa haine. Il tente de se rapprocher, contre elle, de l'Autriche, des États allemands du Sud. C'est un vrai renversement des alliances qui s'accomplit au début de l'année 1867. Il a été moins remarqué que celui exécuté par Louis XV en 1756. Il a eu cependant hélas! plus d'importance. C'en est fini, en réalité, des croisades en faveur du principe des nationalités. A Thiers, bien assagi depuis 1840, aux libéraux qui lui reprochent d'avoir créé un grand état allemand aux portes de la France, Rouher, le ministre de l'Empereur, répond qu'il y a encore trois Allemagnes (Prusse, Confédération du Sud, Autriche) et *qu'elles ne se rejoindront pas*. La France saura s'y opposer. C'est la politique des *tronçons*. Les Allemands sont avertis. Pendant six ans ils se sont servis de la France pour préparer l'unité de leur pays. Ils savent maintenant qu'ils ne pourront plus l'achever que contre elle.

Voilà la symétrie enfin réapparue, mais dans des conditions fâcheuses. Napoléon a fait l'unité de l'Italie, moins Rome. Au dernier moment il a refusé à ses alliés le cadeau suprême. Et les amis de la veille sont presque devenus des ennemis. Napoléon a fait l'unité de l'Allemagne, moins l'Allemagne du Sud. Au dernier moment, à l'heure de la victoire prussienne, il manifeste qu'il empêchera la fusion des deux « confédérations ». Ainsi par deux fois, il s'oppose à l'accomplissement de ses propres projets, quand il est sur le point de les voir se réaliser, et il se prive ainsi de tout droit à la gratitude de ceux qu'il avait d'abord soutenus. Mieux : il est décidé à faire entendre les chassepots, si quelqu'un entend exécuter jusqu'au bout le programme qu'il a lui-même tracé. A partir de 1867, sous prétexte que la guerre est « inévitable », Napoléon III se prépare à la faire. Le maréchal Niel, sur ses ordres, entreprend la réorganisation de notre armée.

L'opinion française ne comprend pas ces marches et ces contremarches. On avait fait naître en elle de grandes espérances : « Nous aurons le Rhin allemand — et il ne nous coû-

tera rien. » Maintenant on parle de guerre. Assollant[1] résume bien l'état d'esprit de ses contemporains quand il écrit : « Nous attendions la rive gauche du Rhin et voilà qu'on nous annonce qu'il faut prendre les armes... » Plus ou moins poussés par le gouvernement, les journalistes commencent dès lors à exciter leurs paisibles lecteurs contre l'Allemagne. Il ne faut pas que l'unité allemande se fasse, sinon nous *devons* déclarer la guerre. En 1868, Prévost-Paradol publie *la France Nouvelle*, que la plupart de nos historiens considèrent comme un appel à la sagesse, à la modération. Cela vaut la peine d'être regardé de près. En réalité ce livre de sagesse est un livre d'erreurs. On y lit des phrases de ce genre : « Si la Prusse poursuit avec l'annexion de l'Allemagne du Sud son projet déclaré de ranger sous son drapeau tout ce qui parle allemand en Europe, osera-t-on nous qualifier d'agresseurs, si, au lieu de l'attendre à Strasbourg, nous allons au-devant d'elle à Mayence? » Ou encore : « Il est presque impossible que la Prusse, malgré sa prudence, ne fasse point un pas de plus vers l'absorption de l'Allemagne, et il est impossible que le gouvernement français, malgré sa patience, assiste à ce nouveau mouvement sans tirer l'épée ».

Dans *La Liberté*, à la même époque, Émile de Girardin, le « créateur de la presse moderne », pousse à la guerre de toutes ses forces. Il faut abattre la Prusse, et tout de suite. Il faut donner à la France ses frontières naturelles, il faut adapter la politique française, à ce jugement de Napoléon Ier : « La France, sans les départements du Rhin, sans la Belgique, sans Anvers, sans Ostende, ne serait rien... » Tous les teneurs de plume qui servent l'Empire ont oublié que l'Empire c'était la paix! Et ils ne se gênent pas pour écrire qu'il était bien dommage que l'armée française eût été retenue au Mexique au temps de Sadowa. Sinon on n'eût pas laissé rompre, au profit de certaine puissance du Nord, l'équilibre européen.

Il aurait fallu que les Prussiens fussent bien sots pour ne pas exploiter de pareilles intempérances de langage. Tous ces appels de fanfare des journalistes parisiens, Berlin s'arrangeait pour que les échos en parvinssent dans les États du Sud. Dans

1. C'est l'auteur du charmant *Capitaine Corcoran*.

ces États le sentiment de la germanité (Deutschtum) existait très vif, mais les Français ne savaient pas le voir. Parce que les Bavarois ne se souciaient pas de subir l'hégémonie prussienne, les Parisiens s'imaginaient qu'ils n'étaient pas Allemands. Ils l'étaient cependant. Ils avaient conservé les traditions de l'ancien Empire. Et plutôt que de voir la France, sous prétexte « de frontières naturelles », s'emparer de la Rhénanie, ils préféraient subir les directives de Berlin, ils préféraient envisager une grande Allemagne prussienne. Au moment où les politiciens de Tortoni, et ce qui était plus grave, le grand politicien de Saint-Cloud s'imaginaient que les yeux des Munichois étaient tournés vers la France avec espoir, avec amour, les Munichois signaient un traité d'alliance avec la Confédération du Nord.

Si Napoléon III pensait à la guerre, la Prusse n'y songeait pas moins. Non que Bismarck la souhaitât positivement, et sans doute ne se fût-il pas décidé à la déclarer lui-même, mais il ne faisait rien pour l'empêcher. L'armée prussienne achevait de s'organiser. Si le conflit éclatait, Bismarck croyait qu'elle remporterait la victoire. Il serait possible alors de créer le nouvel empire allemand, et, mon Dieu, aussi — car décidément tout idéalisme politique a ses tares — de s'assurer quelque gain. L'idée d'annexer l'Alsace-Lorraine lui avait d'abord déplu : « C'est une idée de professeurs », disait-il. Puis il s'y était rallié. Une campagne sourde était entreprise pour démontrer que historiquement l'Elsass-Lothringen dépendait de l'Empire. On ne l'ignorait pas en France. C'était un motif d'exaspération de plus et Bismarck n'en était pas mécontent. Ce fut sans nul déplaisir qu'il dut lire l'article incendiaire d'Assollant, publié en 1868 dans *le Gaulois* : « On rappelle aux Allemands la conquête de l'Alsace et de la Lorraine... Aujourd'hui on est prêt (traduire : l'armée française est prête). Qu'attend-on pour recommencer? S'il faut livrer bataille, la France aujourd'hui est organisée et l'Allemagne ne l'est pas encore. »

La déclaration est assez cynique. Attaquons notre « ennemi » puisqu'il n'est pas prêt. En ces années, il faut bien le dire, presque tous les hommes politiques (hors Jules Favre, Thiers, quelques libéraux et le Prince Napoléon) partageaient les

folles illusions de l'Empereur et étaient entrés en état de transe belliqueuse.

Et About? Lui, l'auteur de *la Prusse en* 1860, le partisan de l'unité allemande, que pensait-il, qu'écrivait-il dans ce même *Gaulois*, dont, bien plus qu'Assollant, il était le porte-parole officiel? Eh bien, il était sage et modéré. On ne l'entend pousser aucun appel guerrier. Mieux encore : il s'en tient au programme de Napoléon III en 1860, à celui de sa *Carte d'Europe* : « Nous ne réclamons rien en Allemagne. » Très lucidement il a perçu que Napoléon a fâcheusement mêlé « *le principe des nationalités et le soi-disant principe des frontières naturelles* ». Il sent très bien que cette nouvelle orientation de la politique impériale peut nous aliéner *tous* les Allemands : « *Quand l'Allemagne sera bien convaincue*, écrit-il le 2 août 1868, *que nous ne prétendons à aucune parcelle de son territoire, elle ne tardera pas à affirmer sa volonté d'être allemande et non prussienne.* » Quelques jours plus tard, prouvant plus nettement encore qu'il était resté fidèle à ses idées, il écrit : « *La Prusse en fait est maîtresse de tous les Allemands. Est-ce un grand mal pour nous? Je ne sais trop et même si j'osais m'écouter, je dirais non.* » Si le gouvernement avait partagé ces opinions, la guerre franco-allemande, n'en doutons pas, eût été sinon évitée — qui peut le dire? — du moins considérablement ajournée.

Telle était la situation, lorsqu'éclata l'affaire de la candidature espagnole. L'opinion française était échauffée par les journaux, mais, tout en se méfiant de la Prusse elle ne se souciait pas autrement d'entrer en guerre contre elle. Quant à l'Empereur, il était évidemment décidé (attitude qui n'excluait jamais chez lui les possibilités de revirement) à abattre la jeune puissance prussienne. Et l'espoir de gagner quelque chose sur le Rhin ne l'avait vraisemblablement pas quitté.

Dans ces conjonctures nouvelles, il allait recevoir de la presse parisienne des indications particulièrement dangereuses. Du jour où ils connaissent la candidature Hohenzollern, les journalistes les plus en vogue : Girardin, Cassagnac, etc..., ne peuvent plus maîtriser leur ardeur. Il faut faire la guerre, la guerre tout de suite. Et About, incapable de résister à cet élan, perd à son tour tout contrôle sur lui-même, et entonne l'hymne guerrier. Le 6 juillet, le néfaste Gramont prononce à la

tribune son fameux discours dont on peut dire qu'il est une véritable déclaration de guerre : « Le respect des droits d'un peuple voisin ne nous oblige pas à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe », etc... Singulière absurdité et profonde méconnaissance des choses espagnoles. Un monarque allemand à Madrid nous aurait plutôt fourni une occasion de voir détester l'Allemagne par les Espagnols.

Quand, avec le recul des années, on songe à la frénésie qui saisit l'élite française à ce moment, on demeure stupéfait. Quoi qu'il en soit, le jour même, About écrit dans *le Soir* un article délirant de fièvre obsidionale : *Nous sommes trente-huit millions de prisonniers!...* Prisonniers entre les Allemands d'Allemagne et les Allemands d'Espagne, car ces pauvres Espagnols, qui du reste n'ont encore choisi aucune espèce de roi, sont devenus en trois jours des Allemands... C'est la psychose de l'Einkreisung (encerclement) en France...

Le dé en est jeté. Pour About la guerre est nécessaire. L'honneur français est menacé (en quoi?). Il ne cesse de le répéter. Le 12 juillet, l'ambassadeur d'Espagne annonce à M. de Gramont que le prince de Hohenzollern retire sa candidature. L'affaire est donc finie. La France a satisfaction.

Mais cet apaisement ne suffit pas aux violents du conseil des ministres et de la presse. Ils jugèrent que le désistement était une *concession insignifiante*[1]. Il fallait que le roi de Prusse s'engageât *pour l'avenir* à interdire aux membres de sa famille toute prétention au trône d'Espagne. Tandis que le conseil des ministres méditait sur ce nouveau thème paraissait un article d'About dans le *Soir*. L'écrivain ignorait encore le désistement. « *Si le roi Guillaume*, écrit-il, *s'obstine à nous jeter son cousin dans les jambes, sous prétexte qu'il n'en peut mais, l'honneur et la sécurité nous commandent de déclarer la guerre au roi Guillaume. Notre ennemi, c'est la cour de Prusse, c'est le roi, c'est Bismarck, c'est leur séquelle de généraux et leur clique de hobereaux. La guerre est une triste nécessité, mais la*

1. Le duc de Gramont écrit dans ses Mémoires cette phrase au moins suspecte : « Le désistement se produisant sous cette forme, loin d'avancer les affaires, les compliquait au contraire de la façon la plus grave... »

paix est peut-être pire. » Que les Allemands se le tiennent pour dit, et aussi les Espagnols, car après tout leur affaire n'est pas claire. Qu'ils sachent bien que, s'ils acceptent un Hohenzollern pour roi, la France ne se fera pas faute d'*envoyer quatre frégates au secours de l'insurrection cubaine et d'émanciper une vaillante colonie qui s'appartient au même titre que l'Espagne elle-même.* Oui, décidément, About est pour la guerre, il le répète. Il objurgue Napoléon III de rompre avec la Prusse et, considérant déjà, par une incroyable anticipation, que la guerre est déclarée, il s'écrie : « *Ce n'est pas l'héritier de Napoléon Ier qui s'en va guerroyer sur les brisées de son oncle, c'est l'exécuteur de notre volonté collective qui va chercher la paix à Berlin.* »

Le 13 juillet, enfin, Benedetti, harcelé par Gramont, demande au roi Guillaume sur la promenade des Fontaines à Ems, au milieu des baigneurs qui flânent, de s'engager à « empêcher dans l'avenir toute reprise du projet espagnol ». Le roi refuse poliment et adoucit aussitôt son refus en ajoutant : « Je vous assure que je n'ai aucun dessein caché, cette affaire m'a causé de trop graves ennuis pour que je sois tenté de la laisser renaître. » L'ambassadeur s'éloigne, fâché de n'avoir pu aboutir, mais ne se considérant nullement comme insulté. Dans la journée, Benedetti essaye vainement d'obtenir une nouvelle entrevue. Le soir, à Berlin, Bismarck, par d'adroites suppressions donne au communiqué de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* un aspect déplaisant pour la France. C'est la fameuse dépêche d'Ems, désobligeante, mais ne représentant pas avec évidence un *casus belli*. Ce ne fut pas l'avis de l'Empereur, ni celui de la Chambre qui vota les crédits de guerre le 15 juillet. Ce jour-là About n'est plus qu'enthousiasme. C'est la *guerre des honnêtes gens!* écrit-il dans *le Soir*. Et démentant la modération qu'il avait montrée pendant les années précédentes, il lance cette formule : *Sadowa était un Waterloo indirect*, ajoutant que depuis cette bataille la guerre franco-allemande était prévue par « les esprits politiques ». Prenant à son compte toutes les chimères dont l'Empereur se berçait depuis qu'il était entré dans sa crise de prussophobie, About s'écrie : « *Bismarck a fait violence au Danemark notre ami, au Hanovre notre allié; il se prépare à conquérir nos alliés du*

Wurtemberg, de la Bavière et de l'Autriche allemande, en attendant de nous prendre l'Alsace-Lorraine, nos deux provinces les plus françaises... L'Empereur ne marche pas contre la Prusse pour conquérir l'Allemagne, mais pour empêcher que l'Allemagne ne soit conquise et sur ce point il est d'accord avec trente-huit millions de Français. » Deux jours plus tard, le 17, About reprend ce thème funeste. La France ne saurait permettre qu'on asservisse *à sa barbe... ses voisins et alliés de l'Allemagne du Sud.* (Pauvres lecteurs confiants qui comptent sur ces alliés-là!) Et, livrant le fond de sa pensée, il ajoute que l'union éventuelle de tous les Allemands, du reste, a autrement d'importance que la candidature Hohenzollern. Il s'est enfin rallié à la dangereuse politique des tronçons.

Il n'est plus qu'un point sur lequel il se sépare de l'Empereur et des journalistes à la Girardin, celui des conquêtes : « *Ces trois mots* : FRONTIÈRE DU RHIN *nous feront plus de mal qu'une armée de deux cent mille fusils à aiguille. L'Allemagne ne veut pas qu'un seul village allemand soit détaché de la patrie commune et l'Allemagne a raison,* » phrase qui, rapprochée des autres assertions d'About, décèle une certaine contradiction intime. Car s'il y a patrie commune, pourquoi empêcher les « tronçons » de cette patrie de s'unir? Mais l'heure n'est pas aux nuances, ni à la modération ainsi que le prouve ce coup de fanfare lancé par About : « *M. Michelet et Louis Blanc maudissent la guerre à tour de rôle dans un journal semé de petit tambours et intitulé* LE RAPPEL. *Que signifient ces tambours, si la guerre la mieux fondée, la plus légitime, la plus indispensable à la sécurité nationale est un crime?* »

Le 19 juillet tout est consommé. Ce jour-là la déclaration de guerre parvient à Berlin et notre « allié » le roi de Bavière met ses troupes à la disposition du roi de Prusse, exemple bientôt suivi par les autres princes du Sud. Aux Tuileries les dépêches qui parviennent des préfectures attestent au même instant que les Français de province, qui n'avaient pas tous lu *le Soir* et *la Liberté*, se trouvaient surpris par l'annonce de la guerre. Ils ne comprenaient pas. Hors du creuset parisien, la France était sage. La guerre de 1870, c'est la guerre de l'Empereur... et aussi la guerre des journalistes.

***

Au cours de cette quinzaine tragique, About a exercé, dans la mesure de ses moyens, une influence fâcheuse. Il faut cependant lui reconnaître quelques excuses, excuses valables pour l'homme il est vrai, plutôt que pour le journaliste traitant des « affaires extérieures ». D'une part, About depuis longtemps estimait que l'Allemagne avait des visées sur l'Alsace-Lorraine : il le dit en 1860 à madame Adam, c'est-à-dire l'année même où il écrivait la *Prusse en 1860*. Singulière contradiction! Mais qui ne la ressent un peu au fond de soi-même? Désir de faire confiance aux Allemands et secrète défiance à leur égard qui ne meurt jamais. C'est cette défiance qui, en juillet 1870, a pris le dessus et emporté tous ses autres raisonnements. D'autre part About était passionnément patriote. Le comte de Gasparin dit fort justement qu'il y a deux patriotismes : le turbulent, le conquérant, le provocateur... et l'autre. Il y avait trop d'impétuosité chez About pour qu'il n'appartînt pas, de par sa nature, au premier, celui-là même qui a entraîné les milieux dirigeants en juillet 1870. *On a beau raisonner et faire le philosophe*, écrit l'auteur du PROGRÈS, *on s'aperçoit un beau matin qu'on était né avec un petit pantalon rouge et que tous les autres habits qu'on a portés n'étaient que des déguisements*. C'est un point de vue, mais il ne faut pas se tromper de « beau matin ». About, et beaucoup d'autres, ont découvert leur pantalon rouge au mauvais moment : cela nous a coûté cher.

C'était en civil, au reste — le rouge étant purement métaphorique en l'espèce — qu'Edmond About devait se mêler aux armées en campagne. Il partit sur la frontière comme correspondant de guerre du *Soir*. Pendant plusieurs jours, il circula au milieu des bivouacs, croisa de longues colonnes de troupes et tout ce qu'il vit lui inspira une joyeuse confiance : *C'est un brave moment de notre histoire*, écrit-il le 21 juillet, *et il fait bon vivre depuis quelques jours*... Le même soir le public à l'Opéra réclamait *le Rhin Allemand* de Musset. Les artistes s'excusèrent; ils n'avaient pas eu le temps d'apprendre le *Rhin Allemand*. Girardin, qui était dans la salle, cria : « Il faudra donc plus de temps pour l'apprendre que pour le prendre! »... Dans les champs About rencontrait des paysannes qui, s'il

faut l'en croire, partageaient cette ferveur : « *Il fallait cette guerre, monsieur*, lui dit l'une d'entre elles. *Dieu lui-même n'aurait pas pu l'empêcher. Espérons qu'elle finira bien.* » Le 24 il est à Strasbourg où parvient la proclamation de l'Empereur (« Le glorieux drapeau que nous déployons encore une fois devant ceux qui nous provoquent, etc. »). About admire ce style « ferme, entraînant ». C'est la « *Marseillaise en prose* » ! Tout ce qu'il voit lui inspire confiance. « *Vous pouvez me croire sur parole*, écrit-il de Bitche, *quand j'affirme que la France est bien gardée par l'armée de la Moselle* » et du pont de Kehl : « *Strasbourg est en état de défense. Les Prussiens peuvent se présenter en corps; ils seront bien reçus.* » C'est le cri de la petite France du boulevard qui, pendant le Second Empire, a réussi, aux yeux de l'Europe, à se faire passer pour la France tout entière. Cette France des bons mots s'est trompée sur toute la ligne. Elle pensait qu'un Français sait tout sans rien apprendre, que son « esprit » valait mieux que tous les savoirs et que le reste du monde était peuplé de tribus secondaires, au milieu desquelles la seule arrivée d'un pantalon rouge devait suffire à provoquer la panique. Nos désastres, hélas, allaient lui donner un atroce démenti.

Depuis le 5 août, About circulait en Lorraine dans une petite carriole à cheval qu'il conduisait. Il avait pour compagnon de route Jules Claretie, correspondant de guerre comme lui, qu'il avait rencontré par hasard. Le 6 au soir les deux journalistes s'arrêtèrent dans une petite auberge, sur la route de Sarreguemines. On leur donna, pour la nuit, une chambre qu'ils partagèrent. A la pointe de l'aube Claretie fut éveillé par le piétinement d'une troupe qui passait sur la route. Il courut à la fenêtre. C'étaient des soldats français de l'armée Frossard, épuisés, harassés, marchant à la débandade. Claretie descendit en hâte pour questionner un officier, puis il remonta dans la chambre. About dormait toujours. Claretie le réveilla.

— Eh bien nous sommes battus, lui dit-il d'une voix sourde; la route est pleine de soldats en retraite. L'armée se retire sur Puttelange.

Edmond About était devenu blanc comme un linge. Il se leva à son tour et derrière la vitre regarda un instant les soldats qui passaient, entourant des blessés.

— Et la bataille s'appelle? — demanda-t-il.

— Forbach.

— Oui, un nom sinistre, comme Waterloo.

Un instant plus tard, About attelait sa carriole et repartait seul pour Saverne. Ce fut pour y apprendre une autre déroute: Wœrth, et trouver quelques « lambeaux » de l'armée Mac Mahon. Dès le lendemain, les Prussiens pénétraient dans la ville. About, consterné, demeura quelques jours à contempler, le désespoir au cœur, ce spectacle nouveau : Saverne prussienne. Puis il repassa sans difficulté dans les lignes françaises, ce qui, à défaut d'autre preuve, suffirait à révéler, de part et d'autre, l'absence de « deuxièmes bureaux »... About maintenant a compris. Son ton devient grave, voire angoissé. Les échos des batailles soutenues autour de Metz lui parviennent et il les note dans son « journal d'un journaliste ». Les mouvements d'ensemble, du reste, lui échappent, ce qui est bien naturel. Et il perçoit mal, faute de renseignements exacts, que notre armée donne chaque jour des preuves émouvantes, bouleversantes, de son héroïsme. Mal commandée, mal éclairée (ce dont About s'est assez vite rendu compte), écrasée par une artillerie formidable, elle lutte pied à pied ou se lance à l'assaut avec une intrépidité inouïe. Il s'en faut de quelques hasards, que la bravoure des humbles exécutants ne renverse toutes les règles de la stratégie. A Saint-Privat, le 18 août, nos troupes portant allègrement sur le dos le poids des sottises de nos dirigeants, sont sur le point de donner raison à l'imprévoyance, à la mauvaise politique, aux atermoiements de l'Empereur et de ses ministres, sur le point de valoir un triomphe au stupide Bazaine. Tout comme à Frœschwiller, elles sont à deux doigts de la victoire — d'une victoire qui eût changé l'aspect de toute la campagne.

Ce jour-là, About quitte l'Alsace où il s'étonne qu'aucun paysan n'ait pris les armes. Jugeant la nation sur la passivité des habitants de quelques villages alsaciens, il s'écrie, oubliant Compiègne et la « Marseillaise en prose ». « *Est-ce que vingt ans de despotisme ont dégradé les Français en bloc? Le gouvernement du dernier Bonaparte aurait-il réussi au delà de ses vœux et désappris aux citoyens toute espèce de résistance?* ». Mais, confiant en l'avenir, il ajoute : « *La France se relèvera*

bientôt. Que l'invasion soit la bienvenue, puisqu'elle était nécessaire pour nous rendre à nous-mêmes! » C'est excessif! Du reste, dès le lendemain, About passé dans les Vosges trouve des raisons plus sérieuses de réconfort, car là les paysans réclament tous des fusils et des chefs.

Le 20 août, About est de retour à Paris. Personne n'y a perdu courage. Chaque soir, on court à l'Opéra, où Marie Sass, préfigurant mademoiselle Chenal, *entonne la Marseillaise et incarne incomparablement la France vengeresse.* Les journalistes dans les salles de rédaction composent en hâte des articles optimistes. *Derrière l'armée du Rhin il y a Paris, et derrière Paris il y a la France.* Nos troupes vont se ressaisir et bientôt c'en sera fini de la guerre, de cette guerre qui sera la dernière, car on établira ensuite une « fédération européenne » qui évitera le retour de pareilles calamités.

En attendant, About préconise la guérilla nationale. « *Il faut faire la petite guerre en grand et peupler les bois, les buissons, les fossés d'une multitude de tirailleurs.* » C'est sous une forme imagée le programme héroïque et un peu vain du Gouvernement de la Défense Nationale. Un mois plus tard About voit plus clair. Il comprend que des troupes improvisées ne réussiront pas ce que les braves aguerris n'ont pu faire; le jusqu'auboutisme de Gambetta lui paraît une erreur[1].

Pendant quelques jours, au lendemain du 4 septembre, il nourrit, avec maints Français, une singulière illusion. Le roi Guillaume a *déclaré qu'il faisait la guerre non à la nation, mais à notre empereur et à notre armée...* Nous n'avons plus d'Empereur, plus d'armée, la Prusse doit donc mettre bas les armes. D'autre part, c'est Napoléon III qui a déclaré la guerre. Or, il est prisonnier. Donc *il n'y a plus de belligérants* et comme la Prusse continue d'avancer ses armées, la Prusse est *hors du droit des gens.*

Cette subtile argumentation n'a du reste pas déterminé About, même durant les jours où il la mettait en avant, à modérer l'expression de sa haine pour les Prussiens, haine

1. Il est un autre article d'About, un des derniers qu'il ait écrits dans *le Soir* qui mérite d'être signalé. L'écrivain y dénonce les *ambitieux qui veulent constituer une Commune pour renverser le gouvernement.* On voit que l'émeute de mars 1871 éclata dans un ciel depuis longtemps chargé.

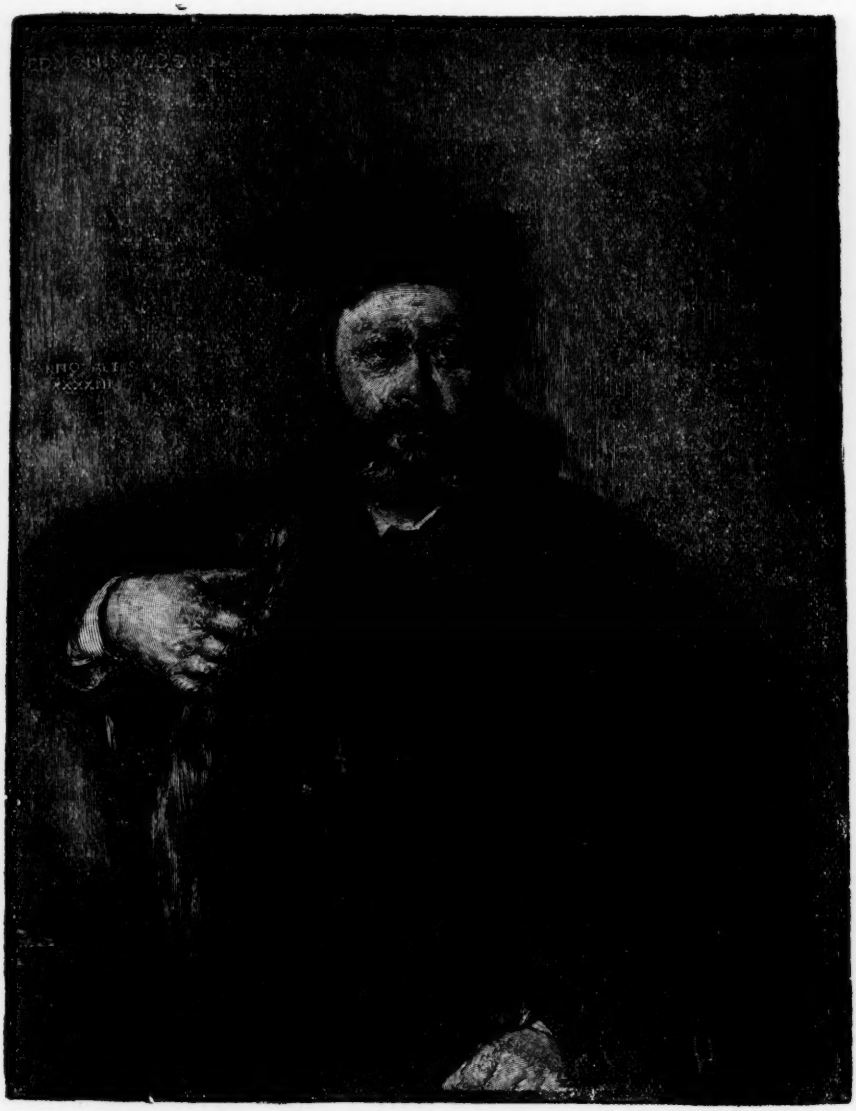
partagée alors par toute la France. « *Ils n'ont pris à la civilisation moderne que les perfectionnements introduits dans l'art de détruire. Tartufes harnachés, Basiles en bottes fortes, ils marchent sur Paris dans l'espoir de faire un gros coup. Nous savons à quelle race de coquins nous avons affaire. Il faut que le* 1er *janvier* 1871 *voie l'Europe purgée des Hohenzollern* ». Le 28 novembre About écrit un article dont on ne peut croire qu'il ait été sans influence sur certains événements que nous dirons tout à l'heure. Beaucoup de bébés, expose le journaliste, meurent de faim dans Paris, car on ne trouve plus de nourrices. Le roi Guillaume, qui le sait fort bien, a précisément expliqué à Bismarck, au cours d'un récent entretien, pourquoi il refusait d'accorder un armistice. En ce qui le concernait, Guillaume y était disposé, mais « *les petits Parisiens, au dernier moment, ont élevé des exigences inadmissibles; ils ont demandé à téter!* »

Pendant le mois qui suivit, les articles d'About dans *le Soir* devinrent plus rares, puis cessèrent brusquement, pour des raisons que nous ne savons point.

***

Après la capitulation About se rend à Bordeaux où le gouvernement s'est installé. Il voit presque chaque jour Thiers, qu'il admire : « *On n'ose pas penser,* écrit-il à sa femme, *à ce que deviendrait la France sans lui.* » Dans l'Assemblée Nationale, il n'est, selon lui, que des « *nullités* » et il pousse le cri éternel : « *Pas d'hommes! Pas d'hommes!* »

A cette époque About n'écrit plus dans aucun journal et l'avenir le préoccupe. Un ami rencontré lui signale qu'il y a maintes vacances dans les grands emplois diplomatiques. « Pourquoi ne poseriez-vous pas votre candidature? » About s'échauffe à cette pensée. Depuis longtemps il a des idées sur la diplomatie dont il a vivement attaqué le personnel dans ses articles avant la guerre. Pourquoi ne lui donnerait-on pas un poste de ministre ou même d'ambassadeur? Il pressent Thiers qui ne le décourage pas et dès lors About ne le quitte plus. Il est auprès de lui à Versailles en avril et mai. Les lettres qu'il adresse alors à sa femme évoquent ses espoirs, ses inquié-



EDMOND ABOUT, *par Paul Baudry.*
(Portrait exécuté à Bordeaux en 1871.)

tudes, en même temps que les angoisses des Français qui assistaient au siège de Paris, Paris alors aux mains des « Communeux ». Au début d'avril la nomination d'About à Lisbonne est décidée en principe. Madame Thiers, qui était d'abord « *froide comme un glaçon* », s'est humanisée. Mais le décret n'est pas signé et About s'inquiète. Sans doute trouve-t-il qu'à Lisbonne « *il n'y aurait pas assez d'occasions de prouver ce qu'on vaut. Mais le climat serait excellent pour les enfants et il ne faut pas au début se montrer trop difficile.* » Que Thiers signe et tout sera bien, mais Thiers est sans cesse très entouré et il est difficile de lui parler chaque jour de cette affaire; la ville est remplie d'hommes politiques qui cherchent à approcher « *le petit vieillard* ». Les députés couchent dans la Galerie des Glaces transformée en dortoir ou dans les corridors du château. Le 3 mai About écrit à sa femme que Thiers vient de passer la nuit sur le terrain. Fatigue et danger inutiles, d'après About. Le 4, Edmond a une conversation avec Renan et Berthelot, qui sont d'avis que l'on traite avec les communeux. Le 6, l'affaire du Portugal paraît prendre une mauvaise tournure. Un officieux vient d'apprendre à About que les Portugais, pressentis, font des difficultés. Ils redouten qu'après un an de séjour, le ministre ne publie un « *Portuga contemporain* » dans le style de la *Grèce!* Thiers, questionné, dément ce bruit le lendemain : « *Non, non, dit-il, les difficultés viennent d'ici.* » Un ministre a songé à offrir à About une préfecture, mais Thiers interrogé à ce sujet a répondu galamment à l'écrivain : « *Non, non, l'administration est faite pour les culs de plomb, les gens d'esprit sont placés plus utilement à l'étranger et c'est à l'étranger que je vous destine.* »

Le 5 mai, About a une longue conversation avec Dumas fils qui a expédié sa famille à Dieppe. « *Le petit Popelin y est aussi, pour ne pas déranger la lune de miel de son père avec la princesse Mathilde.* »

Le 13, les événements se précipitent. Thiers et mademoiselle Dosne ont les yeux rouges. On vient de leur apprendre la destruction de leur hôtel. Mais un autre message arrive, plus réconfortant. On a pris le fort d'Issy qui contenait cent canons. Quel dommage que le même jour, pour gâter cette bonne nouvelle, l'*Officiel* annonce la nomination du comte

Armand à Lisbonne! C'en est fini des espoirs diplomatiques d'About. L'écrivain en prend d'ailleurs très philosophiquement son parti et, huit jours plus tard, ayant repoussé les offres du *Gaulois* « racheté par des Bonapartistes », il reprend sa collaboration au *Soir*. Ce jour-là, il voit passer dans une rue de Versailles Rochefort prisonnier, « *précédé et entouré d'un fort peloton de cavalerie* ».

Chaque nuit, on entend maintenant, de Versailles, une canonnade ininterrompue. Il y a de grandes lueurs d'incendie le soir au-dessus de Paris, une lourde fumée le jour. Le 22, l'hôtel de ville est pris, les prisonniers « *affluent par milliers à Versailles* ». Mais le 25, au lendemain de l'incendie des Tuileries, on se bat encore à Belleville, où « *nos soldats tuent tout ce qui porte les armes. Ils ont aussi à égorger beaucoup de femmes qui jetaient du pétrole dans les caves et des étoupes enflammées par-dessus.* » Le 28, c'est la bataille du Père-Lachaise. About est déjà rentré dans Paris, son appartement de la rue de Douai est intact. Il n'est plus maintenant que de se mettre à la tâche et de tenter, avec tous les Français, de reconstruire.

***

La guerre de 1870 a marqué profondément tous les Français, plus peut-être que celle de 1914; chaque homme souffre d'une défaite nationale comme d'une humiliation *personnelle*, tandis que le plaisir de la victoire est indéterminé et presque négatif, comme le plaisir de se sentir bien portant. Chez tous les écrivains de la seconde partie du XIXe siècle, surtout les écrivains d'idées, qu'il s'agisse de Renan, de Taine, de Fustel de Coulanges, on peut distinguer l'homme d'avant la guerre et l'homme d'après. About, sur un autre plan intellectuel, subit lui aussi la marque de notre défaite. Elle ne lui fut pas malfaisante. On sent chez lui, à partir de 1871, le désir d'étudier plus sérieusement les questions qu'il traite comme journaliste. Il a compris qu'on ne peut pas toujours improviser, pas plus les articles que les armées, et le souci lui est venu d'étayer ses raisonnements sur des faits. Sans doute il n'est pas complètement transformé. Il continue d'avoir peu de mémoire. C'est ce qui lui permet sans doute de déplorer avec une amertume

véhémente que Napoléon III ne se soit pas contenté de la première victoire diplomatique remportée dans l'affaire Hohenzollern. Et il a toujours une confiance excessive en lui-même. Un bon journaliste doit pouvoir écrire sur tout. C'est d'après ce principe qu'About compose un jour un assez étonnant article sur la musique, intitulé *les Horreurs de Bayreuth.* Il n'est « dure vérité » qui y soit ménagée « *au moins mélodieux des croque-notes, au plus sot des poètes, au plus ridicule des dentistes contemporains* », c'est-à-dire à Richard Wagner. Mais dans l'ensemble pourtant l'homme s'est assagi. Et puis deux sentiments se sont affirmés en lui qui vont donner à ses productions de journaliste une certaine unité de ton : il a haussé le patriotisme au niveau d'une religion; il est devenu ardemment, furieusement républicain. Sur le plan politique il a adopté pour lui-même ce principe qu'il développait sur le terrain littéraire à Sarcey, coupable d'avoir loué un jour Montalembert : « *En dehors des enthousiasmes, il faut avoir des alliés et des ennemis, il faut être fidèle à son parti et à sa guerre et ne pas s'emballer à tort ou à travers dans une admiration ou dans une critique.* » Autrement dit : pensez en partisan. C'est là sans nul doute un principe monstrueux. Du point de vue de l'art, il condamne l'homme qui le formule, mais en politique, il est peut-être d'un usage nécessaire — et c'est ce qui confère à la politique un caractère si particulier. Le fait est que du jour où About l'a respecté, il a commencé d'acquérir véritablement de l'autorité.

Ce n'est pas cependant par une campagne partisane que débuta la vie d'About, journaliste d'après-guerre, mais par une sensationnelle aventure patriotique, qui, pendant quelques jours, retint l'attention de tous les Français.

En septembre 1871 About était parti pour l'Alsace : il devait faire une enquête pour *le Soir.* La question qu'il comptait élucider dans ses articles était celle de la légitimité de la revanche : « *S'il était prouvé que les nouveaux annexés acceptent avec indifférence un changement de patrie, la revendication* (de l'Alsace) *n'emporterait pas le caractère impératif du devoir. Si, au contraire il était reconnu que les Alsaciens sont livrés à l'ennemi malgré eux, notre devoir strict serait de préparer dès aujourd'hui leur affranchissement, d'y penser à toute heure, de*

subordonner nos autres affaires à celle-là. La question d'opportunité resterait entière naturellement; il n'y a pas de devoir si urgent dans la vie qu'il faille y satisfaire par le suicide. » Le problème méritait en effet d'être éclairci aux yeux de l'Europe même, à qui l'Allemagne tentait de persuader que son établissement en Alsace était favorablement accueilli par les habitants.

La série d'articles qu'About publie à ce moment[1] prouve au contraire, et par une série de faits significatifs et précis, que les Alsaciens en quelques semaines en sont arrivés à haïr les Allemands. Pourtant ceux-ci ont tenté tout d'abord de se concilier des sympathies, mais, partout, ils ont manqué de tact, ils ont accumulé les fautes de psychologie et les Alsaciens, furieux, ont organisé la résistance passive. On refuse de servir les vainqueurs dans les boutiques, on élève les prix pour eux dans les restaurants; dans la rue on affecte de les ignorer et les gamins, à cinquante mètres des troupes prussiennes, chantent la *Marseillaise*. C'est une guerre de « piques ». Elle exaspère l'envahisseur qui devient brutal. Vous ne voulez pas envoyer vos enfants à l'école allemande, très bien, vous irez en prison! Vous trouvez les impôts allemands trop lourds, très bien, ils seront doublés! Chaque jour la situation se tend davantage. Au risque de mourir de faim, bon nombre de fonctionnaires alsaciens abandonnent leurs postes; les notaires et avoués se démettent de leurs charges; les avocats refusent de plaider; les plaideurs de se présenter devant le tribunal. A Strasbourg le lycée devenu allemand est désert; mais de petites écoles françaises regorgent d'élèves[2]. Deux ans plus tôt, les Alsaciens taquinaient les Français — les *Welches*; — ils se disaient alors « cousins » des Allemands du Sud. Maintenant ces mêmes Allemands — les *Souabes* — ils les appellent barbares, les méprisent, se moquent de leur avarice, de leur voracité, de leur servilité en face des chefs. « *Les Allemands grands et petits*, déclarent-ils, *ont le respect et le culte de la force. Ils lèchent*

1. Ils constituent toute la première partie du volume intitulé *Alsace*.

2. Pour avoir une idée précise de cette « résistance » alsacienne, il faut lire aussi *la carte au liséré vert* et *l'Exode*, les beaux livres de Georges Delahache, le regretté collaborateur de la *Revue de Paris*. L'épisode de l'arrestation des prêtres coupables d'avoir lu en terre allemande le mandement de Mgr Foulon, évêque de Nancy, est particulièrement pathétique.

la main qui les assomme. » Ayant visité Saverne, Strasbourg, Colmar, Mulhouse, ayant circulé dans les campagnes, About conclut que tout le pays est en état de révolte sourde. Il regagne la France, *sûr de la conscience et du dévouement de* l'Alsace, à laquelle il adresse ce dernier message : « *Adieu donc, cher pays, où nous avons été si heureux et si malheureux! Adieu, jusqu'au jour où la France, ayant retrouvé ses vertus, viendra reprendre ses frontières.* »

Il devait pourtant retourner en Alsace une fois encore, l'année suivante, en septembre 1872, attiré par l'échéance du 1er octobre, date limite du délai d'option. Les Alsaciens, écrit-il, dès les premiers jours de son voyage, ont clairement manifesté leurs sentiments. On estime que sur 1 600 000, 1 100 000 ont opté pour la France, mais pour que cette option devienne effective, il faut quitter l'Alsace, renoncer à son métier, à sa maison, vendre ses terres ou ses meubles pour rien, — car il n'y a pas d'autres preneurs que quelques marchands juifs — et pourtant 600 000 Alsaciens s'apprêtent à franchir la frontière, le plus grand nombre se rendant en France, sans savoir s'ils trouveront de quoi manger, d'autres décidés à gagner l'Algérie ou même l'Amérique. About trouve une foule d'hommes en train de déménager sous les yeux des Allemands ahuris. Quant à ceux qui restent, ils sont désespérés. Beaucoup viennent lui demander tout bas si l'armée française se réorganise et s'ils peuvent espérer. Une bonne partie de la classe 1872, sans se donner la peine d'accomplir aucune démarche administrative, a gagné la France, plutôt que de servir l'Allemagne. Voilà l'Alsace qu'About décrit dans cette nouvelle série d'articles, où, tout en interprétant bien justement le sentiment des annexés, il commet de sérieuses erreurs de chiffres. Cent soixante mille Alsaciens seulement optèrent en réalité pour la France, sur lesquels cent mille annulèrent les effets de leur vote en renonçant à quitter le pays. Ce n'est pas cette faute de statistique qui provoqua, du reste, la mésaventure d'About qu'il nous reste à décrire. Ayant terminé son enquête, l'écrivain avait gagné sa maison de Schlittenbach, où sa femme et deux de ses filles (des enfants alors) l'attendaient. C'était le dernier séjour qu'Edmond comptait faire dans sa maison. Après quoi il la fermerait, et aucun des siens n'en

franchirait plus le seuil tant que l'Alsace resterait allemande. Il arriva un soir. On lui dit qu'en son absence un bonhomme du village était passé pour dire que M. About devait se méfier, qu'il était en danger. Edmond n'y crut pas, se coucha. Le lendemain, à six heures, un commissaire allemand se présenta pour l'arrêter.

Depuis onze mois déjà un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui, à la suite de la publication de ses premiers articles alsaciens (et sans doute aussi en souvenir des articles sur le roi de Prusse écrits pendant le siège). Mais à ce moment About se trouvait en France. Quand il était revenu en Alsace, quelques jours plus tôt, les autorités prussiennes locales avaient télégraphié à Berlin pour obtenir de nouvelles instructions. Fallait-il exécuter cet arrêt déjà ancien? Berlin avait répondu affirmativement.

Arrêté le 13 septembre, About est conduit à la prison de Saverne; on le déshabille complètement et l'on visite ses vêtements avec soin avant de le mener dans une cellule. Dès le lendemain il est transféré à Strasbourg. Des manifestations de sympathie l'accueillent à la gare, la nouvelle de son arrestation ayant instantanément provoqué une vive émotion dans la ville. Dans la prison de Strasbourg, on lui fait partager la cellule d'un jeune assassin, au reste assez « sympathique ». Conduit devant le juge d'instruction Merrem, About déclare que l'arrestation lui paraît illégale. « *J'ai écrit mes articles en France, je suis Français. Je ne pourrais être mis en accusation que devant des tribunaux français. Locus regit actum.* » — Voilà votre système, répond le juge, voici le nôtre. Un délit de presse est ainsi commis partout où se répand le livre ou le journal.

— Quoi, si j'allais à Pékin, l'année prochaine, j'y pourrais être arrêté, selon vous, pour avoir imprimé à Paris que l'Empereur de Chine a tort de refuser une constitution à son peuple? — L'accusation n'y verrait aucun inconvénient... Et le magistrat remet à About une ordonnance, promulguée en Alsace-Lorraine en septembre 1870, condamnant à l'amende et à l'emprisonnement les propagateurs de fausses nouvelles. Et, montrant quelques phrases des articles du *Soir* de l'année précédente où le journaliste dénonçait « certaines manœuvres des émissaires de M. de Bismarck ». « Voilà ce que vous ne sauriez

prouver » dit le juge. « Je n'ai pas inventé les faits, dit About, je les tiens de bonne source et je les ai publiés de bonne foi. » — Le code allemand n'admet pas la bonne foi comme une excuse, répond le juge.

Deux jours plus tard, un ancien magistrat français se fait conduire dans la cellule d'About. « Le ministre plénipotentiaire, chargé de la liquidation d'Alsace-Lorraine (M. de Clercq) a reçu de M. de Rémusat une dépêche qui vous concerne; il est autorisé à faire pour vous tout ce qu'il jugera opportun et désire savoir comment vous désirez qu'il intervienne. » Mais About décline cette offre, déclarant qu'une intervention, si elle provoquait sa grâce, le ferait l'obligé des Prussiens, idée qu'il ne saurait accepter qu'avec horreur. Comme il l'avait dit, le premier jour, au juge allemand, une « condamnation capitale » n'était pas concevable, et il tenait à se réserver le droit de juger, quand il aurait été jugé lui-même — allusion à des articles futurs et vengeurs à laquelle Merrem avait répondu « avec sa politesse imperturbable » : « Oui, je suis sûr que vous ferez une description très intéressante. »

Pendant ce temps la presse française avait pris feu. Tous les journaux commentaient longuement « l'affaire About ». Quelques-uns prédisaient déjà qu'elle mènerait aux plus fâcheuses complications. Tout le monde pensait qu'About avait été arrêté comme « sujet prussien », sous prétexte que Dieuze, son lieu de naissance, était devenu allemand. Le fait semblait d'autant plus scandaleux qu'About avait opté. Les journaux de Paris s'élevaient avec une violence extrême contre cette conception de la nationalité. Si le fait d'avoir dit du mal des Allemands pouvait provoquer l'arrestation d'un Français, venu en terre allemande, il n'était pas un Français qui ne risquât d'être arrêté, pour peu qu'il franchît la frontière des Vosges. Certains journalistes de province, instantanément exaltés, affirmaient que cet exemple ne les intimiderait pas et qu'ils continueraient de dire leurs vérités aux Allemands. « Nous n'avons pas rendu nos plumes », affirmait fièrement l'un d'entre eux — et un autre : « On ne nous empêchera pas d'avoir de l'esprit. » D'après *le Gaulois*, les Allemands ayant appris qu'About ne pouvait digérer l'oignon, parfumaient à l'oignon toute sa nourriture. Dommage qu'il s'agisse d'About, criaient ses ennemis,

car c'est un fait qu'il mérite de faire un peu de prison, pour ses attaques contre la Grèce et ses louanges de l'Empire. « Comme les Prussiens sont mal renseignés! » lit-on, dans plusieurs journaux du Centre. « Ils arrêtent leurs amis. N'ont-ils pas lu *la Prusse en 1860*, ne savent-ils pas que jusqu'en 1866, About a été un des plus ardents « prussophiles de la presse parisienne »?

Le Progrès de Bordeaux donne sur l'affaire une note singulière qui révèle un certain antagonisme entre Paris et la province. On fait de la musique à Paris, on s'y amuse. On oublie la guerre, la capitulation. Les Prussiens, eux, n'oublient rien, même pas les articles écrits contre eux. A l'étranger, « l'affaire About » est considérée avec inquiétude — et généralement avec indignation. Seul le *Times*, d'ordinaire mieux informé, déclare l'arrestation tout à fait justifiée, Edmond About s'étant vanté dans ses articles d'avoir assassiné une sentinelle prussienne! Absurde déclaration qui a pour effet instantané de rallier *toute* la presse française dès le lendemain aux côtés d'About contre l'*infâme* gouvernement prussien. Camille du Locle et Paul Baudry, qui se sont rendus à Strasbourg, se rendent compte que la violence de ces protestations ne saurait que nuire à la cause de leur ami. About doit bientôt comparaître devant le conseil de guerre mixte, où le ministère public soutiendra décidément l'accusation de haute trahison. Du Locle rentre en hâte à Paris et fait passer dans les journaux une note réclamant la modération dans les commentaires de l' « affaire ». Et cela dans l'intérêt du prisonnier.

Pendant ce temps, About, à qui l'on avait accordé une cellule individuelle, recevait des visites : sa femme, ses enfants, venus de la Schlitte, des amis de Strasbourg, qui lui apportaient avec leur affection ou leur sympathie les échos de la ville. Un personnage influent, lui apprit-on, était allé voir le procureur impérial, Staedtler. « Ne craignez-vous pas en condamnant un écrivain français — lui avait-il dit — d'ameuter contre vous l'opinion publique de l'Europe? » Le magistrat prussien avait répondu : « Nous n'avons pas à compter avec l'opinion, par la raison bien simple que nous sommes les plus forts. » La phrase circulait déjà dans les rues, renforçant l'indignation que venait de provoquer l'affaire des Jésuites

expulsés de Strasbourg quelques jours plus tôt. Tous les Alsaciens s'enflammaient pour leur cause et le gardien de la prison lui-même venait en parler à About. Par un curieux renversement de valeur, les Jésuites étaient devenus le symbole même de la France. Chaque nuit des mains inconnues décoraient de fleurs et de rubans la façade du couvent qu'ils avaient dû déserter et M. Masse, avocat à Strasbourg, grand-père de Me Pierre Masse, l'avocat parisien bien connu, disait à About qu'il était venu voir dans sa prison : « Je suis Juif. Vivent les Jésuites! »

Le soir de cette visite, un des gardiens de la prison pénétra dans la cellule d'About, « dans un grand fracas de clefs et de verrous ». « Vous serez libre demain matin », lui dit-il. Le lendemain en effet, l'avocat d'About venait lui annoncer que la chambre des mises en accusation avait décidé de ne pas poursuivre le procès, « pour des motifs tirés du droit international ». Le soir du même jour, About quittait Strasbourg, après avoir remercié son juge d'instruction qui, par « droiture de conscience » s'était fait son avocat devant le conseil. Sa détention avait duré huit jours. Huit jours qui avaient profondément agité l'opinion française. L'affaire About avait été sur le point de devenir une grande affaire internationale, du genre de l'affaire Pritchard qui, trente ans plus tôt, avait ému l'Europe. Tout se terminait pour le mieux. D'un certain point de vue, cette fâcheuse aventure avait été excellente pour l'écrivain. Beaucoup de gens qui jugeaient sévèrement sa conduite politique antérieure, ne virent plus en lui que l'homme qui avait « souffert » pour le pays. Aussi se trouva-t-il des journalistes pour suggérer, avec une perfidie absurde mais essentiellement « confraternelle », qu'il était allé se faire arrêter exprès, par passion de la réclame, ou pour préparer une candidature à la députation.

***

Au moment où About vivait ses « prisons », il venait de réaliser depuis quelques mois un vieux rêve. Il était directeur de journal. Quelques amis avaient racheté pour lui le *XIXe Siècle*, de Chadeuil qui traînait une existence incertaine. Edmond, qui depuis quelque vingt ans se brouillait

avec tous les directeurs les uns après les autres, allait enfin avoir ses coudées franches. Il ne pourrait plus rompre qu'avec ses rédacteurs, éventualité malgré tout moins inquiétante.

Sous son impulsion, *le XIX*e *siècle*, « journal républicain conservateur », connut plusieurs années de grand succès. Il devint le grand journal de la bourgeoisie. Francisque Sarcey y faisait la chronique quotidienne — laissant paraître une violence à laquelle About lui-même renonçait le plus souvent. Lafargue, Liébert, La Rounat, Assollant, Schnerb, complétaient l'équipe à laquelle devait bientôt se joindre Henry Fouquier. Les deux secrétaires d'About étaient Emmanuel Arène et Robineau, le futur gouverneur de la Banque de France. Au reste le journal était accueillant aux jeunes : et c'est ainsi qu'il lui arriva de publier le premier article (un article de critique littéraire) d'un petit provincial inconnu : Raymond Poincaré.

Dès qu'il assume la direction du *XIX*e *siècle* About fixe à grands traits son programme : libération du territoire, instauration définitive de la République, instruction primaire gratuite et obligatoire[1], service militaire obligatoire, séparation de l'église et de l'État. Pratiquement le journal a deux réserves dynamiques, où les collaborateurs vont puiser chaque jour : l'antimonarchisme et l'anticléricalisme. C'est bien le journal du « petit-fils de Voltaire » et c'est ce qui lui assure une clientèle étendue. Dès 1876 les affaires du *XIX*e *siècle* ont suffisamment prospéré pour lui permettre d'agrandir son imprimerie et de s'installer dans un vieil hôtel, « superbement rebadigeonné » pour la circonstance, rue Cadet.

Anticlérical, About égratigne avec constance ceux qu'il nomme « ces beaux messieurs de l'*Univers*, les petits fils d'Antinoüs » sur qui Veuillot « fait pleuvoir les diamants » qui sortent de sa bouche; plus tard, il attaquera, mais avec moins d'aigreur, Albert de Mun, « ce cuirassier fanatique ». Toute occasion, bien entendu, lui est bonne pour ironiser sur les miracles de Marie Alacoque et les exploitations commer-

1. Sur ce dernier point About cède aux préférences de ses amis politiques. Personnellement, son goût pour la liberté individuelle l'aurait déterminé à maintenir un projet qu'il avait antérieurement défendu : instruction gratuite mais non obligatoire.

ciales » de Lourdes et de la Salette. Un discours prononcé pour le couronnement de la rosière de Puteaux lui permet de mettre la question religieuse « au point » : « *La morale religieuse a fait du bien sans contredit*, déclare-t-il, *lorsqu'il n'y en avait pas d'autre*; *mais j'estime et vous aussi peut-être qu'elle a fait son temps.* » Et prenant la défense de son vieil ami Sarcey, il s'écrie : « *On accuse Francisque de manger des prêtres tous les matins : le reproche n'est pas fondé. Sarcey ne mange que ce qu'il aime.* » Pour les besoins de la polémique il lui arrive de simplifier fortement les questions. Voici, d'après lui, l'occupation des six cent mille religieux qui composent l'armature du monde catholique : « *Ce sont des fainéants très actifs, qui écrèment à qui mieux mieux l'épargne des peuples modernes.* » On pourrait croire qu'avec ces « idées » il est radical. Nullement : bien que sympathisant nettement avec la franc-maçonnerie, il est même un des adversaires les plus violents des radicaux, ce qui nous permet de noter au passage un changement de distribution dans le petit stock de convictions que les partis doivent se disputer.

Du point de vue politique, About a mené dans son journal trois grandes campagnes. La première, en faveur de Thiers, contre les monarchistes de l'assemblée en 1873. La seconde, la plus violente et la plus adroitement conduite, contre Broglie et Mac-Mahon, au lendemain du 16 mai, « l'hydre du 16 mai ». La troisième en 1882, contre Gambetta et son « grand ministère ». Au temps du 16 mai pourtant, About était partisan chaleureux de Gambetta, il avait même conclu avec lui et Girardin une sorte d'alliance qui unissait leurs journaux (*XIX*e *Siècle*, *République française* et *France*). Dans l'ensemble, on peut dire que les idées d'About et de Gambetta étaient à peu près les mêmes. Aussi, au milieu des assauts menés par le *XIX*e *Siècle* contre Gambetta, demêle-t-on dans l'attitude d'About un certain embarras. Comme les parlementaires, comme la plupart des journalistes, à commencer par Rochefort, About s'en prend avant tout au scrutin de liste que Gambetta voulait restaurer. Et pourtant, déclare About, c'est le mode de scrutin que je préfère à tout autre, mais voilà! ce n'est pas le moment, il faudrait attendre un peu. La vérité est qu'About, qui prouvait assez par là combien il eût mérité de devenir parlementaire — le

plus cher de ses vœux! — ne voulait pas d'un premier ministre fort. S'il avait servi Thiers quelques années plus tôt, c'était par horreur des monarchistes. Mais un président du conseil faible faisait mieux son affaire. Comme toute notre « école dirigeante » — pour reprendre l'expression si juste du comte de Fels — il préférait l'homme médiocre sur lequel on peut tirer à boulets rouges en attendant qu'il tombe au premier tournant.

Et pourtant About était devenu un des symboles publics du patriotisme en France. Il était du petit nombre de ceux qui cherchaient à passionner les esprits par la création de ce grand empire colonial qu'une poignée d'hommes a su alors constituer à la France. Il a demandé des forts de protection pour le Sénégal; il a été un partisan chaleureux de l'expédition du Tonkin. Mais ce qui le hantait surtout, c'était l'idée de reprendre les provinces perdues. Il a été sans cesse préoccupé par la réorganisation de l'armée; il a défendu les officiers, proclamant contre la « petite presse » et les « petits théâtres » qu'ils formaient « l'*élite de la nation* ». En politique extérieure, l'expérience l'avait rendu perspicace. Il s'appliquait à persuader aux Italiens, auprès de qui son attitude dans la question romaine lui avait donné un certain crédit, que leur intérêt était de se détourner de l'Allemagne. « *La Méditerranée appelle les riverains de la Baltique et de la mer du Nord; les despotes de la nation germanique ont aspiré de tout temps à la possession d'une maison de campagne et comme il la leur fallait grande, ils ont jeté les yeux sur l'Italie.* » Et il révélait une menace qui n'avait pas encore trouvé son nom : « *Le vainqueur de Sadowa et de Sedan sera fatalement conduit, n'en doutez pas, à parfaire l'unité germanique. Il ira jusqu'à Vienne et réunira sous son sceptre tous les pays où l'on sait dire : Ia.* »

Pour lui la France ne doit avoir qu'une pensée : Alsace. On retrouve dans ses articles un écho vibrant de toutes les manifestations populaires qu'elle inspire. « *Chaque fois* — écrit-il à propos de l'enterrement de Gambetta, — *qu'une députation de l'Alsace et de la Lorraine défilait devant nous en portant avec une couronne la bannière de quelqu'une de nos villes annexées, il s'élevait à droite et à gauche, dans le populaire massé sur les trottoirs, un murmure de sympathie assez intelligible pour rassurer tous ceux qui craignent que la France ne soit pas restée*

aussi alsacienne que l'Alsace est restée française. » Et, lorsque, vers 80, apparaît la possibilité d'un rapprochement avec l'Allemagne, rapprochement souhaité par l'Allemagne, About répond : « *Nous ne le pouvons pas. Nous passerions pour un peuple de pleutres.* » Phrase souvent citée dans les ouvrages allemands, comme prouvant la volonté de revanche française.

Tel fut en effet le triste sort de notre pays. Il ne pouvait oublier. Il ne voulait pas cependant, quoiqu'aient pu en penser les Allemands, faire une nouvelle guerre. Nous étions dans une position fausse et humiliée. Presque personne ne trouvait le douloureux courage de dire comme Gasparin : « Recommencer, où s'arrêterait-on? » Et tout le monde devait vivre ainsi dans l'équivoque jusqu'en 1890.

***

Tous les intimes d'About ont célébré l'excellent père de famille qu'il était devenu à cette époque. Bruissante d'appels et de rires, sa maison de la rue de Douai (une rue qui réunissait alors Sarcey, Halévy, Jules Claretie et About) apparaissait à tous les visiteurs comme l'image même de la maison heureuse. Les premiers succès du *XIX*e *Siècle* avaient valu à leur directeur un regain de prospérité. Il a fait lui-même sa déclaration de bonheur dans une lettre adressée à Alice Ozy en 1880 . Son ancienne amie qu'il n'avait pas revue depuis quelque vingt ans lui avait écrit pour lui réclamer des lettres d'elle qui étaient demeurées en sa possession. Souci singulier après un pareil délai, souci derrière lequel se dissimulait le désir de revoir l'homme qu'elle avait aimé. About devina la souffrance d'une femme vivant alors isolée. Il en fut touché, refusa pourtant de la voir et, pour couper les ponts, lui adressa une peinture de sa propre félicité. « *Malgré tous les tracas de la politique,* lui répondit-il, *je suis aussi heureux qu'un homme de cinquante-deux ans peut l'être en France. J'ai une bonne femme à qui je suis fidèle depuis tantôt dix-sept ans; j'ai huit enfants, quatre garçons et quatre filles... Nous avons fait laborieusement et sans aide une fortune qui nous suffit. La maison que nous habitons à Paris est à nous. J'ai acheté, la semaine dernière, tout près de Pontoise, le château d'Osny, où nous passerons désormais nos étés; on nous bâtit un*

joli chalet dans les dunes de Dunkerque pour les bains de mer. Il ne manque à notre bonheur que deux choses qui s'appellent l'Alsace et la Lorraine. »

About aurait pu ajouter qu'il était plus connu que jamais. Sarcey nous en a laissé dans ses *Souvenirs* une preuve piquante. Pour une œuvre de charité, About accepta, un jour, de faire une conférence. Elle devait avoir lieu au Châtelet. En deux jours toutes les places, du haut en bas du théâtre, furent louées. Mais About n'avait jamais pris la parole en public. Au dernier moment il s'effraya, prétexta un rhume, refusa de paraître. Il fallut envoyer à sa place Francisque Sarcey. Quand celui-ci se présenta sur la scène, il y eut parmi les spectateurs un mouvement de déception. Et Sarcey, résumant en une phrase, toutes les nuances de l'amitié qui l'unissait à son condisciple : « Eh oui — dit-il — ce n'est que moi ! »

Et pourtant dans la grande façade de bonheur que présentait la vie d'About, il y avait de terribles lézardes. Le *XIXe siècle*, dès l'année 1878, commença de perdre son influence. Le caractère d'About s'aigrit. Il avait toujours eu, disait Adolphe Brisson, « des nerfs de femme et des caprices de jolie marquise ». On le froissait aisément, ainsi qu'en témoigne la fameuse lettre « à M. l'etc. » qui amusa tant — on ne sait trop pourquoi — ses contemporains[1].

Il souffrait toujours de n'avoir pu obtenir aucun poste politique. Son vieil espoir de jouer un rôle actif dans une des Chambres avait été déçu. Elle était déjà loin, cette année 1872, où, s'il faut en croire Meilhac, il avait dit au comte de Paris : « *Monseigneur, l'avenir de la France est dans cette Chambre* », voulant dire — toujours d'après Meilhac — « L'avenir de la France, c'est moi. » C'est un fait qu'au moment où il harcelait Broglie, en 1877, les républicains pour s'assurer son appui lui avaient fait maintes promesses (Sénat, ambassade) qui n'avaient pas été tenues. « *On m'avait tout promis*, disait About, *j'ai tout accepté, je n'ai rien obtenu.* » Au journal même à partir de 1880 son activité se ralentit. About n'écrivait presque

1. Le duc de Broglie, ayant envoyé un démenti à l'un des articles d'About, avait terminé sa lettre ainsi : J'ai l'honneur d'être, etc... (*sic*). About, vexé, répondit : *Monsieur l'etc...* inscrivant également à la fin de sa réponse : *J'ai l'honneur d'être avec tous les Etc. qui pèsent sur votre tête, votre etc...*

plus et dirigeait peu. Devinant en lui une secrète lassitude, des amis lui conseillèrent de prendre un coadjuteur et mirent en avant le nom de J.-J. Weiss. « Weiss, y songez-vous, il a du talent, mais pas de caractère! Avant tout il faut songer à maintenir la ligne du journal! » Comme si la « ligne » donnée par About n'avait pas toujours été terriblement ondoyante. Le conseil pourtant eut un résultat. About prit J.-J. Weiss en grippe et, lorsque celui-ci, en avril 1882, fut nommé secrétaire général du ministère des Affaires Étrangères, About écrivit contre lui un article sarcastique, dont une phrase obtint un vif succès : « *Il vient d'entrer dans la diplomatie, comme un oiseau dans une cathédrale.* » Trait qui lui attira aussitôt cette riposte : « Il est de notoriété publique que de 1870 à 1872 About s'est beaucoup agité pour être cet oiseau-là » enrichi d'un rappel assez amer de *la Prusse en 1860* et des visites à Compiègne « sous les lambris des Césars. »

***

En 1880 Edmond About avait publié son dernier roman : *Le roman d'un brave homme.* C'est le tableau exemplaire de la vie telle qu'elle devrait être. Un petit paysan, travailleur acharné, y parvient, à la suite d'une longue série d'actes méritoires, à devenir patron d'une grande usine. Il s'enrichit, il enrichit sa famille et ses ouvriers, il enrichit son pays natal tout entier. Il fait progresser l'art et la technique, sauve les petits garçons dans les incendies, lutte noblement contre l'Allemand envahisseur et finit dans une apothéose de bonheur, au milieu d'un cercle d'enfants attendris. C'est le tableau du monde tel qu'il devrait être et le modèle des livres de prix.

L'année suivante, About (renonçant à écrire un roman sur la Corse, quelque chose de « *plus moderne que Colomba* » à quoi il avait songé à la suite d'un voyage à Ajaccio) fit annoncer dans le *Journal pour tous* la publication d'une nouvelle œuvre : *Les Saltimbanques*, qui d'ailleurs ne parut pas. Du point de vue de l'Académie française sur qui About avait les yeux fixés, il valait mieux, du reste, s'en tenir à l'édifiant *Brave Homme.* Il y avait longtemps que le nom d'About avait été mis en avant sous la Coupole et certes, la qualité de son style aurait dû depuis longtemps assurer à l'auteur du *Roi*

des Montagnes l'immortalité provisoire que l'on décerne quai Conti. Avant la guerre la candidature d'About, discrètement mise en avant, avait échoué pour des raisons politiques. En 1870 il posa sa candidature à deux fauteuils, mais échoua encore, cette fois pour des raisons religieuses. En 1874 nouvelle candidature et nouvel échec. C'était encore une candidature politique. Tous les républicains avaient marché pour About sauf un — et ce fut précisément d'une voix qu'About manqua le fauteuil. « Quelqu'un des nôtres a voté contre nous », dit Thiers, qui tenait beaucoup au succès d'About. — C'est Dufaure », déclara Jules Favre. — Qui vous le fait croire? — Son caractère. »

En 1883 enfin, l'entreprise fut couronnée de succès. Cette fois par bonheur, les académiciens avaient bien voulu considérer la candidature d'About comme littéraire. Il fut élu le 24 janvier contre François Coppée, présenté comme candidat politique.

About revenait alors d'un voyage à Constantinople organisé par la compagnie des Wagons-Lits pour inaugurer un nouveau service rapide. Il acheva en hâte un ouvrage sur cette expédition-express : *De Pontoise à Stamboul.* On n'y trouvait pas beaucoup plus d'atmosphère que dans ses ouvrages précédents. Les conversations avec les journalistes — dont Blovitz — qui avaient participé à ce raid, y tiennent plus de place que les tableaux de Constantinople. En Roumanie, le groupe des voyageurs avait été mandé par le roi, installé alors au-dessus de Sinaïa dans un « palais-chalet » qu'il avait fait récemment construire. La reine et toutes les dames d'honneur s'emparèrent d'About et ne le « lâchèrent pas d'une semelle ». Le roi lui-même « *n'a donné qu'une poignée de mains pour quarante visiteurs et c'est moi qui l'ai reçue* », marque d'honneur qui ne suffit pas à conquérir l'écrivain. Il trouva ce Hohenzollern *raide et froid.* En face d'un Allemand, il pensait toujours à l'Alsace, à la Schlitte, à la maison devant laquelle il avait dit à ses enfants, au lendemain de son élargissement : « *Baisez le seuil de la maison qui vous a vus naître, mais ne lui dites pas adieu, car vous la reverrez un jour.* »

Au début de 1884 il fit un voyage en Algérie, c'est encore l'Alsace qu'il y retrouva. Partout les Alsaciens organisèrent des banquets en son honneur. On devine de quoi il fut question. Rentré en France, About se trouva las, épuisé. Des discussions

violentes qui s'élevèrent entre lui et Henry Fouquier, à propos de l'administration du *XIX*e *Siècle*, achevèrent de vaincre sa résistance physique. Il mourut un soir le 16 janvier 1885 presque subitement. On envoya chercher Francisque Sarcey. Celui-ci accourut en hâte et trouva About étendu, rigide, sur son lit. Toute la famille était « en larmes, éparse dans les chambres; partout un bruit de sanglots étouffés ». Sarcey restait « immobile et comme abruti devant ce visage qui semblait dormir et qui ne devait plus s'éveiller ». Il « serrait avec force son mouchoir pour comprimer les cris qui montaient à sa bouche ». Il s'effondra sur un fauteuil et demeura un instant sans penser. Mais un doigt se posa sur son épaule. C'était un rédacteur du *XIX*e *Siècle* qui lui dit doucement : « Est-ce que vous descendez au journal? Vous n'avez que le temps, il est minuit. » — « Ah oui, il faut faire l'article! »

Et Sarcey descendit la rue de Douai en pleurant, tandis que naissaient une à une dans son esprit les phrases de l'article nécrologique qu'il allait écrire dix minutes plus tard sur le compagnon de sa jeunesse, de toute sa vie.

Deux jours après, pour l'enterrement, le général Lambert, le héros de Bazeilles, plaça un drapeau sur le cercueil. Pour beaucoup de Français alors le nom d'About signifiait : Alsace.

***

Au cimetière, dans les journaux, à l'Académie l'année suivante où Léon Say prononça l'éloge d'About (et celui de son prédécesseur Jules Sandeau, car About était mort avant d'avoir été reçu) on parla de Voltaire, de Beaumarchais, de la patrie et du *Roi des Montagnes*. On parla de l'esprit d'About, on parla de sa gaieté. Mais beaucoup sentaient ce qu'il y avait d'un peu mélancolique dans le destin de celui qui avait provoqué tant d'éclats de rire.

About a prodigué ses dons un peu à la légère. Il les a presque gaspillés. C'est qu'il a considéré la littérature comme un *moyen* et non comme une *fin*. Il a sacrifié son œuvre à sa vie. Vie si étroitement mêlée à tous les mouvements de son époque, si pénétrée par ses goûts qu'elle en devient exemplaire. Elle reflète parfaitement, et c'est ce qui lui donne tant d'intérêt, les illusions, les entraînements, la foi, les espoirs de toute une

génération. About, dans ses volte-face même, reste toujours, presque toujours un parfait témoin.

Façonnée par les événements plutôt que modelée par une volonté intérieure, cette existence manque nécessairement d'unité. Elle est aussi diverse que l'époque. Considérée d'un point de vue plus personnel, elle se segmente en deux parties. Jusque vers 1860 ce qu'il y a de plus original et de plus séduisant chez About tend à s'épanouir : vue ironique des êtres, et une certaine conception de la farce, essentiellement française. A partir de 1860 ces tendances s'estompent, puis disparaissent. Par contre certain atome de « bon sens » qu'About déclarait avoir reçu de la nature se dilate, prend une ampleur envahissante. La voix qu'About fait entendre ne semble plus être une voix intérieure. C'est l'expression des pensées d'un très raisonnable Français moyen. Tout en cédant aux impulsions contradictoires des jours qui passent, l'écrivain accomplit une sorte de marche vers Sarcey.

Généreux, sa générosité, par un singulier détour, facilite cette transformation. About veut aider l'homme de la rue à penser. Il écrit pour lui, finit par penser un peu comme lui. Ses velléités humanitaires trouvent leur expression dans des plaidoyers touchants et faciles. Les buts qu'il propose sont justes : du reboisement à la protection du travail de la femme. Mais un subtil parfum d'école primaire s'insinue dans son œuvre.

Impétueux, il a été victime de ses entraînements. Il s'est passionné chaque jour pour tant de causes que le loisir lui a manqué pour converser avec lui-même. Il n'y a pas de place pour le repos et la méditation dans sa vie. Il reçoit une idée, la répand, se contentant avec modestie d'une situation d'intermédiaire, d' « attacheur de grelot ». Si surprenant parfois par son assurance, il n'est pas impossible qu'il soit modeste. Son orgueil est de premier mouvement. Certain article sur Taine reflète presque de l'humilité. Peut-être songeait-il à lui-même quand il écrivit un jour : « *Le travail de notre vie ne contribue le plus souvent qu'à défaire notre réputation...* »

Pour son malheur son propre travail ne lui coûtait pas assez d'effort. Il écrivait trop et trop vite. Sans un repentir, sans une rature. Le miracle est qu'il ait réussi pourtant à écrire toujours bien. C'est ce qui sauvera son nom de l'oubli.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Si rares sont les œuvres, qu'on reprend volontiers le propos avec les hommes d'hier. Délivrés de la mesquinerie quotidienne, détachés de leurs propres défauts, ils nous apparaissent sortis du combat. L'incertitude des destins n'existe plus pour eux. Ils sont éternellement ce qu'ils sont. Ces vies révolues et si proches de nous sont étrangement émouvantes. On y songe en lisant ce neuvième volume, qui vient de paraître, des *Cahiers*[1] de Maurice Barrès. Il comprend les années 1911 et 1912.

Ce qu'il contient de plus précieux, c'est sans doute l'analyse que Barrès y fait de lui-même. C'était l'année où il luttait pour les églises de France. On lui opposait l'élégant anarchisme qu'il avait montré dans *Un homme libre*. Il avait besoin de prouver sa propre unité. Il a donc cherché dans deux ou trois passages à se définir. Il lui paraît que le principe même de son œuvre est bien le développement de l'individu; mais la loi de ce développement nous est donnée par le passé. « Il s'agit encore de l'individu, écrit-il le 26 février 1912, de lui permettre de se développer selon sa terre et ses morts, selon sa destinée profonde, selon sa volonté inconnue de lui-même ». Et il ajoute aussitôt une de ces phrases de grand artiste, si nombreuses dans le livre et qui couvrent de leur floraison le fond un peu sec : « J'aurai toute ma vie répété la même chose, tâché d'exprimer une profonde symphonie qui est en moi, et de l'exprimer toujours plus complète et plus nuancée, avec ses mille chants qui doivent s'accorder, s'harmoniser. Il n'y a pas

1. Plon.

plus dans mon dernier livre que dans mon premier de volonté claire; je transcris plus que je n'écris. Je m'écoute. La réflexion, la volonté n'interviennent que pour employer au mieux les matériaux, les thèmes qui naissent en moi spontanément. »

Le souvenir est un de ces thèmes qui naissaient en lui et qu'il écoutait. « Je n'ai pas construit ma maison au bord du Léthé », aimait-il à dire. Et c'est de cette musique qu'est née la doctrine de l'enracinement; elle répond au besoin d'un esprit très distingué de fonder son propre développement moral sur une base solide et vivante. La religion chrétienne a longtemps fourni cette assise à la plante humaine. On disait : l'homme est créé pour adorer Dieu. Cette raison de vivre paraissait suffisante. Depuis deux siècles on a cherché au christianisme d'innombrables ersatz, et en particulier vers 1890. Les uns inventèrent, à l'imitation des Russes, la religion de la souffrance humaine. Barrès donna cette autre solution : « Nous vivons pour continuer les aïeux ».

Toute la jeunesse en fut enthousiasmée. Aujourd'hui que nous regardons plus froidement la doctrine, sa solidité nous paraît plus suspecte. Fonder la vie sur le culte des morts, c'est exactement faire le contraire de ce qu'a fait la nature, qui est toute tournée vers l'avenir. Où en serait l'évolution, si la nature avait ce respect du passé? On lui croyait, une génération avant Barrès, une lenteur qu'elle n'a point. *Natura non facit saltus*, disait Linné, et M. Bourget avait fondé là-dessus la théorie de l'étape. Que reste-t-il aujourd'hui de ces idées? On imaginait aussi le passé comme beaucoup plus homogène, plus constant, moins disloqué et bizarre qu'il n'a réellement été. On lui demandait des leçons de sagesse. A quel titre? — Un autre défaut de l'enracinement, c'est qu'une motte de terre lui suffit. Barrès avait imaginé une « nation lorraine ». Quand on lui demanda de figurer dans un comité d'honneur qui s'était formé pour élever une statue à Richelieu, il refusa. « Non, répondit-il, car ce grand homme fut le bourreau de la nation lorraine. » S'il avait été logique, Barrès aurait dû refuser de faire partie de l'Académie, qui est la fille aînée du cardinal. Le culte qu'il a pour Jeanne d'Arc a toute la figure d'un culte local. Il n'est pas jusqu'aux sorciers de Lorraine qui ne lui soient chers. Par une étrange vertu, cette terre un peu

ingrate développe tout le pouvoir d'enthousiasme de l'écrivain. C'est justement ce qu'il lui demande. Il lui rend en éloges ce qu'elle lui donna en exaltation. Il est vrai qu'à l'époque où Barrès écrivait, on croyait encore aux bienfaits du régionalisme. On a vu depuis, par l'exemple d'autres pays, à quels dangers il entraîne. En voyant Barrès sacrifier le plus illustre passé français à l'égoïsme de ses médiocres plateaux, les moins suspects auront envie de crier : « Vive la République une et indivisible! »

Il semble que Barrès a mêlé deux faits : l'un est que nous sommes de l'étoffe de nos aïeux; personne ne le nie; — l'autre est que la vie de nos aïeux est la loi de la nôtre; c'est beaucoup plus contestable. Sur quoi se fonde cette doctrine, sinon sur le romantisme des ruines? Le passé lui-même nous donne-t-il l'exemple d'une fixité où nous puissions prendre appui? L'histoire ne justifie en rien cette prétendue continuité : le christianisme a été une rupture avec le passé; le mouvement communal en a été une autre; la monarchie absolue, une autre; le cartésianisme, une autre. L'histoire de France est une série de révolutions dont celle de 1789 a été la plus sanglante peut-être, mais non pas la plus radicale. Et qu'est-ce que le passé? Dans l'Allemagne actuelle, est-ce le culte de Jésus-Christ ou le culte d'Odin? Lequel doit être continué? En France, est-ce le celtisme de Barrès ou le latinisme de Maurras qui orientera notre vénération? Et que répondrons-nous à ce troisième qui voudra fonder contre tous deux la morale du pays sur la restauration des vertus ligures? La plus grave objection qu'on puisse faire à cette doctrine de la tradition, c'est qu'elle est toute neuve. Les classiques ne l'ont point connue. Bien mieux, ils ont pris hardiment parti, Molière et Boileau du moins, pour les idées nouvelles. Les traditionalistes dans la comédie, c'est Pancrace et Purgon, et les quatre ânes bâtés de l'*Amour médecin*.

Les doctrines valent ce que valent les hommes. Cette idée qui paraît si peu solide, de demander au passé la règle de l'avenir, a inspiré à Barrès non seulement des pages magnifiques, mais de belles actions. Telle est toute sa campagne pour les églises de campagne, menacées de périr. Il les a défendues, parce que c'est grâce à elles, pensait-il, que des

générations ont pu épanouir ce qu'elles avaient de meilleur en elles. Il a pris à son compte les paroles d'Émile Bernard : « L'œuvre de la conservation des temples de Dieu est plus liée à la civilisation qu'à la foi elle-même... On pourra détruire toutes les églises sans abolir la croyance dans le cœur d'un seul chrétien, mais on aura ruiné les merveilles de l'art et l'histoire authentique de la nation. Et quand même il n'y aurait plus de croyants, il serait encore dans notre rôle que les chefs-d'œuvre que la croyance édifie fussent vénérés. » C'est l'affaire de l'Église de savoir s'il lui plaît d'être défendue par ces confesseurs hors de la foi, qui la déclarent vénérable et périmée, sacrée et vermoulue. Je crois qu'elle les aime peu. Aux yeux de ceux qui n'ont point à parler en son nom, la défense des vieux rêves contre des politiciens imbéciles mérite à ceux qui l'ont assumée une reconnaissance éternelle.

Il a bien fallu parler de ce gouvernement du passé, qui a été au début pour Barrès un point d'appui, où il s'est assuré, et qui est devenu la loi de son esprit. « Je n'ai pas le goût de l'avenir », écrit-il. On ne saurait trop insister sur cette évolution qui s'est faite en lui. Préoccupé de développer son moi, il a d'abord appelé le passé à son aide, comme il a appelé Venise et Tolède, comme il a appelé l'Orient. Ces évocations ont eu des succès divers. L'Orient n'a pas répondu. Venise et Tolède lui ont donné les poisons qu'il demandait. Mais du passé lorrain s'est élevé, Dieu sait pourquoi, un enchantement si fort que Barrès, après l'avoir appelé à son aide, en a été le captif. Ce moi orgueilleux, qui devait à l'âme des morts un pouvoir magique, s'est tout à coup trouvé enchaîné au passé.

Sans doute quelque chose de fort nous lie à ce qui fut, et que nous sentons encore vivant en nous. Mais comment ne pas penser que la théorie de Nietzsche, se liant et se dévouant à l'avenir, et fondant toute sa morale sur la préparation de l'homme futur, est encore plus belle et plus vraiment scientifique? Cette collaboration à l'éternel devenir, cette main portée sur le futur sont un geste d'une autre grandeur que cette invocation, toute métaphorique, à des morts qu'on ne peut pas se représenter, et à la survie desquels Barrès ne croit même pas. Il suit à peine sa famille pendant quelques générations, et pour constater qu'il est Auvergnat tout autant que

Lorrain. Au delà commencent les brassages de races, les migrations dont nous ne savons rien, les migrations, les causes obscures. Il élève un autel au chromosome inconnu.

Il traitait la vérité comme il avait traité Petite-Secousse, à qui il donnait la fièvre pour qu'elle fût plus belle. Il en était venu à nier que le Rhin fût germanique. Cet homme très cultivé, et l'un des grands artistes du langage, était le contraire d'un esprit scientifique; il demandait à la connaissance autre chose qu'elle-même. Aussi n'a-t-il jamais pu comprendre que la Sorbonne se vouât à faire de bons travailleurs, instruits dans la méthode, et qu'elle fût une école d'apprentissage pour les ouvriers de l'histoire et de la philologie. « L'érudition, disait-il, n'est pas une fin en soi ». Il se faisait de l'Université une très haute idée. Il voulait qu'elle donnât aux étudiants une règle de vie, un principe d'action. C'est toujours le problème des *Déracinés*. Il ne peut pas admettre que la recherche de la vérité soit précisément cette règle. Il est romantique et pascalien. Il n'est pas cartésien.

A travers ces confidences de tous les jours, on surprend le mouvement même de sa pensée. Ses cahiers sont remplis de brouillons de discours. La politique était pour lui, elle aussi, un moyen de culture du moi. Certaines de ses facultés trouvaient dans ce milieu leurs conditions d'épanouissement. Je crains que cette fois encore il n'aie fini par être dupe. Comment ne pas regretter que la pensée lui vienne, non plus sous forme de vérité méditée, mais sous la forme d'une discussion à poursuivre, et devant qui! Certes, l'utilité de son action n'est pas douteuse et on en trouvera dans son livre des témoignages magnifiques, qu'il est juste d'évoquer ici. Mais fallait-il qu'il interrompît ce livre pour lequel il prend des notes et qu'il appelle l'*Hermaphrodite*. Il voulait, semble-t-il, y traiter le sentiment qui nait de l'amour réalisé et qui lui succède (l'hermaphrodite est précisément le symbole de l'amour réalisé, de la fusion de deux êtres en un seul).

Sa tâche a été souvent belle, mais il était plus grand qu'elle. Je doute qu'il soit utile à l'humanité d'employer à ses besognes des ouvriers qui leur soient supérieurs. La plus belle définition de Barrès, et qui le peint tout entier, est une page, isolée dans l'ouvrage comme une étrangère, un nostalgique

appel au rêve : « J'aimerais, dit-il, faire lever, des terres lointaines où ils se sont réfugiés, les oiseaux du rêve... Un bel oiseau de paradis mène leur troupe éclatante et chantante; il vole en tête, pareil à cette bête charmante d'audace et d'intelligence qui va devant le triangle ailé, au mois d'octobre, chaque année, lorsque les cigognes d'Alsace se réunissent près de Colmar, dans les champs du départ. Des couleurs soyeuses d'orchidées et de grands papillons, toute la grâce des nouvelles flores et des nouvelles faunes revêtent cette reine, guide et chef de mes songeries. Trois paires d'ailes la soutiennent, qui sont jeunesse, gloire, beauté, génie, sainteté et puis un peu d'extravagance. »

Sans doute Barrès a très bien fait de s'occuper de l'Assistance publique et des instituteurs. Mais qui ne suivrait d'un œil plein de regrets ce bel oiseau qu'il a laissé fuir par-delà l'horizon?

***

M. Max Hermant apportant dans la politique et dans l'économie cet esprit de réflexion et de synthèse qui maîtrise les grands sujets, a appelé *Idoles allemandes* l'étude vigoureuse qu'il vient de faire de l'Allemagne.

Posons en principe que l'Allemagne est un pays d'idoles. Il sera honnête de dire que ce trait ne lui est point particulier. Un de nos plus illustres savants avait eu le dessein, il y a quelques années, de faire une série de conférences sur l'idolâtrie contemporaine; il eût trouvé, en France même, pas mal de faux dieux, mais enfin il paraît à peu près constant que l'Allemagne a, plus peut-être qu'un autre peuple, le goût de vénérer des fétiches.

M. Hermant découvre d'abord trois de ces divinités de fumée qui donnent au livre son titre. Le peuple allemand adore premièrement l'action. Au début était l'acte, dit Gœthe. Le sage de Weimar dit encore : « Il me faut confesser que je ne saurais que faire de la béatitude éternelle, si elle ne me présentait aussi des tâches à accomplir et des obstacles à surmonter ». Il en résulte que l'Allemagne admet l'excellence de l'action pour l'action même. C'est la théorie de *Faust*. « Celui qui s'est

efforcé (on ne nous dit pas à quoi), nous pouvons le sauver », déclarent les anges. Il en résulte encore que l'Allemagne est un perpétuel devenir. Tout le monde sera, sur ce point, de l'avis de M. Hermant. — La seconde idole germanique, c'est la technique. Je le crois volontiers; mais ce culte rendu par les Allemands à la technique est un peu offusqué aujourd'hui par celui que lui rendent les Russes, et qui a une autre ferveur mystique. Il n'en reste pas moins que « ne se piquer de rien » est une maxime de notre XVIIe siècle qui ne serait pas comprise en Allemagne; il est vrai qu'elle n'a pas beaucoup de sens non plus dans la France de nos jours. — La troisième idole est le germanisme lui-même, le *Deutschtum*. M. Hermant a montré avec beaucoup de finesse comment ce culte de l'être allemand n'était pas géographique comme notre patriotisme français, et comment il ne fallait pas confondre *Deutschtum* et *Deutschland*.

Il en est venu ensuite à l'histoire, ou plutôt à l'analyse morale de l'Allemagne d'après guerre, qu'il a vu d'aussi près que personne. Il en a très bien montré les remous profonds, et il a défini avec beaucoup de pénétration ces deux grandes reprises, l'une en 1920, l'autre en 1924, où le pays vaincu a semblé se rétablir, pour sombrer une fois de plus dans la grande crise de 1931. Là commence cette grande crise de deux années d'où a jailli le hitlérisme. Et dans cette crise encore il reconnaît trois idoles. Mais elles ont ceci de particulier que, loin de régner ensemble, elles ont été promptement détrônées l'une par l'autre. La première apparaît dès le ministère Brüning : « Au centre du temple, entourée de tout un peuple qui célèbre son culte, quelle est cette statue aux yeux clos? C'est la volonté de libération. » Elle a eu un premier apaisement le jour où, en mai 1932, à Lausanne, les réparations ont été définitivement enterrées. La seconde idole a eu satisfaction le jour où le général Schleicher a été appelé au ministère. On pouvait croire, ce jour-là, que commençait le règne de la technique. Il a duré cinquante jours. C'est alors que la troisième des divinités allemandes a pris le dessus, — non sans peine, et sans doute à la faveur de la détresse générale. Et c'est le germanisme, sous la forme du hitlérisme. Mais cette fois l'idolâtrie est devenue une religion. M. Hermant a rappelé l' « étonnant » discours-programme du 10 février 1933. Que promet le

Führer? « Un gouvernement qui ne trompera point le peuple, qui travaillera pour le bien public, qui ne fera pas appel au concours de l'étranger, qui ramènera le peuple allemand aux sources éternelles de sa force, qui s'appuiera sur le paysan et sur l'avenir, qui cherchera la réconciliation des classes. » — — Mais, dira-t-on, ce n'est pas là un programme. — Justement, répond M. Hermant. Ce qui montre à ce moment la forme du national-socialisme, c'est qu'il n'a pas besoin de programme : il est un mouvement. Le 5 mars 1933, l'Allemagne envoie près de 300 nationaux-socialistes au Reichstag. « Dans le mystère d'un crépuscule, — le crépuscule des dieux d'hier, — le même peuple qui révérait, il y a quatre ans, la technique et l'organisation rationnelle..., le même peuple s'incline, ayant au cœur le trouble des révélations surnaturelles, devant une foi sans programme, devant une affirmation sans raisonnement. Les élections du 5 mars, c'est un acte d'adoration. »

Si j'avais à étudier ici le fond du livre de M. Hermant, il me faudrait exposer à l'auteur certaines objections qui viendront, je crois, à l'esprit de plus d'un lecteur. On peut s'étonner de voir l'évolution de l'Allemagne traitée comme un phénomène interne, et qui se suffit à lui-même. Cependant il y a des conditions extérieures qui sont intervenues quelquefois avec une violence singulière. On est un peu surpris de n'en pas voir tenir compte. D'autres trouveront peut-être que cette histoire, réduite aux forces abstraites, ressemble à un combat d'Homère, où ce sont les dieux qui se battent au-dessus des hommes. Il est vrai que c'était précisément là le sujet de M. Hermant. Ce que personne ne contestera, c'est le mérite qu'il a d'avoir cherché des principes et un ordre dans ce chaos tumultueux de la dernière histoire allemande. Il y a introduit l'intelligible.

HENRY BIDOU

L'ASSAINISSEMENT DES FINANCES FRANÇAISES

Le 28 mai le Parlement se réunissait après quelques mois d'absence. En huit jours, et tandis que l'or quittait la France par avions pleins, il renversait deux ministères, il empêchait la formation de deux autres, pour accepter enfin, le 8 juin, de confier au Cabinet présidé par M. Pierre Laval, des pouvoirs étendus pour défendre la monnaie menacée. Après quoi il partait en vacances.

Le 16 juillet, le Gouvernement adoptait 29 décrets-lois, touchant à presque toutes les formes de notre vie économique. A peine parus, ils ont été livrés à la critique. D'une manière générale, celle-ci a d'ailleurs été bienveillante, et c'est justice.

Sans entrer dans le détail d'un examen qui relèverait de la pure technique, on est heureux de reconnaître des qualités incontestables à l'œuvre du Gouvernement.

***

Et, tout d'abord, ces 29 décrets constituent indéniablement un acte de gouvernement. On veut dire par là qu'ils sont vastes, cohérents, pleins de vues d'avenir autant que de préoccupations immédiates, et qu'ils représentent une œuvre tracée d'un seul jet.

La méthode suivie par M. Pierre Laval a été excellente. Jusqu'à présent, nous avons vu presque tous les projets gouvernementaux passés au laminoir des associations d'intérêts privés, puis des commissions parlementaires. Enfin, les séances

publiques donnaient l'affligeant spectacle d'un marchandage de la dernière minute, où les éléments les plus hétéroclites devenaient objet d'échange. Ce qui frappe le plus à la lecture des décrets est, au contraire, l'indépendance d'esprit et de jugement qu'ils reflètent. Nous ne voulons pas dire qu'aucune intervention n'ait eu lieu : nous l'ignorons et, au surplus, c'est assez improbable. Mais, au total, tout s'est passé comme si rien n'avait été efficace que la volonté réfléchie et mesurée du Gouvernement. On applaudit de voir ainsi restitué le sens nécessaire de l'autorité et de la responsabilité sans lequel il n'est pas de gouvernement possible.

Si les institutions parlementaires fonctionnaient comme elles le devraient, il eût été souhaitable qu'un pareil ensemble de décisions reçût sans délai la sanction des Chambres. Une telle approbation devrait avoir, en principe, l'avantage de renforcer l'autorité des mesures prises et d'éviter les discussions dans le pays. Il est malheureusement incontestable que c'est exactement le contraire qui a lieu. L'abus extraordinaire qui fait qu'un corps de contrôle a absorbé en lui tous les pouvoirs de l'État en même temps qu'il les avilissait par son souci de plaire à la clientèle électorale, fait que l'autorité du Gouvernement ne pourrait être qu'amoindrie de la discussion à laquelle il se serait prêté, en même temps que les passions publiques auraient précisément trouvé un aliment et un appui dans les objections faites au président du Conseil.

On saura gré à ce Gouvernement d'avoir ainsi non pas maintenu, mais reconquis ses prérogatives, en y ajoutant même quelque peu pour marquer le changement nécessaire, et l'on constate avec satisfaction que les chefs des grandes administrations sont suffisamment avertis pour pouvoir, dans un délai extraordinairement court, apporter un programme constructif dont les diverses pièces sont aussi bien agencées qu'on pouvait le souhaiter pour une œuvre de si vaste envergure et si rapidement improvisée.

C'est aussi la preuve que le problème était bien loin d'être insoluble, ainsi qu'on n'a cessé de le répéter ici. Il fallait seulement de la décision et du courage pour assumer la charge ingrate de remettre de l'ordre dans les finances que toutes les forces de l'État politique travaillent à désorganiser.

Les demi-savants vont déclarant que toute augmentation des impôts ou toute diminution des traitements ou des salaires diminue le pouvoir d'achat du pays. Nous avouons ne point comprendre cet axiome parce que nous ne reconnaissons aucune valeur à l'expression monétaire du pouvoir total d'achat de la nation. Celui-ci est composé en effet non pas de telles ou telles sommes, mais de l'addition de tous les services et de tous les produits que le pays est susceptible à un moment donné de rendre ou de fournir. En ce sens, le pouvoir d'achat intérieur d'un pays n'est qu'un pouvoir d'échange, indifférent par conséquent aux manipulations monétaires comme aux valeurs nominales dans lesquelles on peut l'exprimer. Il s'élève dans la mesure où la masse des produit échangeables ou des biens nouvellement créés s'accroît. Mais, parmi ceux-ci, il faut ranger la richesse spéciale que constituent la monnaie et le crédit.

Croire qu'un État dont le budget est en déséquilibre maintienne par cela même dans le pays un pouvoir d'achat supérieur à ce qu'il serait si les impôts étaient accrus ou si les traitements étaient diminués, est un non-sens absolu. A supposer que le mécanisme du crédit ne subisse pas d'expansion, tout pouvoir d'achat remis à un individu est prélevé sur un autre et le transfert ne change rien à son exercice. Il n'en est autrement que si l'État fait une inflation de crédit lui permettant de remettre des pouvoirs d'achats fictifs, qu'il a créés *ex nihilo*, sans les demander ni par l'impôt ni par l'emprunt à ses ressortissants. Mais on voit précisément dans ce cas les prix monter rapidement de façon à ce que la masse des produits et des services offerts représente à nouveau un total égal à la masse des produits et services demandés augmentée de la monnaie nouvelle mise en circulation.

Ceci veut dire que les discussions autour de la déflation procèdent d'autant d'erreurs que celles qui ont eu lieu autour de la dévaluation et dont nous n'avons cessé de dénoncer ici la vanité.

Les expressions monétaires n'ont, en elles-mêmes, aucun intérêt. Les biens et les services finissent toujours par s'échanger entre eux. Lorsqu'un État veut remettre à ses ressortissants des possibilités de richesse ou de jouissance dont il ne

veut pas priver une autre partie de ses ressortissants, il est en porte-à-faux et rien ne peut le sauver du désastre. Au point où en étaient arrivées les choses en France, il fallait un rétablissement violent, en dehors de toute expansion forcée de crédit, qui ramenât les dépenses de l'État au niveau de ses recettes. Ce n'est que sur cette base solide que peut spontanément se développer le crédit dont la paralysie actuelle, née de la peur, est pour une très large part responsable de la crise.

Les décrets comportent donc essentiellement une diminution des dépenses publiques et un relèvement de certains impôts. L'équilibre budgétaire doit être obtenu par la combinaison de ces deux séries de mesures que l'on peut approximativement chiffrer comme suit :

Revision des pensions abusives, suppression des cumuls, répression des abus, surveillance de la gestion administrative.	570	millions
Réduction des dépenses excessives	898	—
Économies budgétaires (assurances sociales, amortissement de la dette contractuelle)	920	—
Prélèvement de 10 p. 100 sur les dépenses de l'État. .	3 310	—
Mesures fiscales (valeurs mobilières, impôt sur le revenu, taxe sur les industries de guerre, forme nominative du 4 p. 100 1925, prélèvement sur le Pari mutuel et les jeux).	1 185	—
	7 063	—

On pense bien que personne ne peut approuver délibérément le relèvement des impôts dans un pays où ils sont écrasants. Mais ceci dit, le choix, du point de vue technique et du point de vue politique, a été le moins mauvais que l'on pouvait faire en cette ingrate matière. Les taxes frappant les valeurs mobilières retrouvent malheureusement des taux prohibitifs. L'impôt général sur le revenu va connaître à nouveau un tarif d'exception atteignant 36 p. 100, ce qui, pour une taxe de triple superposition, est évidemment effrayant et détruit la matière imposable. Déplorables et injustifiables en eux-mêmes, de pareils taux deviennent tolérables, sans plus, dans le cas qui nous intéresse. Cette superfiscalité, en effet, était peut-être nécessaire pour faire admettre des mesures inévitables mais pénibles en ce qui concerne la réduction des

dépenses publiques. Le Gouvernement ayant décidé ces dernières ne pouvait guère éviter de les jumeler avec des mesures fiscales, les méfaits propres des unes étant partiellement compensés par les avantages des autres.

L'essentiel du redressement budgétaire immédiat est obtenu par le prélèvement de 10 p. 100 sur les dépenses de l'État. Parmi celles-ci les rentes ont posé un problème particulièrement délicat, étant donné l'immunité formelle dont elles bénéficiaient. La mesure qui les touche est nettement révolutionnaire. Nous estimons cependant, si contestable et grave qu'elle soit, qu'elle a été prise à bon escient.

Il est bien évident qu'on ne peut juger une pareille infraction à la légalité qu'en la remettant dans son cadre, c'est-à-dire au milieu des autres mesures faisant l'objet des décrets. La baisse des prix entraîne un enrichissement automatique de tous les créanciers. L'État absorbe une part de cette plus-value par des impôts : tel est le cas des valeurs mobilières au porteur. Il décide délibérément que des contrats privés comme ceux qui lient les locataires et les propriétaires sont revisés et qu'un abattement de 10 p. 100 allégera tous les loyers[1]. Il décide la même revision pour les traitements des fonctionnaires qui ont été fixés par la loi au même titre que les conditions d'émission des rentes. La mesure qui atteint les coupons ou les primes de remboursement des emprunts publics procède de la même nécessité d'ajuster les prix et les dettes dans l'ensemble de l'économie nationale. Elle était d'ailleurs le seul moyen d'éviter la dévaluation monétaire : tous les créanciers eussent été plus ou moins ruinés par une telle décision et il est bien évident qu'il faut payer par quelques sacrifices la possibilité d'y échapper.

Mais il y a à l'amputation temporaire[2] de tous les paiements

1. Dans cette étude d'ensemble on ne peut s'arrêter au détail des innombrables mesures prises. Signalons cependant celles qui tendent à rendre aux budgets privés l'équilibre compromis (diminution du prix de l'électricité en même temps que des loyers), à rétablir la situation des collectivités locales (plus d'un milliard d'économies est décidé) et des chemins de fer (2 316 millions doivent être obtenus des dispositions nouvelles), à aider enfin le commerce d'exportation (par une mesure souhaitée depuis longtemps pour rendre possible l'escompte des arriérés dus par les caisses de compensation).

2. Un décret prévoit que dès l'apparition d'excédents budgétaires le prélèvement de 10 p. 100 sera diminué, puis supprimé. Si cette sage précaution avait été

de l'État une autre raison plus profonde qui est peut-être la véritable « raison des effets ».

La déviation démagogique de nos institutions mettait nos finances en déséquilibre chronique en ce sens que l'on ne cessait d'accroître les charges publiques représentant le prélèvement fait sur la richesse actuelle ou future de la nation. Pour supporter ce poids croissant, il eût fallu que l'activité libre et productrice du pays se développât au moins proportionnellement. Le prodigieux épanouissement de richesses des années passées a permis de maintenir un équilibre approximatif. Mais la stagnation, sinon même la régression, du « secteur productif » a rendu illusoire les droits imprudemment reconnus à chaque individu sur des richesses qui disparaissaient progressivement.

Il y a quelque chose de profondément triste, plus encore que de révoltant, à lire les proclamations enflammées que le Front populaire a promenées dans Paris : « contre toute suppression d'emploi, contre toute diminution de salaires, contre toute atteinte aux droits acquis, etc... » S'il est naturel que les foules soient abusées par de pareilles déclarations qui ne correspondent que trop justement à leurs aspirations naturelles, il est scandaleux que des hommes qui comprennent, et qui savent, excitent ainsi les passions, n'hésitant pas à précipiter leurs troupes vers de terribles désillusions.

Si l'État ne met pas sur le même pied fiscal les fausses richesses qu'il crée par ses distributions au sein du « secteur socialisé », et les vraies richesses provenant de l'activité nationale, les taux d'impôt quelque élevés qu'ils soient ne suffisent plus à alimenter le Trésor. Dans le fait que, pour rendre efficace le redressement financier, on a été contraint de s'adresser à toutes les dépenses publiques : — pensions, traitements, et même rentes — transparaît cette vérité que l'on a trop refusé de regarder en face.

On a dit plaisamment que « la princesse démissionnait »... C'est exactement cela. Ceux qui vivaient à ses frais avaient pris des habitudes auxquelles il est dur de renoncer; mais l'inexorable expérience a prouvé que cette pauvre princesse

prise en 1928, nous aurions évité l'accumulation des fonds libres de la Trésorerie qui a déclenché la frénésie de dépenses publiques que nous expions aujourd'hui.

ne pouvait plus suffire à acquitter les innombrables promesses que l'aveuglement politique distribuait sous forme de traitements ou de pensions, peut-être justifiés, mais sans proportion avec la capacité contributive du pays.

La seconde série de moyens employés par les décrets est la suppression des abus que l'on peut dire particuliers en dépit de leur généralité. Elle est malheureusement beaucoup moins poussée que la première. Une partie des réformes est à l'état de promesses; une autre est d'ores et déjà effective : les indemnités de résidence que les événements ne justifient plus sont supprimées; le cumul des pensions est interdit, comme celui des indemnités pour charges de famille; 300 millions d'économies seront réalisés sur les pensions servies aux personnes pourvues d'un emploi de l'État : on conviendra que l'on aurait pu s'y résoudre plus tôt. Or c'est justement dans cette voie que l'opinion souhaite le plus ardemment que l'on donne les coups de hache les plus profonds. Les décrets n'osent pas faire de distinctions suivant les cas. Il faut pourtant y arriver, car c'est l'essentiel. De même qu'il faut enrayer définitivement les mécanismes responsables du cataclysme auquel nous nous efforçons d'échapper.

Tel est le point faible des décisions qui viennent d'être adoptées. Dans une situation des plus graves et qui pouvait devenir catastrophique, pour le salut immédiat, il fallut prendre des mesures exorbitantes du droit commun. Mais il serait inadmissible d'être périodiquement acculé à de pareilles situations, c'est-à-dire de les laisser se préparer normalement par le rythme de notre vie politique. Ce n'est pas la faute des rentiers si le crédit de l'État est mauvais (ce qui l'oblige à emprunter à des taux excessifs) et si l'on a emprunté 80 milliards pendant les dernières années (ce qui détermine une charge globale telle qu'on est obligé de la réduire). Les fonctionnaires ne sont pas trop payés en France, mais ils sont trop nombreux. Les pensions militaires correspondant à des services rendus sont loin d'être excessives, mais elles ont été parfois attribuées à ceux qui ne le méritaient pas.

On vient d'envoyer à travers la France des inspecteurs chargés de rechercher tous les abus localement discernables. Il est à craindre que ce ne soit qu'une manifestation de bonne

volonté tant que les rapports des électeurs, du Parlement, de l'administration et du Gouvernement n'auront pas été modifiés.

En dehors même des abus et des causes actuelles de déficit, on doit également se préoccuper d'empêcher les causes futures, c'est-à-dire l'aggravation régulière de notre situation. Il est assez extraordinaire qu'une réforme aussi simple que la suppression de l'initiative parlementaire en matière de dépenses, n'ait pas encore pu être réalisée alors que, de l'aveu unanime, elle constitue une cause permanente de désordre financier.

Se sauver d'un péril mortel est bien, se garder d'y retomber est mieux encore. Et si l'on n'avait pas l'assurance que tout sera mis en œuvre pour éviter le retour du désordre, on manquerait d'enthousiasme pour accomplir un redressement que l'on croirait sans lendemain.

***

Au total, les mesures prescrites doivent être acceptées avec résignation mais avec discipline. Il ne faut pas que l'opinion se trompe et s'imagine que les protestataires sont ceux qui sont touchés, les silencieux étant les bénéficiaires de l'opération. Pareille interprétation serait un défi à la vérité. Tant du point de vue matériel que du point de vue idéologique, on ne peut se défendre d'un certain émoi devant des décrets qui instituent de nouvelles charges, alors que l'on croyait être arrivé au plafond de celles-ci, et qui bouleversent des principes fondamentaux que l'on était également en droit de penser intangibles. Si l'on doit s'y résoudre, c'est parce que la situation ne pouvait être sauvée que par des mesures révolutionnaires ou plus exactement parce que de telles mesures font l'économie d'une révolution plus profonde.

On dit volontiers que par les décrets, tout le monde est frappé. Ils manifestent en effet un souci de justice auquel il faut rendre hommage, mais nous préférerions dire que par les décrets tout le monde est sauvé. Il ne s'agit pas de faire un sacrifice théoriquement abstrait au service d'une idée pure, mais de remettre de l'ordre dans une maison dont nous sommes les habitants, sinon même les propriétaires. On nous proposait

la dévaluation, c'est-à-dire à la fois un bouleversement profond — puisqu'on ne sait où s'arrêter — et un leurre, puisque tous les problèmes subsistent après comme avant la manipulation monétaire. En d'autres temps, on nous eût lancés dans des expériences socialisantes où il faut toute la candeur des ignorants pour s'imaginer trouver des remèdes : monopoles nouveaux ou étatisation accrue, tels étaient les moyens que l'on nous proposait et qui eussent aggravé immédiatement et irrémédiablement le mal. Échappant à toute idéologie, on ne peut méconnaître le réalisme dont a fait preuve le président du Conseil en circonscrivant d'une main ferme le mal dont nous souffrions et en y apportant les remèdes locaux et généraux qu'au fond le pays attendait et contre lesquels certains ne s'élèvent que par un vieil atavisme de protestation qu'entretiennent soigneusement des excitateurs à gages ou sans scrupules.

Dans les conjonctures graves que nous traversons, il faut imposer silence à l'esprit hypercritique, aussi bien qu'à l'esprit de parti. Il est contradictoire de souhaiter le retour de l'autorité, et de se plaindre dès qu'elle s'exerce. Notre pays veut être gouverné, non certes pas par goût de l'obéissance, mais parce que l'expérience lui a prouvé que le seul risque sérieux de perdre ses libertés était de s'abandonner trop longtemps à la nonchalance et à la facilité. Il n'est pas indifférent que ces deux dates soient si proches : celle du 14 juillet 1935 qui a vu une si vive renaissance du patriotisme agissant dans une France vibrante d'enthousiasme, et celle du 18 juillet qui marque un effort incontestable et douloureux de redressement. On doit savoir faire taire idées personnelles et intérêts particuliers lorsque le salut du Pays est en jeu. Une seule question demeure posée, celle de savoir si l'effort actuel sera complété par des mesures qui nous épargneront d'avoir à le renouveler. Cette certitude sera l'encouragement indispensable pour que la France réponde courageusement à l'appel qui lui est adressé.

ED. GISCARD D'ESTAING

TABLEAUX DE FRANCE

DE L'ORDINATION DU PUY
A L'INAUGURATION DU « MOULIN » D'ALPHONSE DAUDET

ENLUMINURES. — Hier, en fin de journée, nous avons traversé une partie de l'Auvergne, de Clermont-Ferrand au Puy.

Jusqu'à l'Auvergne, depuis Paris, les provinces franchies se mêlaient étroitement l'une à l'autre. Mais l'Auvergne offre une immédiate et complète transition. Les lignes de l'horizon courent simples, hardies et nobles. Nous respirons un autre air. La végétation s'est mise à l'uniforme du châtaignier.

Des bestiaux à tous les carrefours, des clochers robustes, et ces peuples dont on peut juger la force au silence. Depuis la petite ville si préservée de Riom, il nous semblait être sortis d'un décor, toujours possible, du *Barbier*, pour pénétrer sur le théâtre de Corneille.

Ce matin, de très bonne heure, le soleil pèse sur la petite ville déserte du Puy, avec sa cathédrale construite sur un de ces étranges pitons qui se dressent au-dessus de la ville.

En dépit d'une température sénégalienne, j'ai voulu monter à la cathédrale par des ruelles escarpées, le long de façades à demi closes, de cours d'hôtels à demi seigneuriaux, à demi bourgeois, au milieu desquels l'évêché se dresse, comme un angle de palais de Gabriel. Et puis, des impasses, sous des voûtes : les racines profondes de la cathédrale, qu'il fallut tant de hardiesse, des concours si imprévus, des assistances si témé-

raires et si heureuses pour mener à bien, pour en faire, en un point si peu favorable, dans une contrée si lointaine, un monument presque unique au monde et qui vient unir là, sur une arête volcanique, les coupoles de Byzance aux arcs arabes de Cordoue.

C'est un bien étrange monument, en effet, qui fleurit au soleil radieux des derniers jours de juin dans ses parties hautes, tandis que les ombres bleues et les fraîcheurs matinales errent et pèsent encore dans le silence, alentour.

Je sonne au pied de l'escalier qui monte au cloître et que je connais bien, mais vainement. Le gardien ne doit pas être arrivé. Je vais gravir, à ma droite, les degrés qui pénètrent dans le chœur même de la basilique. Étroit escalier tournant. Soudain, des chants liturgiques, sans accompagnement, des chants qui ont à nos oreilles un âge égal à celui que la pierre offre à nos yeux. La nef est remplie par ces chants et la respiration secrète de la foule, en un tel lieu.

Un jeune prêtre vient à moi et me demande si je désire monter jusqu'à la tribune qui domine le chœur et « réservée aux familles ». J'accepte, — sans savoir de quelles *familles* il s'agit, mais n'est-ce pas, toujours, le moyen d'apprendre quelque chose en voyageant, que d'accepter les occasions qui s'offrent, le meilleur guide étant l'imprévu?

J'ai repris l'escalier en vrille et je débouche sur une sorte de promenoir à l'intérieur de l'église, mais élargi et sur lequel on a construit une haute estrade, à l'aide d'épais madriers et avec des moyens qui semblent aussi anciens que la cérémonie, dont les figurants se trouvent à vingt-cinq pieds au-dessous de nous. Les spectateurs, eux, sont derrière moi, en élévation, sur ces aventureuses et massives poutrelles que des mains patientes ont couvertes de rectangles de papier blanc, chargés de leurs noms.

***

L'ORDINATION. — Dans le chœur, sur cinq rangs, je crois, une trentaine de jeunes prêtres sont étendus, vêtus d'une aube, à plein sol, de tout leur long, les bras croisés sous le menton. L'évêque est à l'autel, la mitre doublée d'orangé, la

crosse faisant une courbe près de son visage, sans que je sache qui la tient. Des in-folios portés à mains, des ornements de toutes sortes d'étoffes, un cercle important et triple, sinueux et compact de séculiers de tout âge, de prêtres, de chanoines forment autour de ces demi-morts, étendus dans la rigidité de marbres, une haie colorée, vivante. Les religieux chantent des litanies, qui implorent le ciel avec une mâle et suave allégresse.

C'est ainsi que j'assiste, par hasard, à une ordination, — et que je me trouve, au seuil de la vieille ville étrange, transporté dans un décor du XIIe siècle, qu'emplit une immense figuration dont les costumes n'ont point changé, ni les formules prononcées, ni leur accent même.

Il me semble avoir pénétré dans les temps accomplis, y rejoindre des cortèges demeurés tels que nous les connaissons d'après les enlumineurs, les sculpteurs et les peintres. Je ne sais le nom de personne ici, ni même celui de l'évêque qui officie, ni d'aucun des prêtres.

Pendant une demi-heure, j'imagine être plongé dans la patrie des ombres, à l'immense gravitation, où toute personnalité est à jamais anonyme. Les noms sont restés sur la terre, gravés peut-être dans des dalles qui s'effritent, tracés sur des papiers jaunis; ici, dans ce royaume du passé, auquel je crois me trouver confondu, un instant, l'homme a gardé son image terrestre, — mais nul ne sait plus qui c'est.

***

Le cloître. — Nous quittons brusquement la cathédrale. Il faut sortir ainsi, de ces prises de contact étranges et si rares avec des siècles écoulés et demeurés si intacts. Nous laissons les graves litanies, qui sortent de si lointaines générations de gosiers, les ornements primitifs, les nuances vives, le latin, le roman, l'arabe, le byzantin, pour aller respirer la brûlure de l'air matinal dans le cloître célèbre.

Le gardien nous ramène, hélas! à la réalité. Les plantes ont trop poussé, au centre du jardin. L'éventaire des cartes postales est gênant·

Je remercie le gardien. Puis je vais m'enfermer, si l'on peut dire, dans la réserve où est placé le carrosse de montagne des anciens évêques du Puy, bien brillant et affreusement inconfortable. Pouvait-il même, en passant par les ruelles que nous avons suivies, grimper jusqu'à l'évêché?

Conscient de son inutilité, le gardien s'est éloigné. Nous revenons regarder, à travers les grilles, la succession des coupoles byzantines, des arcs arabes qui s'élèvent dans un ciel de lapis. De tout ce granit si péniblement accumulé, si périlleusement présenté, sur la crête d'un récif, le passé émerge avec sécurité.

Le cloître peut n'être plus qu'un but pour les archéologues ou les excursionnistes sans connaissances. La cérémonie à laquelle nous venons d'assister pendant quelques instants prouve que le passé n'est point seulement de la pierre savamment travaillée et entassée. Il survit dans ce qui forme l'immense charpente indispensable d'un pays, d'une hiérarchie, d'une communauté ayant accumulé les preuves de leur nécessité, de leur résistance, de leur force. Tout ce qui vise à la destruction de ces armatures, n'est que la parodie du mieux.

Les hommes qui vivent aujourd'hui de la politique et qui ignorent à peu près tout de la science de gouverner, entraînent le peuple vers les buts toujours faciles de la destruction.

Pour que la France soit demeurée ce qu'elle est et puisse opposer la résistance qu'elle offre aux assauts des ravageurs, il faut que le zèle et l'enthousiasme du passé aient été plus puissants qu'on ne saurait le soupçonner, — même devant une cathédrale du XIIe siècle!

Celle du Puy est l'un des merveilleux vestiges de notre histoire. Nous comptons peu d'ouvrages aussi aventureux dans la recherche d'une harmonie dont les éléments venaient se heurter et se fondre, des points opposés de l'Europe, dans le creux de ces vallées.

A quelques kilomètres d'ici, la Loire gagne déjà l'Océan et, vers le sud, à flanc de torrents, les routes inclinées s'en vont rejoindre, à droite, les Pyrénées; à gauche, la Provence, la mer Latine et l'Orient.

***

TEMPÉRATURE. — J'ai plusieurs fois suivi cette route qui descend vers Nîmes depuis Clermont-Ferrand, en traversant le Puy et qui peut passer par La Chaise-Dieu, l'un des témoignages de la Foi les plus émouvants qui nous soient restés de cette grande époque d'ardeur, de luttes qui devaient former le pays le plus riche, le plus divers et le plus harmonieux du monde.

La partie des Cévennes que nous traversons est encore couverte de genêts en fleurs, parfois sur de telles étendues et si serrés, que l'odeur en devient presque accablante. La brûlure de l'air augmente avec la descente. En approchant d'Alès, vers midi, la vitesse ne fait qu'augmenter la violence enflammée de l'atmosphère. C'est une route pourtant admirable, avec les ruines de Portes, que l'on aperçoit si longtemps avant de passer à leur pied. On est tout surpris de trouver à Alès une municipalité rouge, au sortir de ces cultures immenses et sereines, de ce pays rude mais florissant demeuré si attaché à ses coutumes.

Mais Alès possède des mines de charbon, assez inattendues ici et les travailleurs y sont *communistes*, sans doute, comme leurs grands-pères ont été jadis *républicains*.

Nous descendons déjeuner à Nîmes. Le restaurant s'est heureusement vidé et nous prendrons notre repas entre deux fenêtres aux persiennes closes, un ventilateur sur la table voisine, servis par un garçon, — sans veste, comme sans énergie.

De l'autre côté des platanes, en entrouvrant les persiennes, nous devinons les ouvertures en forme d'arc, les massifs piliers des arènes. Leur symétrie, leur air de puissance impériale, forment un contraste amusant avec, au-dessous de nous, les stores du café, l'auto qui passe, les platanes qui font penser aux indications délicates, savoureuses et savantes de Raoul Dufy.

Pour ne pas fatiguer le garçon, déjà mort, nous avons fait placer sur la table des plats froids. Mais nous déjeunerons surtout de Châteauneuf-du-Pape et de l'air que brasse à notre tempe l'hélice du ventilateur.

***

FONTVIEILLE. *Nacioun Gardiano.* — Des chevaux blancs rapides, de petits chevaux qui ne sont point de parade et qui ne sont point entretenus comme des demoiselles... J'en vois passer ce matin, entre Arles et Montmajour, sur la Provence encore verte du printemps et encore bleue du matin.

Le guardian porte une femme en croupe. Sa bien-aimée ou sa fille? Le guardian n'a pas d'âge, surtout s'il est vieux. Celui-ci est sec, il est tout roide, dès qu'on le voit marcher. Mais, s'il galope, ah! c'est comme le vent qu'il va. La fille en croupe est légère, elle est fine, elle n'a pas de peine à se laisser porter. Il semble qu'elle n'ait fait que cela toute sa jeune vie, comme le guardian de galoper.

Sous le parasol d'un arbre, heureusement placé au confluent de deux routes, quelques cavaliers se sont arrêtés. Le premier, c'est le marquis de Baroncelli, l'honneur et la flamme des guardians; auprès de lui, deux camarades qui ne sont pas plus jeunes, mais qui ne sont pas moins alertes, le plus gras porte une banderole à un bâton : *Nacioun Gardiano.* Et voilà. Peut-être que j'estropie un peu l'orthographe, mais tout le monde ne peut pas avoir la joie de parler provençal. J'aurais dû prendre des notes sur un carnet, comme un reporter, et je saurais aujourd'hui s'il y avait *La Nacion* ou la *Nacioun,* sur la banderolle, ou autre chose. La Nacioun... C'est une nation, vous comprenez bien? Ils sont une quinzaine de cavaliers. Ils forment une partie de la *Nacioun Gardiano.* Ah! que je les aime et que je souhaiterais de vivre avec leur apparente insouciance, leur élégance fruste et leur belle humeur!

Un nid de demoiselles éclaire la pénombre environnée de ces faces de guardians allumées par le grand air. Elles sont là, rassemblées sur les croupes, muettes et éveillées, guettant à l'ombre des feuilles lourdes, dans leurs guimpes fraîches, leurs jupes légères, leurs châles de tulle brodé, le petit bonnet de l'Arlésienne juché sur le sommet de la tête, mais devenu si aérien, si frivole qu'il ne rappelle plus que de bien loin celui de Rose Mamaï et des robustes tourières odéoniennes qui ont gagné quelque célébrité à ce rôle, depuis Aimée Tessandier.

Elles regardent les gendarmes, les messieurs officiels, les *étrangers.* Les *étrangers?...*

***

Le « moulin ». — Sur un tertre, l'un des trois moulins dans lesquels, pendant les heures de trop violente chaleur, le jeune Alphonse Daudet vint rêver, dormir, écrire, peut-être?

Le toit de bois, le toit pointu en a été refait et ses ailes semblent prêtes à tourner. Mal leur en prendrait, pourtant, ce matin, car, devant la porte, un tendido de toile rouge recouvre l'estrade, le terre-plein aménagé sur un creux d'ombre, devant lequel les orateurs vont parler.

De ce petit musée de souvenirs d'Alphonse Daudet, le regard s'étend jusqu'aux collines des Baux; il croit deviner le cours du fleuve. Des ondulations d'un bleu marqué donnent au vaste paysage des sortes d'irisations nuancées à l'infini. Sans cesse, l'on revient au Corot des voyages en Italie, pour trouver l'expression de cette qualité d'atmosphère, si brillante et si délicate à la fois.

Nous avons quitté les guardians, les spahis, les officiels qui attendent M. Herriot, auprès de M. Jean des Vallières l'organisateur de cette journée consacrée à la mémoire du plus célèbre des littérateurs provençaux avec Mistral et l'un des grands romanciers du xxe siècle.

Les Arlésiennes en croupe gardaient leur sourire de Minerves juvéniles, leur grâce antique, autour de leur reine brune aux longs yeux bleus, miracle de raison et de charme, véritable « reine » de ce groupe que l'on aurait voulu offrir à la vue d'un visiteur étranger pour tout ce qu'il pouvait présenter de grâce française, sans rapport avec ces *à la manière des* girls d'Hollywood, ces chevelures platinées, cette beauté standardisée, universalisée, qui est une sorte d'article international, de monnaie courante, dont l'apparence doit changer tous les six mois, au moins tous les ans, et à laquelle presque toutes les femmes finiront par succomber.

M. Edouard Herriot était en retard, peut-être avait-il pris une autre route? La chaleur devenait de plus en plus accablante. Nous avions gagné le *Moulin*, son tertre découpé sur l'azur, son tendido garance, à l'abri duquel nous découvrîmes que M. Herriot s'était assis, jambes écartées, le chapeau placé sur une chaise voisine, au milieu de quelques officiels.

En effet, M. Herriot avait pris pour venir une route qui n'était point celle par laquelle on l'attendait. Les réunions les mieux organisées témoignent toujours d'une certaine incohérence dans le Midi, ce qui leur ajoute, d'ailleurs, un attrait particulier et un plaisant caractère d'improvisation.

Bientôt, nous vîmes donc paraître au pied du coteau, le détachement de spahis au manteau rouge et blanc, puis, les petits chevaux des guardians aux chemises de couleurs vives, portant toujours en croupe leurs demoiselles de beauté.

Les cavaliers levaient la poussière blonde.

L'heure de midi approchait. Les ombres devenaient plus opaques, plus cernées, plus dures. De la place, pourtant voisine, où je m'étais abrité, pour entendre et voir, les officiels semblaient coagulés les uns contre les autres comme une sorte de caviar outre-mer, sous leur tendido cramoisi.

Des microphones circulèrent. Déjà, devant nous, en contrebas sur les pentes du coteau, un haut-parleur était en embuscade.

M. Jean des Vallières, animateur de ces fêtes et qui habite à Fontvieille le charmant château de Montauban, où vint Daudet, M. Jean des Vallières prit la parole, au nom des *Amis des Moulins d'Alphonse Daudet.*

Le silence s'établit dans une forte senteur de mélisse écrasée. Les yeux fermés, avec ce parfum montant au cerveau, la réverbération du soleil sur le visage, qui ne saurait reconnaître à l'instant la province de France, où il se trouve? Les chevaux des spahis frappent le sol de leurs sabots et les Arlésiennes toujours en croupe, reçoivent, sans rien abdiquer de leur grâce, les rayons du soleil le plus ardent qu'il nous semble avoir de longtemps supporté.

M. Jean des Vallières, en écrivain de race, en poète, en artiste, exprime le talent de l'auteur des *Lettres de Mon Moulin*, ces contes « qui nous ont charmés depuis notre enfance, consolés souvent et qui ont ajouté une gerbe parfumée de Provence au renom sentimental de notre pays ».

Plus loin, il fixe le paysage même que nous avons devant les yeux : « Ce sol sec de petites herbes qui embaument entre les cailloux, n'est-il pas exactement aussi celui que foulaient de

leurs pieds nus les neuf sœurs charmantes dans leurs divins entretiens avec l'aède resplendissant.

» Insensibles aux ambitions humaines, en effet, fuyant les médiocres séductions de l'opulence, elles ont toujours choisi pour refuges ces terres dures où la beauté naît de la désolation même... »

L'orateur est interrompu par les applaudissements. Le Provençal aime qu'on lui évoque si justement des ancêtres si flatteurs. Que des colonies grecques se soient fixées sur ce sol qui leur rappelait la patrie par tant de similitudes touchantes et radieuses, rien de plus certain.

Je pensais à cette jeune Grecque devenue Française par son mariage et qui fut, voilà déjà quelques années, *miss Europe*. Elle ne saurait paraître dans quelque réunion parisienne sans que sa beauté y marque par la pureté de ses traits, une originalité sans mélange. Ici, entre trois ou quatre de ces jeunes filles dont la race est si marquée, elle semblerait une de leurs sœurs.

***

M. Édouard Herriot parle. — Le discours si heureusement choisi et si chaudement prononcé de M. Jean des Vallières est suivi de celui de M. Herriot. Celui-ci s'est levé, tout rond, point du tout grec dans ses lointaines origines. En dépit de la température, il semble que les pans de son veston soient gonflés d'air frais. Il peint, lui aussi, le paysage unique, dont la France est restée si longtemps sans faire aucun cas dans ses petits efforts de vague propagande :

« De ce lieu qui me rappelle Athènes, les environs de l'Acropole et les Assemblées d'un peuple spirituel et bienveillant, appelé à célébrer Alphonse Daudet, je n'en veux point parler comme on parle d'un mort, car il est la vie même. »

Et c'est tout de suite à Daudet qu'il passe, « à cet être profondément humain, d'une si exacte sensibilité, d'une nuance si juste et si fine, si vraie, jusque dans la fantaisie et dans le rêve, à ce point dénué de tout excès, si étroitement uni au peuple de notre France et à ses paysages qu'en un jour comme celui-ci, je crois le voir, délicieusement et délicatement simple, notant les effets de la lumière sur une fleur pâlissant

ou flambant selon le gré du soleil et, pour reprendre une de ses expressions, tout pareil à l'une de ces étoiles dont la science voudrait nous persuader qu'elles sont éteintes, mais dont l'éclat nous illusionne toujours. »

C'est *le Petit Chose*, le jeune Alphonse Daudet, que M. Herriot nous peint, avec beaucoup d'art, sous l'apparente simplicité, Daudet « à qui il suffit d'apercevoir un pin, où que ce soit, pour faire surgir ce Fontvieille où nous le célébrons, la source d'eau chaude, la carrière de pierres d'Arles, la haute tour, l'autel votif surmonté de sa coquille et les champs d'oliviers dominés par les Monts.

» Au vrai, ce n'est pas ici qu'il est né; il vient de Nîmes, la patrie de l'empereur Antonin, des cordonnets de soie et de la vendange. Toute sa vie, il garde le souvenir de certaines rues étroites et fraîches, fleurant les épices et la droguerie, avec des associations de couleur de ciel, de sons de cloches, d'odeurs de boutiques.

» — Je suis poreux, dit-il. Certaines impressions le poursuivent : le murmure des arbres au vent de nuit ou, près d'un ombrage de platanes, le bouquet amer d'un bois de lauriers-roses ».

Que de touches heureuses et savantes, ingénues et pittoresques! Quel bel instrument de propagande seraient les discours littéraires de M. Herriot! Il les construit à grands traits, puis il revient sur le détail avec des minuties de sculpteur primitif et de poète.

Le maire de Lyon, ayant à faire l'éloge du *Petit Chose*, de celui qui a passé à Lyon des années d'enfance moroses, si dures, ne saurait laisser échapper le prétexte qui lui est fourni de défendre sa ville, de lui reconnaître moins d'humidité, plus de soleil, « cette ville dont il a toujours entendu dire qu'elle est bâtie au confluent de trois cours d'eau : le Rhône, la Saône et le Beaujolais! »

M. Herriot sait mêler le lyrisme au document froid et à l'évocation pathétique mais rigoureuse. Tout son discours est écrit de sa main. Il en tourne les feuillets à l'instant où il achève la dernière ligne. Pourtant, c'est à peine si on l'y voit jeter les yeux. La page supérieure du manuscrit se soulève entre ses doigts et devient rose, au reflet du velum.

Les habitants de Fontvieille, les Arlésiens, ceux de la Crau et ceux de la Camargue, venus de loin, goûtent l'éloquence tout différemment d'un paysan breton ou d'un normand. Ils aiment entendre parler et ils aiment parler aussi, entre amis, très tard aux derniers rayons du soleil, sur la place commune et la nuit venue, aux clartés de la lune. Ils se déplacent pour un beau discours. Ils demeurent plantés debout, au soleil de juillet, à midi, sur cette colline, si dévorée de soleil qu'il semble que toute ombre en ait disparue.

« ... J'essaie, cher et beau maître français, continue M. Herriot, non pas de vous résumer, ce qui serait un mot pédant, mais, pour mieux vous aimer, de bien vous comprendre. Ce que vous nous enseignez, c'est d'abord, avant tout, l'amour du vrai, de la vie, telle qu'elle est; le romancier, le poète doivent eux-mêmes, selon vous, s'abreuver à cette source. Mais votre discernement, les nuances de votre sensibilité, votre tact ou, pour mieux dire, votre pudeur, vous font choisir dans l'infinie variété des sentiments et des formes, le détail expressif, celui qui retient un peintre de génie, un Holbein, pour donner à son portrait l'accent qui décidera.

» ... Vous avez supporté la douleur comme un martyr des premiers âges et même sous son étreinte vous avez gardé sa part à la joie... Tous ceux qui ont lutté, souffert, — souffert surtout de la souffrance des autres, vous sont attachés d'un sentiment où il y a autant de tendresse que de respect. »

Puis, pour la péroraison, M. Herriot laissant les feuillets semble improviser avec éclat et félicitant Daudet « d'avoir méprisé la fanfare de cette reine du temps moderne : la publicité », il le salue « dans cette lumière du Midi qui le commente » et dit « qu'on l'aime pour avoir été si purement français et si sincèrement humain ».

Les auditeurs ont savouré deux beaux discours.

Ils acclament M. Édouard Herriot. Mais avec cette allégresse sans violence, qui fait leur charme, ce fond de réserve presque commun à tous, qui ne leur laisse point dépasser, ailleurs peut-être que dans les réunions électorales, ce qui est permis de démonstrations à un fils de Provence.

***

Apéritif. — Invité à prendre l'apéritif, à la terrasse d'un débit de Fontvieille, M. Herriot, assis sur une chaise de café, dans un certain vide respectueux, s'entretient familièrement avec les maires d'Avignon, d'Arles, de Nîmes, de Fontvieille, et d'ailleurs, ses confrères.

Une toile est tendue, les tables alentour se sont vidées. C'est l'heure torpide qui précède le banquet. Mais M. Herriot n'en paraît point souffrir. Il parle avec bonne humeur, il plaisante, il rit.

Le sous-préfet avoue qu'il n'a pas osé mettre son uniforme, en souvenir du sous-préfet célèbre de Daudet, auquel, peut-être, au fond du cœur, il est fier de succéder.

Le maire si actif de Fontvieille, M. Hyacinthe Bellon, énumère les difficultés qu'il a rencontrées à être prêt pour ce jour mémorable, car c'est à la nouvelle mairie que sera servi le banquet, tout à l'heure, dans les plâtres frais et c'est dans les arènes nouvelles de Fontvieille que l'*Arlésienne*, ce soir, doit se jouer.

Chacun parle de son effort et se loue de sa réussite.

Si le programme de la journée n'était pas très chargé, l'apéritif se prolongerait indéfiniment dans ces agréables conversations à bâtons rompus, où les nuances politiques se fondent dans celles du vermouth et du pernod.

On entend jaillir d'un peu partout des bruits d'assiettes. Dans ces cubes d'ombre massive qui précèdent ou flanquent les habitations, les chemises blanches deviennent violettes, les visages mauves, les cheveux bleus et le pinceau de Renoir semble avoir cerné d'une demi-teinte azurée le fruit des joues et des gorges de femmes. Les hommes mangent. Ils boivent. Ils transpirent, en silence, avec une certaine délectation, après la longue et brutale matinée.

Le sol aveugle et brûle.

M. Herriot n'a pas fini de vider son verre.

***

Le banquet. — Blanches de ses laits de chaux, de ses enduits préparatoires, la salle des fêtes du rez-de-chaussée

de la mairie a des clartés de parloir de couvent. La République s'y fait bonne-sœur. Les ornements ne sont pas encore fignolés, l'évêque serait aussi bien à sa place là que le Président, peut-être s'entendraient-ils à merveille, à la satisfaction du plus grand nombre. Quatre ou cinq tables tiennent parallèlement toute la longueur de la salle et se raccrochent à celle qui longe le fond. C'est un T qui aurait cinq tiges.

Les places officielles ne sont pas encore occupées. Il y a là madame André Corthis, M. René Benjamin, M. Noël, M. Georges Poupet, bien d'autres qui représentent journaux et revues. Il y a mademoiselle Jeanne Provost qui change incessamment de place et voudrait bien savoir auprès de qui elle se trouvera dans quelques instants, tandis que, revenu des vains honneurs, gloire des tournées tragiques, surprenant de jeunesse — on lui donnerait moins de cinquante ans et je crois qu'il en a dépassé soixante-dix — M. Albert Lambert a paisiblement attaqué un plat de hors-d'œuvre qu'il dévore tranquillement, sans se soucier des places qui changent à ses côtés et des « officiels » qui restent à bavarder ailleurs, autour des verres colorés.

Amenée avec beaucoup d'égards à la droite du Président, encore absent, voici, le teint couleur de pain bis, le cheveu noir, les sourcils marqués, venue de Maillane, la veuve illustre de la Provence, madame Frédéric Mistral. L'âge ne semble avoir guère eu de prise sur elle depuis la mort de son mari. Comme M. Albert Lambert, elle pourrait dissimuler bien des années.

Madame Mistral! Ainsi nous l'aurons vue, le jour de l'inauguration du *Moulin* d'Alphonse Daudet. Il me semble, en dépit des maires environnants, que M. Lucien Daudet, le second fils de Daudet, aurait dû être placé de l'autre côté de madame Mistral, afin que l'on pût voir, rapprochés pour une heure, ces deux grands noms des lettres françaises et provençales.

En dépit des fenêtres ouvertes sur le volcan du jardinet, la température est de celles que supportent mal nos compatriotes, au-dessus de Valence et même de Montélimar. Seule madame Mistral paraît y demeurer insensible. Avec son teint basané, son noir regard, elle est une dame de Provence, une dame d'un temps passé.

Le hasard ou le protocole a placé non loin d'elle la reine d'Arles, mademoiselle Angèle Vernet, au regard bleu, aux traits si fins. J'aimerais qu'un peintre tel qu'André Derain ait fixé sur la même toile ces deux visages, ces deux âges, cette même race, cette grâce de la jeunesse et cette maturité qui a gardé son caractère et sa force.

Mais voici l'entrée des « maires » qu'on applaudit. Madame Mistral se lève, grande, toute droite, pour accueillir le Président.

Hélas! il me faut quitter ma charmante voisine, madame André Corthis, n'ayant point droit à m'attabler si près des Élus! Nous sommes quelques-uns à nous trouver refoulés au delà des tables, dans une pièce voisine, puis repoussés dans une autre, où nous nous emparons, enfin, avec force, de planches, de tréteaux, pour nous dresser notre table, *à nous*, dans une ombre absolue, une fraîcheur relative, auprès des baquets remplis de barres de glace dans lesquels rafraîchit un vin rosé, auquel nous préférons le solide vin rouge des côtes de Crau, dont, je dois le dire, mon voisin et moi avons fait grande consommation, à l'extrémité de « notre » table.

« Notre table » est présidée par M. Lucien Daudet, lui-même et madame Suzanne Desprès; mon voisin, avec qui je partage les délices de nos bouteilles, est Lugné-Poë. Quelques amis nous ont rejoints : voici une table à laquelle nous ne permettrions plus d'ajouter personne, — sauf l'organisateur, M. Jean des Vallières, lui-même, qui n'a plus de place... *là-bas*.

Madame Suzanne Desprès confie son âge à tout venant : Voici des témoignages de sagesse et d'intelligence que je n'ai pour ainsi dire jamais rencontrés au théâtre. Dans cette sorte de cave ombreuse et quasi fraîche, à proximité de son baquet tournoyant, après avoir entendu louer l'humanité sensible du génie d'Alphonse Daudet, — qui me fait si souvent penser dans *Sapho* ou *Jack*, à un Renoir du roman, avec ses phrases courtes, leurs petites touches, dans la recherche du vivant, — quel plaisir de parler avec cette femme qui se montre si peu comédienne, qui songe à des rôles de son âge et qui en désire même de beaucoup plus âgés, ce qui est peut-être une coquetterie, mais qui lui assure un répertoire magnifique, dans lequel elle peut prodiguer des sensations, des sentiments *dont elle aura l'âge* et, par conséquent, *la nouveauté*.

Ce qu'on exprime le mieux, c'est ce qu'on sent à vif, c'est-à-dire qui est neuf. On l'exprime avec d'autant plus d'originalité, qu'on y apporte plus d'expérience. Mais ces sentiments nouveaux et qui se succèdent et se renouvellent jusqu'à la fin de la vie, il est rare de trouver une actrice prête à les exprimer, car à cinquante ans passés, les cheveux décolorés, la paupière bleuie, surprenantes, certes, — mais surprendre n'est pas jouer, — les actrices ne songent d'ordinaire qu'à interpréter encore les rôles dont elles rêvaient et pour lesquels on les trouvait souvent mauvaises, — quand elles avaient vingt ans.

Le théâtre est comme la République : il a besoin de rajeunir ses cadres pour pouvoir durer encore. Le peuple va vers le communisme et le cinéma, parce que le théâtre et le parlementarisme sont démodés et que le personnel en est caduc et que, même jeunes, ceux qui en occupent les principaux emplois, travaillent d'après des méthodes périmées...

***

Gauguin. — Après la représentation des danses d'autrefois par les jeunes filles d'Arles, accompagnées des tambourinaires, après les exercices des guardians, les divertissements de la Camargue et du royaume d'Arles, et le concours de mesdames Suzanne Desprès, Jeanne Provost et de M. Lugné-Poë, dans des passages choisis des *Lettres de mon Moulin*, et avant l'heure du bal, qui sera ouvert par M. Robert Chauvelot, le gendre d'Alphonse Daudet, voyageur impénitent, monsieur et madame Jean des Vallières ont reçu dans la galerie du château de Montauban, transformée en buffet, avec abondance.

Devant la maison, sur les pelouses, se rassemblent les invités.

Les Arlésiennes ont été changer de robe. Elles ont revêtu, pour ce « dîner debout », des toilettes du soir, presque toutes en soie et d'un seul ton, d'un rubis profond, d'un jaune citron, de bleus différents, selon ces préférences que suggèrent aux femmes leurs cheveux, leur teint, la couleur de leurs yeux ou des inclinations mystérieuses.

A travers l'herbe, sur le rideau des verdures du parc, la tête surmontée de leur coiffure réduite à rien, agitant une sorte de

petit écran qui leur fut distribué à des fins publicitaires mais dont la longueur du manche et l'étroitesse de la partie pleine ajoutent à l'étrangeté, elles avancent avec un air qui évoque on ne sait quelle fête, à quelque *Bora-Bora*, dans des îles moins exotiques que Tahiti, mais telles que Gauguin les eût peintes.

Est-ce l'approche du soir des derniers plus longs jours de l'année, le ciel qui garde des clartés rousses et cuivrées sur un azur pâli? Est-ce la démarche de ces femmes élancées, dont la tête prolonge si heureusement la ligne du dos, la coloration uniforme de ces robes somptueuses et simples, si éloignées d'aucune idée de mode? Il nous semble être transportés sous les tropiques, en quelque séjour secrètement connu des navigateurs.

Soudain, des spahis qui étaient venus se rafraîchir à une table, derrière la maison, passèrent, ajoutant une vérité singulière à ce que j'évoquais un instant plus tôt d'exotique, au passage de ces femmes au teint mat, qui avançaient à la fois comme la *Diane* de Houdon et les *Tahitiennes* de Gauguin.

***

Nocturne. — La représentation de l'*Arlésienne*, devant trois mille spectateurs, dans les arènes de Fontvieille.

Un ciel sans lune et constellé, lourd de ses broderies d'astres comme certaines écharpes tissées d'argent. Un ciel pour une nuit d'Euripide. Des projecteurs dissimulés éclairent artistes et décors et reflètent des clartés roses le long de certaines travées de spectateurs dont les visages se détachent sur l'infini.

Je n'ai jamais si bien compris le succès de l'*Arlésienne* que devant un public composé d'Arlésiens et sous ce ciel criblé d'astres, auquel aucun clair de lune de venait prêter un effet trop exploité par les metteurs en scène.

Et, près de Lucien Daudet, je recomposais le visage d'Alphonse Daudet, soit rue de Bellechasse, soit dans le jardin de Champrosay; j'essayais de retrouver des phrases entendues naguère, à quelque repas de famille et dont j'ai gardé l'accent chantant, au fond de la mémoire.

M. Albert Lambert jouait le rôle du vieux berger, avec la science que l'âge tempère et voile et la sérénité que procurent une santé parfaite et des mérites ayant accompli leur destinée.

Madame Delvair était Rose Mamaï; Roger Gaillard, Frédéri; d'autres artistes complétaient heureusement cet ensemble. Un silence religieux les environnait, au delà des quatre-vingts musiciens chargés d'exécuter la partition de Bizet.

... Et j'évoquais le frémissant, le sensible et vibrant jeune homme aux longs cheveux noirs bouclés qui écrivait ces *Lettres* fameuses, créait ces petits chefs-d'œuvre français, dans l'herbe brûlante, à l'ombre du moulin de Fontvieille. Et l'homme malade, que j'avais connu, longtemps après, à demi paralysé, qui faisait de terribles efforts pour avancer, appuyé sur sa canne et soutenu par l'un des siens.

Je le revois, passant de son cabinet de travail au salon de la rue de Bellechasse, dans lequel se trouvaient réunis Jules Lemaître et Anatole France, Gyp, vêtue de blanc et qui apportait une gerbe de fleurs de son jardin de Neuilly et Rodenbach, Albert Besnard, Carrière, Madeleine Lemaire, Marcel Proust qui avait trente ans, — que d'autres, encore! — et qui se pressaient pour entendre Pierre Loti, de passage à Paris et qui avait promis de chanter, accompagné au piano par Reynaldo Hahn, des airs basques pour l'auteur de *Sapho*.

... Et je le revoyais encore, la main crispée sur la poignée de sa canne, brisé par la constance de la douleur, rentrant du jardin de Champrosay dans la maison tendue de voiles de Gênes, vers la fin du jour...

Et, tandis que se déroulait *l'Arlésienne* sous ce ciel grec, j'entendais, enfin, à travers le temps, la voix coupante et tendre, la voix douloureuse et chantante, prononcer des mots que je retrouvais, que j'ai retrouvés souvent, depuis, à l'improviste, lorsque se sont dressées, devant moi, ces sœurs changeantes et obsédées : la fin du jour et la tâche à remplir.

A l'âge où prend fin l'adolescence, nous glanons derrière les dieux, des épis qu'ils ne nous destinent même pas, mais qui pourront germer en nous toute la vie.

Quoique fort distrait, alors, par ma jeunesse, ma mémoire a gardé les mots dont la voix me livrait, en s'éloignant, le trésor, sans y prendre garde :

— Voici la nuit... Mais je veux travailler encore!

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Paris, la ville et sa banlieue,
par **A. Demangeon** (*Ed. Bourrelier*).

Au moment où vient de s'achever la « Saison de Paris », pour laquelle une si grande publicité a été organisée, et qui a trouvé à ses débuts et à sa fin une maléfique conjonction des événements politiques et des tendances atmosphériques, il est encore temps de noter qu'on ne trouvait ni dans les offices de tourisme, ni dans les librairies ce magistral volume du géographe Albert Demangeon, un tout petit album de dix francs, mais qui, en soixante-deux pages, en une heure de lecture, donne l'intelligence de cet exceptionnel phénomène humain qu'est Paris, et qui, chez de vieux Parisiens, ramène à la conscience, coordonne et vivifie tant d'observations et de souvenirs.

Pour le nouveau venu, la grande ville, avec son océan de maisons et la multitude de ses rues, est d'abord un ensemble indifférencié, où seules les gares et les grands monuments forment des points de repère : la gare Saint-Lazare, l'Opéra, Notre-Dame, comme à Londres Victoria Station, Trafalgar Square, Saint-Paul. Avant de comprendre, il lui faut s'orienter : c'est la période du Joanne, du Baedeker. Alors l'Anglais s'enthousiasme des terrasses des cafés, le Flamand s'étonne de cette pierre blanche et lumineuse. Mais bientôt il voit vivre la grande ville, il la découvre comme un être organisé, soumis à de mystérieuses lois. Il se rappelle dans l'*Assommoir* le magnifique tableau de la descente matinale des ouvriers des faubourgs allant travailler dans le centre et il retrouve ce même flux, ce même reflux, mais amplifié formidablement : voici l'engorgement des couloirs du métro, vers six heures du soir, près d'une grande gare; voici, vers la même heure, la rue Lafayette aspirant inlassablement vers la gare du Nord toute une foule pressée.

Et si son séjour se prolonge des mois, des années, il apprend que la grande ville se renouvelle et se transforme sans arrêt, est en perpétuel devenir. Il n'est pas nécessaire d'être un vieux Parisien pour avoir vu, comme Boylesve, disparaître les jardins d'Auteuil, les chantiers et terrains vagues de Javel faire place aux immeubles de rapport, blocs rouges et blancs groupés en cités autour de squares sans verdure, les beaux arbres de l'île Seguin être remplacés par les ciments et les cheminées d'une entreprise industrielle.

Dans un premier chapitre, A. Demangeon nous permet de mesurer ce qu'est actuellement la région parisienne. De part et d'autre des méandres de la Seine, des divagations anciennes de la Marne, entre les prolongements des plateaux du sud et la ligne des buttes qui au nord, par les hauteurs de Belleville, se joignent à la Brie, au milieu d'une admirable région forestière, voici près de 48 000 hectares, 10 000 pour Paris seul, surpeuplés, couverts d'habitations, d'où tous les aspects normaux de la nature ont été chassés : sur les 48 000 hectares, près de 5 000 000 d'habitants, une densité de 10 300 habitants au kilomètre carré, alors que la densité de la France est de 72 seulement. La nature ne s'y maintient que transformée et domptée; la Seine canalisée, privée de ses bras annexes, emprisonnée entre ses quais, se réveille parfois comme en 1910, reprenant, marquant par des inondations souterraines, auMarais, au quartier Saint-Lazare, ce qui était autrefois le domaine de l'eau. L'agriculture lutte encore : elle occupe encore 2 p. 100 de la population du département; les exploitations qui subsistent se sont spécialisées : cultures maraîchères à très fort rendement, véritables usines, et une photographie typique, comme toutes celles qui, nombreuses, illustrent le volume, en nous montrant l'exploitation d'un maraîcher à Châtillon-sous-Bagneux, les lignes de cloches de verre coincées par les nouvelles et hautes maisons, nous révèle d'un coup la marche de la cité qui se fait.

Comment la petite ville fortifiée qui, au VIe siècle, tenait à son aise dans une île de la Seine en est-elle venue à ces gigantesques proportions? Il semble que sa destinée ait été liée à la politique d'expansion et de centralisation de la monarchie capétienne. De l'enceinte de Philippe Auguste aux fortifications de Thiers on peut mesurer la rapidité de cette croissance régulière, par anneaux concentriques, indifférents aux conditions du relief. Mais la dernière étape de sa croissance est conditionnée par les besoins économiques : Paris s'étend vers l'ouest et le nord, le long des canaux, des voies ferrées, de la Seine, et les nouveaux lotissements naissent en fonction des lignes d'autobus ou de tramways. Et l'auteur donne de curieuses précisions sur la diminution de population du centre de

Paris, de 1896 à 1931 au profit des quartiers extérieurs et de la banlieue.

Jusqu'à ces dernières années cette extension s'est accomplie de façon aveugle, instinctive; de là tant de banlieues laides et tristes, ou ces présences d'usines énormes en face des bois de Saint-Cloud. Depuis 1932, une loi sur l'aménagement de la région parisienne préserve les massifs boisés qui subsistent et impose des conditions minima d'hygiène.

Mais cette masse énorme d'hommes, de quoi vit-elle? Quels sont les liens qui l'agglomèrent, et la maintiennent, et l'accroissent? Quelles sont les nécessités qui meuvent aux heures diverses du jour et de la nuit cette foule innombrable, et qui font de la ville géante comme un immense cœur, pompant à lui et refoulant une multitude humaine? De Balzac à Zola et à Duhamel, que de romanciers ont décrit cette superposition de villes et de mondes qu'est Paris! Le livre de Demangeon donne le schéma de ces lignes de forces innombrables et, mieux encore que dans les premiers chapitres, nous élève à la connaissance de Paris dans son organisme intime.

Paris vit d'abord comme capitale; aucune capitale au monde n'absorbe la vie de la nation comme Paris; capitale politique, Paris est aussi capitale intellectuelle. A côté des administrations centrales et de leurs employés, se pressent savants, artistes, éditeurs, marchands de tableaux, directeurs de théâtres. Mais Paris est aussi un énorme centre industriel : la Seine possède la plus forte puissance en machines à vapeur, le cinquième de toute la puissance employée dans l'industrie française : 766 000 ouvriers à Paris, 490 000 en banlieue assurent l'existence des industries de transformation : métallurgie, produits chimiques, cuirs et bois, vêtements, industries alimentaires, font de Paris le plus grand centre de production de France.

Mais Paris de même est la capitale du commerce et de la finance française, et traite non seulement des produits parisiens, mais des produits de la province, par les grandes maisons de commission.

Paris, en même temps, concentre tous les moyens de communications, par terre, par eau et par air.

En outre cette agglomération immense, qui produit, vend et échange, doit vivre, doit manger, doit boire, a besoin d'eau, d'électricité, doit se débarrasser de ses déchets; doit avoir des moyens de transporter la fourmilière humaine qui la peuple. On méditera sur les cartes qui montrent Paris s'approvisionnant en viande, de Normandie et jusqu'aux Pyrénées, de légumes jusqu'au Midi, encore dans tout le bassin de la Seine; en électricité jusque dans le Cantal et bientôt jusqu'au Rhône.

Alors peut-on comprendre la physionomie spéciale de chacun des vieux quartiers de la capitale, et des communes et des villes nouvelles de la banlieue. Des vues d'usine du quartier de l'Étoile, un lotissement, de vieux bassins, des cartes commentées achèvent de montrer le passé subsistant malgré l'envahissement de la capitale grandissant. Tableau provisoire, qui s'achève par une expression de crainte, devant le grossissement à l'infini d'une ville pléthorique, absorbant le huitième de la population de la France, et qui ne trouvera peut-être pas toujours les moyens de faire vivre tant d'hommes rassemblés.

Géographie universelle, publiée sous la direction de **P. Vidal de la Blache** et de **L. Gallois**, t. VII. **Méditerranée ; Péninsules méditerranéennes**, 2e partie, par **Jules Sion** et **Yves Chataigneau** (*Colin*).

Ce nouveau volume de la grande *Géographie Universelle* publiée sous les auspices de Vidal de la Blache et de L. Gallois traite des péninsules méditerranéennes, à l'exclusion de l'Espagne et du Portugal, réservés à un volume spécial, — et des pays balkaniques. De ce vaste domaine la meilleure part, assurément, semble échue à M. Jules Sion, professeur à l'Université de Montpellier : l'Italie et la Grèce, pays anciens et glorieux, que nos lycéens, avant douze ans, connaissent mieux que leur propre patrie. M. Yves Chataigneau, par contre, a reçu en apanage les pays balkaniques, ces régions où s'enchevêtrent, le grand public ne sait plus comment, l'Albanie, la Yougoslavie, la Bulgarie et la Thrace turque, ces régions où les frontières politiques se sont déplacées de guerre en guerre et de traités en traités plus que nulle part en Europe, où les noms des lieux eux-mêmes, et des plus illustres, ont changé, comme pour ajouter encore à la confusion, où Andrinople est devenue Edirné, Philippopoli Plovdiv, Uskub Skopljié, Laybach Ljubljana, Agram Zagreb, et où Belgrade enfin tend à devenir Béograd.

Eh bien, chose curieuse, ce sont les pages consacrées à ces pays mal connus sinon comme générateurs de guerre, qui de ce volume se lisent avec le plus de plaisir et de fruit. Sans doute ressentons-nous la joie de découvrir simple ce que nous croyions compliqué, de pénétrer avec aisance dans un sujet que nous pensions rebutant et de nous passionner à ce que nous imaginions ennuyeux. Mais à cet intérêt il y a aussi une autre cause. M. Yves Chataigneau a habité la Serbie; il y a vécu cinq années, d'une activité jeune et surabondante, géographe frais émoulu de l'agrégation, et qui se délassait

de longs mois glorieusement passés en première ligne dans l'infanterie, par l'enquête patiente et sur place, l'observation minutieuse, dans des régions à demi sauvages de bûcherons et de pasteurs, aux confins de la Bosnie, de l'Albanie, au voisinage de la Bulgarie. Il quittait l'enseignement de maîtres comme L. Gallois, E. de Martonne et Demangeon, pour suivre à Belgrade les conseils et les directives de Cvijić, le grand géographe formé par l'école viennoise de Penck, mais pénétré de notre culture et lié par des liens cordiaux avec les héritiers de Vidal de la Blache. Un tel séjour ne pouvait être que fécond : Yves Chataigneau avait eu la volonté, combien rare chez un Français, d'apprendre la langue du pays où il devait résider et enseigner; ce Poitevin étant parvenu à un maniement parfait du serbo-croate pouvait, avantage capital, avoir des contacts directs avec tous les milieux et utiliser sans peine documents et travaux scientifiques locaux. Or son séjour se plaçait à une époque particulièrement instructive, où toutes les forces obscures qui suscitent les nations apparaissaient au grand jour. Les traités de paix venaient de réaliser au profit de la Serbie l'unité des Slaves du Sud, — au détriment de la Bulgarie vaincue, qui voyait s'évanouir ses rêves de 1878, les espérances de San Stefano. Croates et Slovènes catholiques, Dalmates, Bosniaques pour une part musulmans, Monténégrins, pour la première fois allaient vivre d'une seule vie : le désastre de Kossovo était effacé; la grande Serbie rêvée par l'illyrisme, au début du XIXe siècle, puis par la mystique nationale yougoslave, renaissait plus grande et plus belle. Serait-elle viable? Ce mouvement national consacré par Versailles, Trianon, Saint-Germain représentait-il une réalité durable? Résisterait-il aux tendances centrifuges, appelant vers l'Italie ou vers une grande puissance centrale régénérée la Slovénie et la Croatie; aux tendances communisantes qui, à l'initiative de l'U. R. S. S., créerait une fédération yougoslave englobant la Bulgarie et mettant fin aux vieilles et stériles rivalités? — C'est ce que montrèrent les cinq années décisives que vécut l'auteur en Serbie, celles où s'inaugura la politique d'Alexandre, le « Preux Roi Unificateur ».

Cette réalité de l'unité yougoslave est l'un des thèmes dominants de cette étude; tout, selon l'auteur, la démontre. César Berthier, consul de France en Dalmatie en 1807, notait chez les Serbes et chez les Croates le sentiment d'appartenir à une communauté nationale. Dans les districts montagneux les plus reculés, le moindre berger éprouve une émotion intense à entendre célébrer au son de la guzla les hauts faits de Kraljević Marko et déplorer la défaite de Kossovo. Du reste un brassage incessant de populations,

résultat des invasions turques, des avances ou des reculs autrichiens, a amalgamé les émigrants aux populations stables, dans la proportion de 80 p. 100 en Šumadija, a fait refluer au nord Macédoniens et Bosniaques, préparant ainsi jusqu'en Slovénie l'unité nationale. Et l'auteur a pu recueillir auprès des montagnards toute une tradition orale très précise de tous ces va-et-vient, tradition remontant à plusieurs siècles parfois, et où surnagent les noms des valis et des gouverneurs turcs.

Complétant les analyses de géographie physique et humaine, des notations directes évoquent pour le lecteur une réalité qu'il ne peut que deviner des fenêtres du Simplon-Orient-Express : les petites chapelles blanches au sommet des curieuses collines boisées de Slovénie, les vergers et les singuliers abris à maïs dans la vallée de la Morava, les âpres défilés qui de Nich mènent en Bulgarie, les vastes horizons, Balkan jaune au nord, vastes sommets neigeux au sud, qui délimitent la haute plaine de Sofia, et, en Roumanie orientale et en Thrace, les rizières, les chameaux, les buffles, que le voyageur découvre dans la lumière argentée de l'extrême matin.

Toute documentation utile est donnée sur l'équipement économique intensif, depuis 1920, de cet État nouveau dans une Europe nouvelle. Des tableaux, des cartes, œuvres propres de l'auteur — ce n'est pas toujours la règle — illustrent de façon frappante les chapitres. Le seul regret que l'on puisse formuler, c'est que la Bulgarie (103 000 kilomètres carrés, 5 500 000 habitants), une des parties essentielles de l'État qui groupera peut-être un jour tous les Yougoslaves, dont la race est forte et d'un nationalisme ardent, surexcité par l'action des groupements macédoniens, ne dispose dans ce volume que de 20 pages, alors que la Grèce, fière sans doute de ses souvenirs, mais dont les rêves ambitieux semblent bien atteints, obtenait, pour ses 6 000 000 d'habitants et ses 130 000 kilomètres carrés plus de 63 pages. Et que dire des 66 pages laissées à la Yougoslavie, à ses 14 000 000 d'habitants, à ses 240 000 kilomètres carrés, alors que le tableau de l'Italie, trois fois plus peuplée mais à peine plus vaste, se déploie à l'aise sur 395 pages? De là souvent une impression de condensation extrême, de ramassé excessif, et lorsqu'on passe des chapitres balkaniques aux chapitres italiens, on a un peu l'impression de quitter un auteur de maximes pour un historien à la façon de Tite-Live, ou un orateur.

Les chapitres consacrés à l'Italie et à la Grèce sont amples et pleins, construits avec une rigoureuse méthode, et à l'aide d'une documentation complète. Cette confrontation d'un long passé humain avec les réalités géographiques est riche d'enseignements.

On lira avec un intérêt particulier tout ce qui a trait à ces formidables transplantations en Grèce des populations hellènes d'Asie Mineure qui ont évoqué, habillées à la mode de Genève, les coutumes des rois d'Assyrie : contre 667 000 musulmans revenus en terre turque, la Grèce recevait 1 200 000 réfugiés. On prendra connaissance des transformations de l'Italie, rajeunie et rénovée par le régime fasciste, et surtout des travaux d'urbanisme à Rome, du développement de l'industrie hydro-électrique en Lombardie et au Piémont, du gigantesque effort qui a amené le desséchement des polders et des marais de Ravenne, pleins de miasmes depuis Théodoric, et des marais Pontins, de la transformation de la campagne romaine.

On doit regretter toutefois que du fait de la répartition strictement géographique des volumes de cette collection, ces chapitres, qui expriment si bien la conscience nationale italienne, ne donnent pas une place suffisante, à côté des réalisations, aux rêves, ou plutôt aux forces latentes qui, contre toutes les idéologies adverses, veulent se manifester. L'image de la Rome antique, de la Rome d'avant la deuxième guerre punique, anime les possesseurs de ces pierres d'angle, de ces points d'appui vers une expansion plus vaste, que sont le Dodécanèse, la Tripolitaine et la Cyrénaïque bordant les déserts égyptiens et la route du Tchad, la Somalie grossie du Djubaland, l'Érythrée, toujours marquée du souvenir d'Adoua et qui est un stimulant amer, un appel vers les victoires purificatrices. L'illustre et regretté P. Andler avait recueilli les textes où se manifestait avant 1914 le programme du pangermanisme colonial. Qui nous donnera en un recueil analogue et qui serait prophétique, l'ensemble des rêves que forment contre des voisins européens trop peu denses et des peuples africains à évolution trop lente, les fils de la Louve aux belles dents blanches et aux flancs maigres?

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La Bourse, reflet de l'opinion publique, avait appréhendé une passe dangereuse pour cette seconde quinzaine de juillet.

Elle a été franchie dans des conditions meilleures qu'on ne l'espérait. Le gros écueil à redouter était, surtout, la réforme financière engagée par les Décrets-lois. Comment ceux-ci, demeurés suffisamment secrets jusqu'à la dernière heure, seraient-ils accueillis par une opinion depuis longtemps alertée et devenue très nerveuse, et quelle serait la première réaction à la Bourse?

Le résultat apparaît, jusqu'ici, aussi satisfaisant que le pouvaient souhaiter les plus optimistes. Très rapidement la fermeté et la hausse des cours ont prédominé sur le marché boursier.

On n'a point manqué de dire, du reste, que la position technique de la Bourse était propice. Et c'est parfaitement exact. La statistique habituelle de la liquidation le démontre clairement. Au 16 juillet, en effet, la position acheteur s'élevait à 1 534 millions (contre 1 642 millions à fin juin) et la position vendeur à 264 millions (contre 307 fin juin). Au surplus, il était nettement visible sur le marché du comptant, depuis quelque temps, que les ventes trouvaient facilement contre-partie, alors que les demandes étaient moins aisément servies. L'attitude de circonspection où se maintenait volontairement la Bourse ne semblait donc pas empreinte de particulière inquiétude.

Grâce à cette prescience si fréquente de la spéculation, qui n'est qu'une anticipation raisonnée, le marché des Rentes a pu se redresser vigoureusement dès la publication des Décrets. Il n'y a eu qu'une exception pour le 4 p. 100 1925, du fait que l'obligation, désormais, de la forme nominative, le sort brusquement d'une ombre propice favorisant, paraît-il, de nombreux abus. En fait, l'amputation imposée au coupon des Rentes, bien

qu'elle soit une très fâcheuse faillite aux engagements solennels de l'État, était attendue et elle ne dépasse pas les prévisions que l'on avait généralement admises.

En ce qui concerne les valeurs industrielles, la surprise a été, tout d'abord, plus accusée. Elle a même donné lieu, un moment, à quelque désarroi, vite calmé cependant. Il y a, de ce côté, certains ajustements à faire. Ils ne paraissent pas devoir être ni longs, ni difficiles.

Très opportunément la Banque de France a procédé à une nouvelle réduction de son taux d'escompte. Ainsi se précise, sur le marché financier, le souci de contribuer à produire et affermir une atmosphère favorable. C'est, à notre avis, une excellente méthode. Ce n'est point sans raison que l'opinion publique, tout au moins sa partie raisonnable, a pour habitude de surveiller les vicissitudes de la Bourse et de penser que, quand l'orientation de celle-ci est satisfaisante, c'est de bon augure.

Il est à souhaiter, maintenant, que les capitaux qui se sont avec tant de persévérance confinés, depuis plusieurs années, dans une thésaurisation improductive, se décident rapidement à rechercher des emplois. S'il pouvait en être ainsi, nous ne tarderions pas à revoir l'économie nationale se revigorer et les affaires reprendre une activité de bon aloi. La majorité des sacrifices actuellement consentis seraient alors vite compensés. C'est une perspective qu'il semble permis d'envisager.

A Londres les affaires boursières sont plutôt languissantes; par contre les opérations d'émissions nouvelles se multiplient et obtiennent un succès qui ne se ralentit pas.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).